

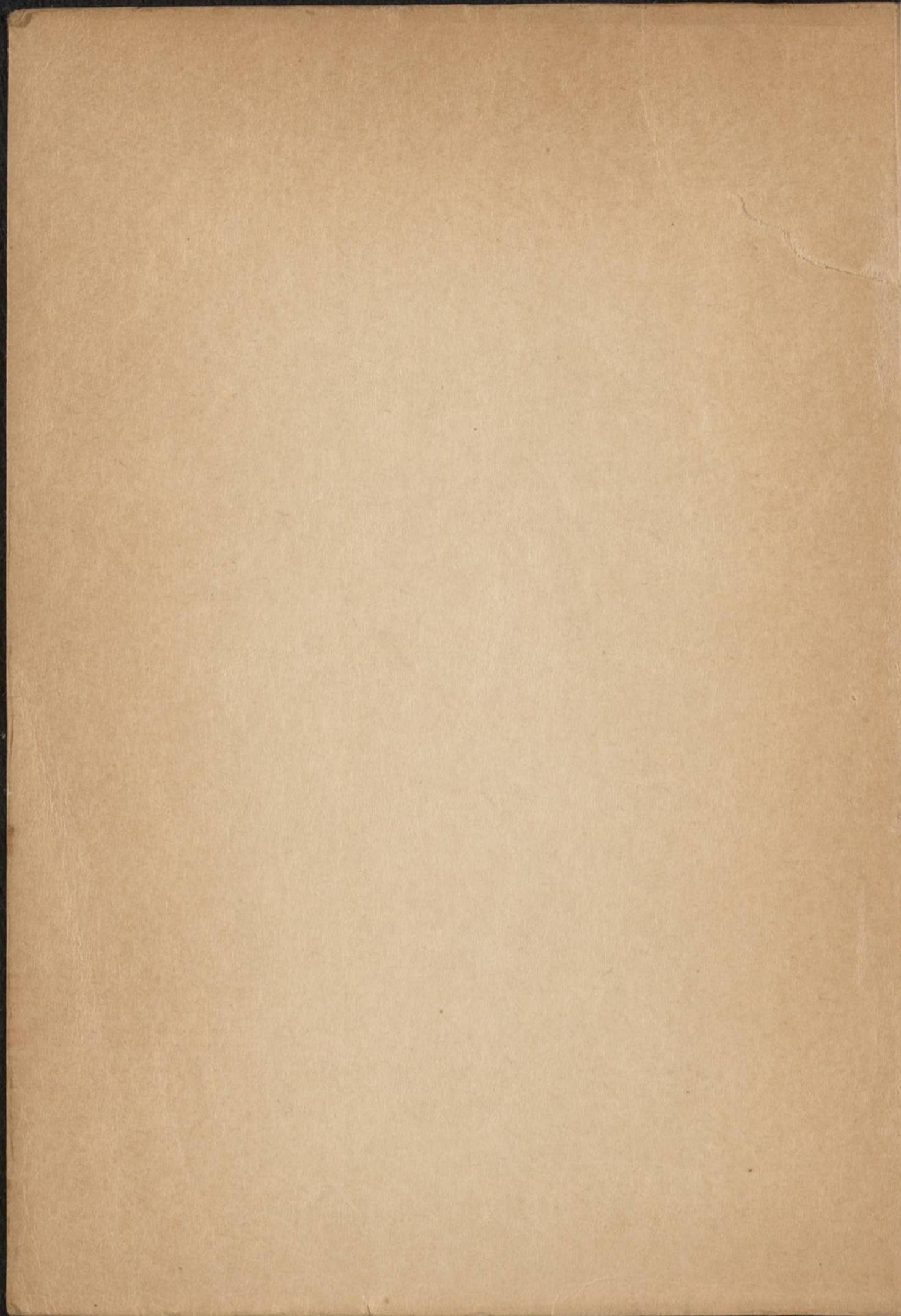
RENÉ BAERT

L'ÉPREUVE DU FEU

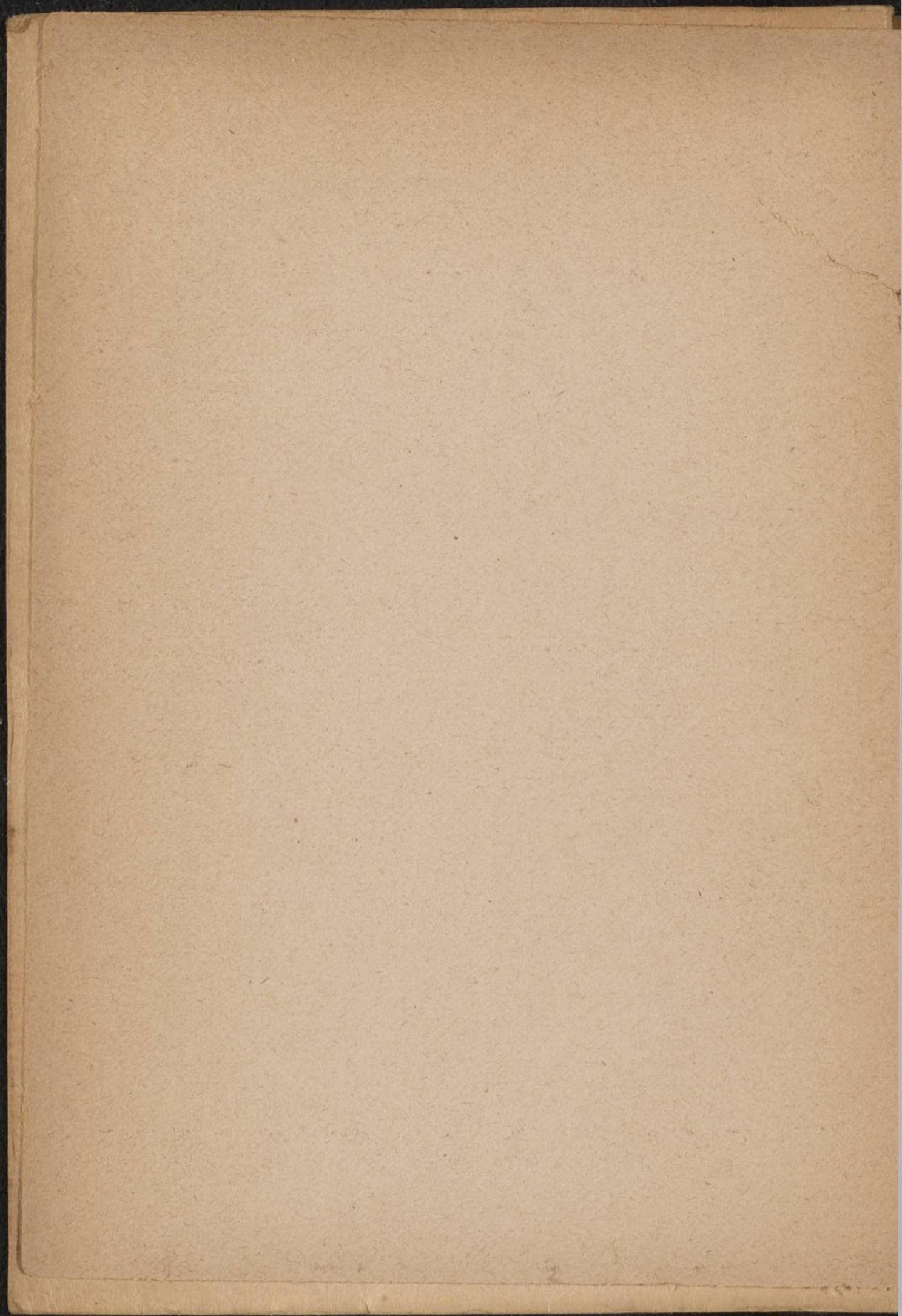
A LA RECHERCHE D'UNE ÉTHIQUE



LA ROUE SOLAIRE



ML
A
9377



RENÉ BAERT

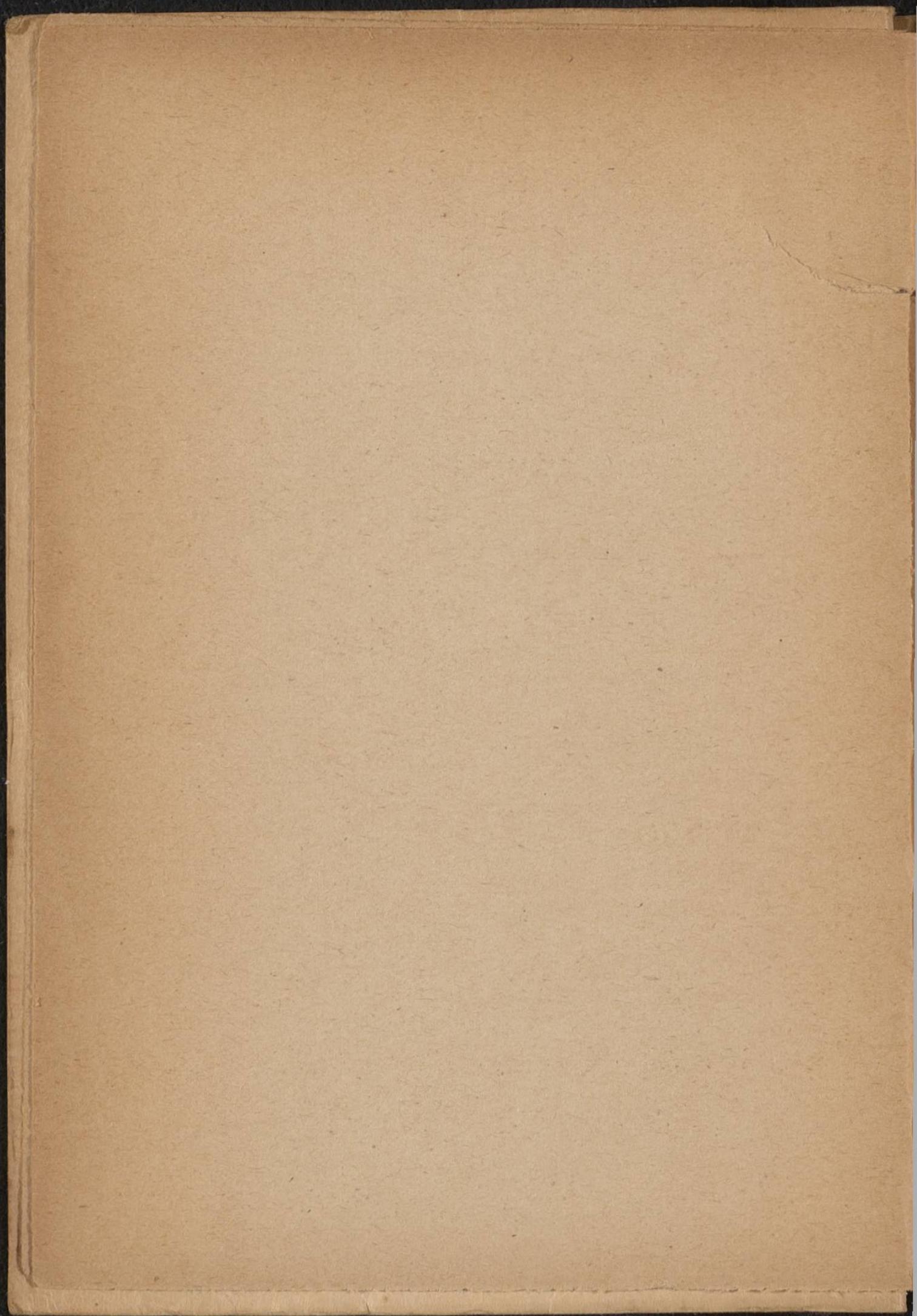
L'ÉPREUVE DU FEU

A LA RECHERCHE D'UNE ÉTHIQUE

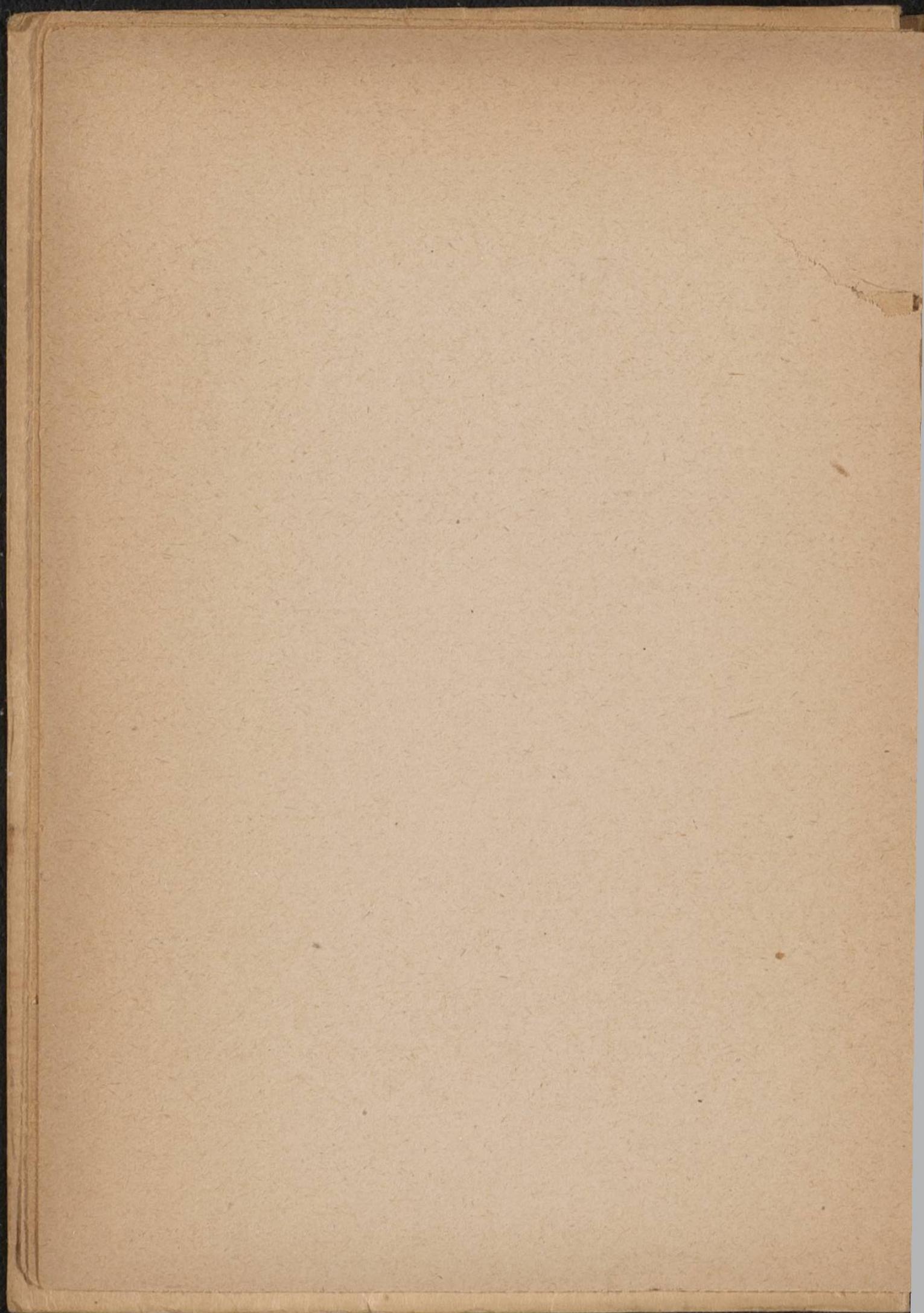
LA ROUE SOLAIRE

P. Truyts, éditeur

536, avenue Louise, Bruxelles

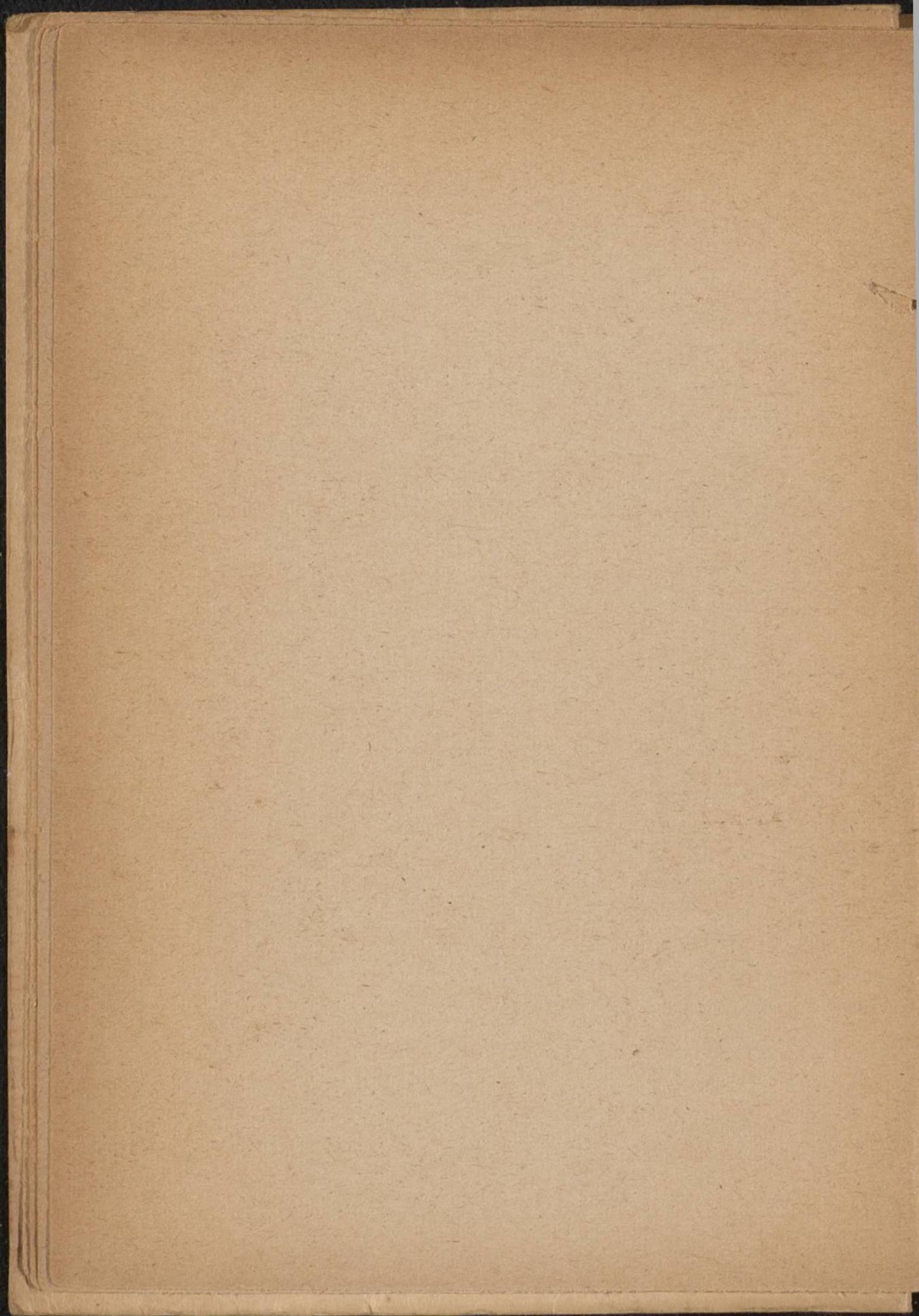


A Franz BRIEL



Grandeur et bonheur sont incompatibles et nous n'avons pas le choix. Heureux, personne ne le sera, personne parmi tous ceux qui sont vivants aujourd'hui ; mais il sera possible à plusieurs d'entre nous de parcourir le chemin de leur vie, selon qu'ils le voudront, dans la grandeur ou la petitesse. Cependant, celui qui ne désire que le bien-être ne mérite pas de vivre.

SPENGLER.



LA MESURE DU MONDE

N'importe-t-il pas, avant toute chose, non pas d'agir, mais de comprendre le sens de l'acte que l'on va accomplir ? Savoir distinguer est à la fois le premier signe de l'intelligence et le premier échelon de l'éthique. Connaître l'origine, la cause, de la maladie, c'est à quoi s'applique le médecin. De son diagnostic ne dépend pas la guérison, mais la possibilité de choisir une médication appropriée à la nature du mal.

Notre intention n'est pas d'exiger que chacun respire l'air pur des sommets, ni que l'on se donne tout entier à la culture des vertus supérieures : notre tâche se borne à montrer d'où proviennent notre petitesse et notre indignité. Il faudrait être le dernier des naïfs pour croire que la dénonciation d'une carence entraînerait aussitôt son remplacement par quelque discipline exemplaire. Nous croyons savoir que nous nous adressons à des hommes qui, la plupart

du temps, ne méritent même plus ce nom. Dès lors, il serait absurde d'imaginer que nos diatribes influençassent, sur-le-champ, un peuple qui chaque jour davantage se distingue par sa bêtise et par son inconséquence. Pourtant, dès qu'un doute monte à l'esprit, dès que l'on s'étonne : on se trouve dans la bonne voie.

Toute grande pensée naquit un jour de la curiosité ; il en va de même de tout acte de noblesse. Si nos misérables compatriotes étaient curieux, si la recherche des causes les sollicitait quelque peu, nous nous sentirions brusquement envahis par une grande espérance. Ce que nous essayons de faire, depuis que nous vivons l'une des plus lamentables pages de notre histoire, n'est rien d'autre que de hâter l'éclosion de cette curiosité. Le mal dont souffrent nos contemporains énervés, leur désarroi devant les faits, leur refus d'adhérer à la marche inéluctable des choses, leur manière ridicule de nier l'évidence, leur arrogance et leur singulier pouvoir de déplacer les problèmes, tout cela trouve son point de départ dans un manque absolu du besoin de connaître.

Il importe de remarquer tout d'abord que nous

n'avons la notion de ce qui est mal et terrible, que lorsque ce mal et ce terrible se rapportent à quelque grand fléau social. Une grande guerre, une épidémie, une révolution sanglante, ne manquent jamais de nous indigner profondément et de faire en sorte que nous nous lamentions sur l'abominable condition humaine. L'indignation touche rapidement à son comble. Comment, s'écrie-t-on, de telles aberrations et de tels égarements peuvent-ils encore se produire de nos jours ! On est effrayé par le massacre des innocents que chaque guerre ne manque pas d'entraîner. On crie haro sur ceux que l'on croit responsables de ces hécatombes. On se prend à juger les grands de la terre qui recourent à la violence. On voudrait tenir là, à portée de la main, les quelques hommes qui menèrent les peuples à leur ruine ; mais chose étrange, alors qu'on aperçoit lumineusement les effets, on se perd en conjectures sur la cause ; or, la cause est en nous-même. Car n'est-il pas vrai, que chaque jour, dans le secret de notre âme, nous tolérons les pires désordres, n'est-il pas vrai que la journée d'un homme compte mille petites lâchetés, mille manquements à la

dignité ? Ce n'est pas lorsque la tempête éclate qu'il faut pleurer sur la pauvreté de nos moyens de défense, ce n'est pas lorsque le ver est dans le fruit qu'il faut condamner les intentions de la nature ! Regardons tout d'abord en nous-même... et avouons humblement que notre indignation devant les désastres et les injustices sociales naît d'un esprit d'intolérance que nous n'aurions garde d'appliquer à notre propre cas. Encore une fois, nos paroles n'ont qu'un très vague rapport avec nos actes.

Si, par ailleurs, nous voulons parler de révolution, si notre intention est de collaborer à l'édification d'un monde nouveau, n'oublions pas que ce monde sera exactement ce qu'auront été les hommes. L'homme toujours demeure la véritable mesure du monde. Si la révolution rate, c'est parce qu'elle aura été faite par des ratés. Il convient de mettre de l'ordre dans sa propre maison avant de vouloir changer le cours des choses. Tant que dans nos cœurs la faiblesse l'emportera sur la force et tant que les peuples constitueront des masses abouliques, nous ne devons pas espérer le moindre changement social.

L'esprit révolutionnaire ne vas pas sans une forte discipline intérieure. Il est inadmissible que l'on parle durement aux autres, si l'on n'est pas intransigeant pour soi-même. La révolution n'a que faire de ceux qui se contentent de voir la poutre dans l'œil du voisin. La cause de l'Europe réclame des soldats, mais des soldats qui soient purs. Sans doute, la pureté dont nous voulons parler n'a-t-elle rien de commun avec la sainteté ; nous savons bien que la créature est imparfaite et que l'homme est un composé de bien et de mal. Pourtant, il est indispensable que nous nous accusions avant d'accuser autrui ; et surtout que nous sachions que nos trahisons les plus nombreuses prennent place dans le cadre de notre vie quotidienne. Avant de condamner le siècle, sachons reconnaître ceux qui le firent tel qu'il nous apparaît. Rappelons-nous encore que les premières batailles doivent se livrer dans notre âme. Tant que la révolution ne sera pas dans nos cœurs, il ne sera pas possible de la hisser sur le plan social. La révolution se fait avant tout dans la conscience et c'est la conscience qui doit être réformée, si l'on souhaite réformer le monde. Soyons des

apôtres et des soldats, soyons durs et impitoyables, mais ne le soyons pas si notre conscience n'est pas en paix ! Il est vain de vouloir opposer un sang impur à un autre sang impur. Travaillons à nous rendre meilleurs. Ce contrôle de soi, cette discipline, cette foi que nous exigeons du monde, demandons-nous tout d'abord s'ils prolongent leur écho dans notre cœur. N'incitons pas autrui à s'engager dans une voie où nous n'avons jamais osé nous aventurer nous-même. Ici, comme ailleurs, il n'y a que le premier pas qui coûte, mais de ce premier pas dépend la vie ou la mort de notre cause ; or, notre cause ne peut vivre que si rien n'entache la pureté de nos intentions.

MEDITATION DE JANVIER

L'homme d'aujourd'hui, l'homme de chez nous, qui assiste au bouleversement économique de l'Europe, n'a pas encore compris la nécessité de reviser son vocabulaire. Il n'a pas encore changé d'habitat spirituel.

★
★★

Reconnaître à la vie le seul droit de nous apporter le bien-être, demeure le fait des âmes sans noblesse. Considérer celle-ci sous l'angle de la « conscience malheureuse » n'est pas digne non plus de la pensée humaine.

Le malheur et la joie ne vont jamais l'un sans l'autre. L'homme doit tirer profit de ses expériences joyeuses autant que des épreuves moins clémentes.

Ne cherchons pas à atteindre le bonheur en ce monde ou dans l'autre. La seule joie est dans la lutte. Replions-nous quelquefois sur nous-

même, interrogeons-nous le plus souvent possible, mais que ce soit pour mieux pouvoir bondir.

★
★★

Elevons-nous au-dessus des misères quotidiennes. On nous promet un monde meilleur, une Europe nouvelle. Participons de tout notre être à ce renouveau. Et pour ce faire, vivons tout d'abord cette renaissance pour nous-même. Ne nous apitoyons pas sur le sort qui nous échoit. Sachons être contents de nous. Sachons adhérer. Ne boudons pas à la tâche. Le monde de demain a besoin de nous, de chacun d'entre nous.

★
★★

Plaçons un peu plus haut nos ambitions de chaque jour. Soyons des héros dans nos travaux les plus obscurs. Plus que jamais ici, chez nous, dans notre pays, nous avons une mission sociale à remplir.

★
★★

Commençons par redonner aux mots leur sens initial. Plus de place désormais pour la

moindre équivoque. Nous ne fûmes que trop longtemps victimes des raffinements de langage. Je ne parle point ici de syntaxe,, comme telle, mais de cette syntaxe tout au service de l'abêtissement de l'homme ; celle qui appelle un chien un chat et une victoire une défaite.



Redevenons simples et dignes du nom que nous portons. Abandonnons les livres pour revenir aux hommes. Abandonnons la pensée pure et bénissons nos mains, car, suivant la belle expression de Denis de Rougemont, il urge qu'à nouveau nous pensions avec elles.



Comprenons la destinée des peuples héroïques et comprenons aussi que c'est l' « héroïsme » qui nous manqua le plus. Non pas celui qui consiste à tout sacrifier au devoir, car celui-là, notre peuple le possède à un degré extrême, mais l'autre, celui qui n'est à l'aise que dans l'ascension éternelle vers l'inaccessible, l'autre, qui combat non seulement pour sa patrie et pour son honneur, mais aussi pour soi-même et pour la joie de vivre.



Encore une fois, méfions-nous du verbe. Ne nous dressons pas en moralistes, contentons-nous d'être moraux. Donnons un caractère sacré à notre vie et cela jusque dans ses moindres manifestations. Que tout concoure à faire en sorte que nous nous dépassions. Mais tout d'abord, atteignons à nous-même.

Et s'il faut que nous soyons seuls, que ce soit, selon la pensée de Novalis, avec tout ce que nous aimons.

L'humilité vraie ne consiste pas à se résigner devant la destinée, mais seulement à ne pas dépasser dans l'orgueil la mesure de ses propres moyens. Mille rôles sont possibles dans la dignité humaine. Que l'ambitieux connaisse ses possibilités et qu'il mette tout en œuvre pour atteindre au sommet de lui-même.

Hors la volonté d'accomplir, pas de salut.

Le sort n'accable jamais personne. Nous n'avons que faire des thérapeutes. Seul l'exemple d'hommes vivants, qui ne se plaignent pas et qui point ne nous plaignent, doit nous suffire.

Vouloir grandir dans le seul bonheur, c'est tomber bientôt dans l'abîme des banalités quotidiennes. Il faut dire « oui » au malheur : il ne va jamais sans joie.

★
★★

N'as-tu pas trop souvent remis en question tout ce que l'on t'enseigna dans la vie ?

As-tu quelquefois mis en doute les « impératifs » des philosophes et des moralistes ?

Et, dans un ordre plus concret, as-tu contrôlé les sources de ceux qui, depuis trop longtemps, façonnèrent ton opinion sur les choses et sur les hommes ?

Et tout ceci n'est qu'un commencement. Car, à quoi serviraient l'organisation et l'entente entre les hommes, à quoi servirait le travail dans l'honneur, si, quelque jour, de nouveaux prophètes et de nouveaux héros ne devaient point naître. La lutte, sans cesse, doit entrer dans sa phase nouvelle, afin que nous approchions de l'homme lui-même et d'un monde où les lois et les valeurs seront qualitatives. Mais point cependant d'un monde qui serait un aboutissement définitif, car aboutir c'est renoncer et renoncer c'est mourir.

★
★★

En cette veille de l'an, où nous crussi nous vivons encore, je souhaite que nous méditions cette phrase, par laquelle Nietzsche ouvre son « Saint-Janvier », elle nous aidera, peut-être, à préparer notre épreuve du feu :

« Je vis encore, je pense encore : il faut encore que je vive, car il faut encore que je pense. »

L'UNITE SPIRITUELLE DE L'EUROPE

Mon propos n'est pas de rechercher si l'une ou l'autre confession religieuse est appelée à devenir la religion de l'état européen. Je n'entends par parler davantage d'une morale nouvelle qui remplacerait quelque morale ancienne, mais bien d'un mythe nécessaire, d'une sorte de commun dénominateur indispensable à l'éclosion d'une conscience européenne. On s'est élevé quelquefois contre la mécanisation à outrance de notre temps. On a dénoncé les méfaits du machinisme, ce monstre, responsable de l'avilissement de l'artisan et coupable d'avoir étouffé en l'homme le respect de la « belle ouvrage ». Cependant, ce machinisme auquel nous devons de vivre une vie standardisée fut sans doute un progrès nécessaire. L'Europe tout entière fut soumise à l'inéluctable loi de cette évolution, et s'il y a là un fait acquis, nous ne devons pas démesurément nous en plaindre !

Toute révolution qui se respecte commence toujours par remettre les choses à leur place véritable, car la révolution est le retour à l'ordre. Mais, au-dessus de l'ordre économique et social, il y a l'ordre spirituel. Dans une nation, l'ordre spirituel est représenté par l'élite des penseurs et des artistes. Il est certain que si le peuple se trouvait investi du même pouvoir divinatoire, de la même plénitude que les grands qui le représentent, l'unité de l'Europe serait aujourd'hui chose réalisée. Toujours, les poètes et les philosophes d'un pays se sont penchés avec sollicitude sur l'art et sur la pensée d'une terre voisine. L'honnête homme est averti non seulement de l'œuvre de ses compatriotes, mais également de celle des grands esprits de son temps. Il suffirait de pouvoir pénétrer le sens profond des créations artistiques d'un peuple, pour ne plus jamais se tromper sur les intentions et sur la valeur de celui-ci. Quiconque, par exemple, a saisi la signification de la musique allemande, sera indigné chaque fois que devant lui on parlera de la « barbarie » germanique. Si les valeurs spirituelles étaient mieux comprises par les masses, si le peuple

avait été mieux préparé à écouter le message de ses artistes, il y a longtemps que l'Europe serait unifiée. Il n'est point de grand penseur d'Occident qui ne fût un grand Européen. Lorsqu'on parvient à faire abstraction des revendications immédiates, on constate que l'esprit peut connaître une acuité telle que les antinomies s'y réduisent. Sur ce plan, la compréhension réciproque entre les natures les plus dissemblables devient automatiquement possible et la merveilleuse communion entre les êtres devient une réalité. Et tout de suite, une solidarité naît de ces précieux contacts. Chacun sans doute est demeuré fidèle à son génie propre et représente expressément l'esprit de son peuple ; mais une complicité, mais un courant, s'établit bientôt entre les partenaires, ils savent soudain que s'ils parlent un langage différent, ils n'en souhaitent pas moins une seule et même chose. Sous ses mille et un aspects, l'art ne possède qu'un seul visage. Il est bon, il est indispensable que chaque artiste reste fidèle à sa personnalité ; il est nécessaire que l'écrivain exprime l'âme particulière des gens de son pays, mais il est non moins nécessaire qu'il

sache que dans toute l'Europe, et dans le même temps, des centaines et des centaines d'hommes éprouvent les mêmes inquiétudes et décident d'y apporter une réponse identique !

A la vérité, nous avons accordé une attention trop vive à certains cas particuliers. Nous nous intéressions exclusivement aux misères et aux petites complications sentimentales de nos semblables. Les aventures personnelles de notre voisin nous intéressaient beaucoup, mais le sort de notre patrie et la connaissance des actes et des œuvres de nos grands hommes nous laissaient la plupart du temps indifférents. Nous eûmes, c'est certain, des psychologues de l'individu, il nous faut maintenant des psychologues de nos destinées. Nous avons méconnu trop longtemps les magnifiques aventures de l'histoire. Une des premières tâches est de nous réconcilier avec l'histoire ; un des premiers devoirs est de réhabiliter nos héros ! Mais nous devons non seulement découvrir l'histoire de notre peuple, mais également celle de tous les peuples de l'Europe. Nous verrons clairement alors qu'un même destin rapproche les pays

d'Occident et qu'entre eux la synthèse, l'union, est inéluctable.

Connaître l'œuvre des écrivains et des artistes représentatifs d'un peuple, c'est connaître ce peuple lui-même. Ce sont ses poètes et ses penseurs qui font la grandeur de la nation. Mais plus une nation est grande, plus est grand le nombre de ses hommes illustres. Rappelons-nous que ce sont les Goethe, les Villon, les Bruegel qui nous donnèrent de leur patrie respective l'image la plus séduisante, mais aussi la plus vraie. Si la science, dans ses applications multiples, a facilité les contacts entre les peuples, il n'en est pas moins vrai que c'est dans ses gestes d'éclat et dans ses âmes héroïques que nous comprenons le mieux le génie spécifique d'une nation.

Plus nous serons capables de nous élever vers les grands esprits de notre temps, plus nous aurons travaillé à la solidarité européenne. Au nivellement par le bas s'oppose un nivellement par le haut. L'union entre les grands esprits de chaque peuple incite tout naturellement au rapprochement de ces peuples eux-mêmes.

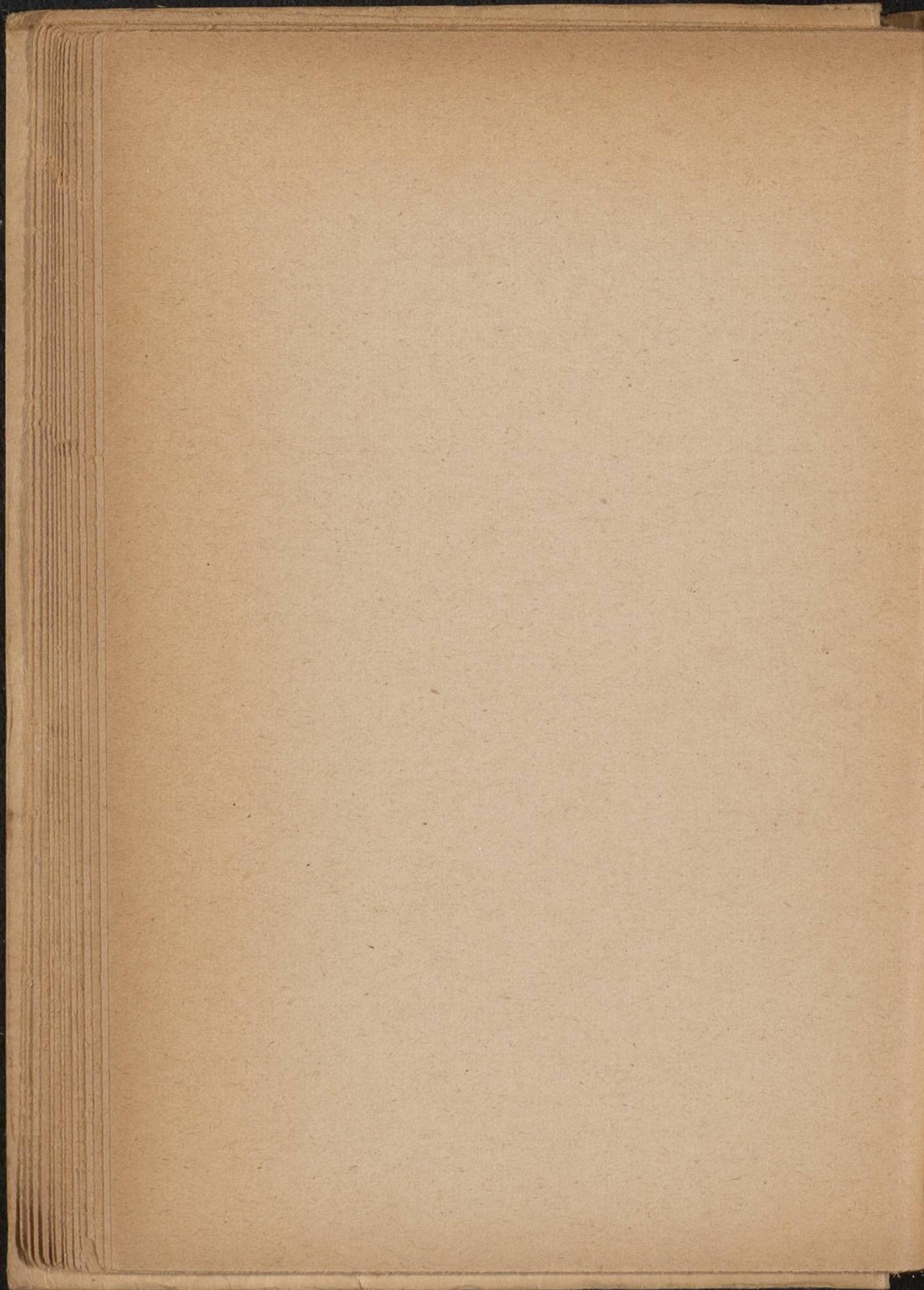
Le courant qui s'établit d'une nation à l'autre

est du même ordre que celui qui va de l'un à l'autre génie. Les artistes européens quelle que soit leur nationalité travaillent pour toutes les communautés. De leur solidarité tacite naît une morale, une discipline de l'esprit, sur laquelle il importe que nous prenions exemple. Emile Verhaeren disait :

« Admirons-nous les uns les autres ! »

Et aujourd'hui, c'est bien d'admiration réciproque qu'il s'agit. L'unité spirituelle de l'Europe qu'ici j'appelle de tous mes vœux, ne peut naître que de la compréhension lucide entre les conducteurs responsables de la destinée de leur peuple. Si tant de malentendus ont surgi entre les nations au cours des siècles, n'est-ce pas parce que l'on oubliait de pénétrer le sens profond de l'histoire et parce qu'on ignorait le génie propre du peuple reflété dans l'œuvre des artistes. Nous payons cher aujourd'hui notre infidélité à l'histoire et notre absence de culture européenne ! Il aurait suffi cependant d'écouter la leçon des grands hommes et de découvrir les admirables intentions des artistes pour connaître la profondeur des liens qui nous unissent aux autres peuples du continent. Situons

à nouveau les problèmes de l'histoire au centre
de nos préoccupations, respectons nos élites...,
et la nouvelle morale européenne nous sera
donnée par surcroît !



LIBERTE CHERIE...

Il semble que le pouvoir de juger ait été confondu avec celui de faire de soi le centre du monde. Et sans doute est-il indispensable que l'homme redevienne la mesure de l'univers mais ce n'est pas, en niant ce monde et en se niant soi-même qu'il atteindra un tel but.

La connaissance de soi suppose la connaissance de la condition humaine. Mais que pourrait-on encore connaître, dès le moment où la faculté critique s'exerce sur cette condition même ? De même que l'intelligence, de même que l'esprit, la liberté en soi n'existe que pour Dieu seul. La créature humaine, elle, n'existe qu'en fonction de l'ordre ; elle ne peut trouver sa liberté que dans l'acceptation d'une loi et dans la soumission à une discipline. La conquête dont le libéralisme semble le plus fier est celle du droit de critique, mais chez lui ce droit de critique devint rapidement une cause d'infidélité à l'homme. L'héritier de la révolu-

tion française n'a peut-être jamais tenu compte de cette vérité essentielle ; à savoir : que la critique ne peut s'appliquer qu'à la forme des choses et jamais à leur esprit ! Car il n'est de critique que constructive .Il importe d'envisager chaque problème dans son ensemble. Distinguer est une chose, disséquer en est une autre. Une symphonie musicale, un grand poème, une action d'éclat, doivent être jugés dans leur ensemble. C'est le but qu'il convient de considérer et aussi la grandeur de l'intention.

La nature entière est soumise à une merveilleuse discipline, l'homme seul aurait-il le droit de s'y soustraire ? Il ne s'agit évidemment pas d'obéir servilement ni d'ignorer la force ou la puissance à laquelle on se soumet. Il n'est point question ici de platitude, mais bien d'adhésion librement consentie. Je sais, on me parlera du droit imprescriptible de la pensée et l'on posera en fait, une fois de plus, que l'esprit souffle où il veut. Mais une pensée qui s'attarde à des problèmes qui ne la concernent en rien et un esprit qui souffle contre lui-même peuvent-ils encore en quelque chose nous intéresser ?

L'usage insensé que l'on fit de la pensée, la

manière dont on se servit de l'esprit, conduisirent tout droit au scepticisme stérile de notre temps. Et du scepticisme à l'anarchie il n'y a qu'un pas. Ce pas, la majorité de nos intellectuels le franchirent allègrement. Dès lors, les critères les plus absurdes et les théories les plus loufoques servirent de base à la société démocratique. L'esprit, en effet, soufflait où il voulait ! et les ruines s'accumulaient sur son passage.

La liberté ne signifia bientôt plus rien d'autre que le droit de se défaire de toutes les attaches. On érigea la liberté en système et l'on aboutit inévitablement à la négation de soi. Au vrai, l'on ne souhaitait rien tant que de trouver quelque justification à sa perfidie. Au nom de la liberté on entendait justifier l'infamie ; au nom de l'esprit, on excusait la bassesse !

De quoi mourons-nous, sinon d'avoir trop chéri nos fausses petites libertés individuelles ? Il était un chemin que les hommes du moyen âge connaissaient bien, et ce chemin était celui de la fidélité. Il n'était question, naguère encore, que de faire triompher nos misérables préférences personnelles. Chacun, partout et toujours,

avait son mot à dire. Les associations les plus louables devenaient rapidement de simples prétextes à revendications. Alors que le seul intérêt supérieur demeurerait celui de la communauté, on ergotait sur des questions de détail. Mais l'ordre dans tout cela, l'ordre véritable, l'ordre constructif demeurerait lettre morte. À force d'envisager l'excellence des moyens on oubliait le but suprême.

Pendant l'entre-deux-guerres, l'intellectuel s'imagina que sa plus grande conquête était sa faculté d'envisager sur-le-champ le pour et le contre de chaque question. C'était le règne des « Tribunes Libres ». Le droit dont on était le plus fier restait celui de la libre discussion, et de discuter l'on ne se fit point faute. Cette époque fut celle des discussions inopportunes et de la vaine dialectique.

Dans tout cela, l'homme assurément ne pouvait trouver sa part. La seule liberté qui compte, la seule liberté véritable est celle qui apporte à l'homme un enrichissement supérieur. Une telle liberté ne saurait aller sans une forte et profonde discipline, sans un prodigieux asservissement à une cause supérieure, sans le res-

pect et sans la fidélité. La liberté démocratique est la négation de la fidélité ; la liberté nationale-socialiste est l'affirmation de celle-ci.

Une tâche remarquable attend maintenant tous les hommes de bonne volonté. Il ne s'agit rien moins que de rechercher ensemble le commun dénominateur qui permettra aux hommes de parler un seul et même langage. Pour ce nouveau et éternel combat, la foi demeure indispensable. Nous devons savoir que seul l'intérêt supérieur de la société mérite le sacrifice de nous-même. En voulant épuiser toutes les possibilités de la nature humaine, nous n'avons abouti à rien d'autre qu'à notre déchéance morale ; en voulant jouir totalement de tout ce qui nous fut donné, nous nous sommes condamnés. Notre « liberté » a servi notre mesquinerie. Écoutons Drieu La Rochelle :

« Pour briser ces pauvres petites coques mes-
» quines, dans lesquelles on nous a laissé vous
» enfermer et vous anémier, depuis des an-
» nées, il faut d'abord faire ces premiers ges-
» tes de renouveau et de jeunesse. Puis, ayant
» retrouvé le contact, il faut y persévérer.

» Quand vous êtes ensemble dans une réu-
» nion, regardez-vous dans les yeux les uns des
» autres, parlez-vous. Ne vous considérez plus
» comme des individus indépendants, irrespon-
» sables, qui viennent voir et puis s'en vont.
» Même si en partant vous signez une adhé-
» sion, payez une cotisation, il n'y a encore rien
» de fait.

» Regardez-vous, choisissez-vous, et ne **vous**
» **quittez plus** ».

Sans le moindre doute, la plus belle liberté est dans la connaissance de notre semblable. Il n'est de noblesse que dans la fidélité à l'homme. C'est pour avoir méconnu cette vérité élémentaire que la présente société doit nécessairement s'écrouler et faire place à un temps où le seul homme libre sera l'homme fidèle.

LE CRIME DES POLITICIENS

Ce qui est perdu ce n'est pas tellement notre sens des réalités, mais c'est surtout notre audace spirituelle : la part de Dieu est morte en nous !

Nous sommes tombés si bas que devant la moindre action désintéressée, il nous vient tout de suite une arrière-pensée. La démocratie nous aura appris à nous méfier éternellement les uns des autres. Des sentiments nobles, des grandes œuvres d'art, de la poésie et de la musique, nous parlons maintenant comme s'il s'agissait de maladies honteuses. Nous craignons que notre voisin nous surprenne en train de lire un livre exaltant ou d'admirer un chef-d'œuvre de l'art plastique.

Combien nous semble actuelles ces paroles du poète allemand Hölderlin : « Les hommes ont peur les uns des autres, ils ont peur d'être consumés par le génie, et c'est pourquoi ils s'accordent bien de quoi manger et boire, mais

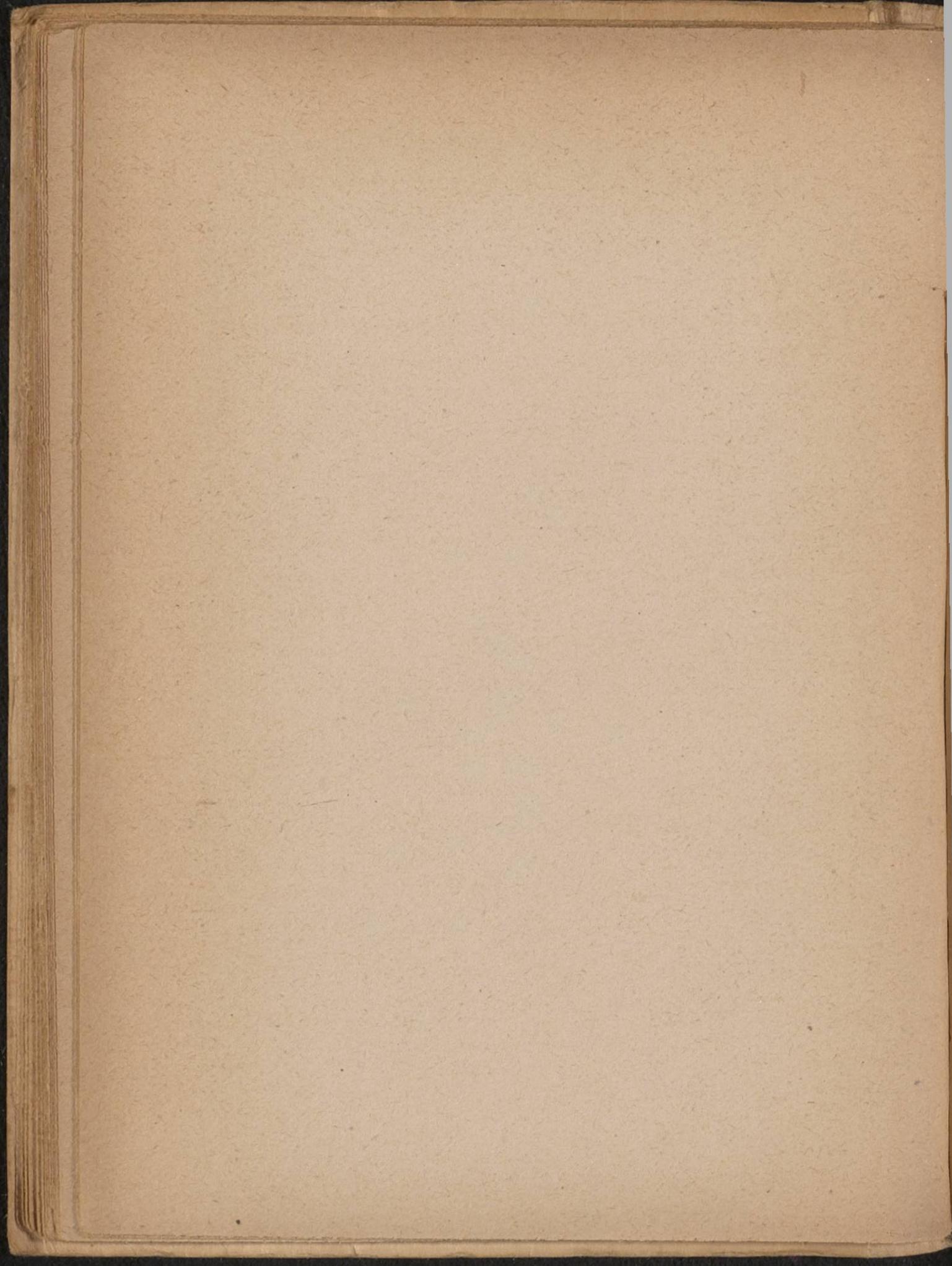
rien de ce qui nourrit l'âme. Ils ne peuvent pas souffrir qu'un de leurs faits et gestes rencontre chez autrui une compréhension spirituelle et soit transformé en flamme. Les sots ! Comme si ce que les hommes peuvent se dire l'un à l'autre était jamais plus que du bois à brûler qui ne redevient feu que quand il est de nouveau saisi par le feu sacré, comme à l'origine il est né de la vie et du feu. Si seulement ils consentent à se nourrir l'un l'autre, tous vivent et rayonnent et aucun ne consume l'autre ».

Il n'est de rémission que dans un retour à l'aristocratie naturelle. L'homme, chaque homme, doit reconquérir sa noblesse. Nous ne devons plus craindre — comme dit encore Hölderlin — d'être transformés en flammes. Or, c'est de cette noblesse et de ce feu que nous sommes à présent le plus éloignés. Car c'est bien cela qu'on parvint à étouffer au tréfonds de nous-même. Et qu'on n'aille pas croire que ce chemin ascendant ne soit accessible qu'aux seules élites. Chaque être ici-bas porte en soi son salut. Ce n'est pas la nature de la tâche que l'on accomplit qui importe, mais bien la manière dont on en vient à bout. Si la présente révolu-

tion est capable de rendre à l'homme son pouvoir d'exaltation et de grandeur véritables, elle aura été la plus merveilleuse de toute l'histoire.

Pour que renaisse la nation, pour que vive le peuple et pour que s'affirme la race, c'est à l'individu, à la personne, qu'il faut cette fois s'adresser. Tant que nos soucis seront d'ordre purement matériels, tant que nous serons incapables de distinguer entre la passion basse et la grandeur d'âme, il nous sera impossible de faire avancer d'un seul pas la renaissance nationale dont nous avons le plus pressant besoin. La propagande la mieux établie, les démonstrations les plus solennelles, le retour au folklore, la connaissance de l'histoire, tout cela servira de peu de chose tant que notre peuple n'aura pas compris que la révolution doit tout d'abord se faire en lui-même.

Ceux-là qui contribuèrent à notre déchéance frappèrent en plein dans notre âme, et c'est pourquoi la blessure est profonde et la guérison pénible. Mais de savoir où gît le mal permet peut-être d'« esquisser » le remède.



APPRENDRE A SERVIR

De l'un à l'autre peuple, de l'une à l'autre nation, la notion de révolution diffère. Si la nécessité révolutionnaire est devenue pour chaque pays d'Europe une chose inéluctable, il n'est cependant pas possible — et il n'est même pas souhaitable — que l'adhésion au nouvel ordre emprunte partout une forme identique. Un pays, la plupart du temps, a la révolution qu'il mérite. Il va de soi, par exemple, que le passé immédiat de la France ne permet pas à ce pays de concevoir sa révolution de la même manière que le fit l'Allemagne. L'heure de la destinée ne sonne pas pour tous les peuples au même moment. Méconnaître cette vérité ce serait nier tout simplement l'histoire des civilisations. Si la révolution du XXe Siècle, dont il est question aujourd'hui partout et toujours, sera européenne ou ne sera pas, il s'en faut de beaucoup que tous les peuples y adhèrent de la même façon. Il est certain que la plupart des

pays ne doivent plus à l'heure actuelle passer par cette longue suite d'émeutes qui accompagnent le plus souvent un profond changement de régime. L'Allemagne, qui, elle, a magnifiquement réussi la révolution national-socialiste, se trouve sans doute à l'avant-garde des jeunes peuples de l'Europe. Mais il n'est point du tout nécessaire que les grandes ou les petites puissances que l'Allemagne vient de vaincre passent pour aller de l'ombre à la lumière, par les mêmes expériences qu'elle. Nous n'irons évidemment pas jusqu'à prétendre que l'Allemagne fera la révolution pour chaque pays du continent. Il est un premier nettoyage que chaque peuple doit maintenant entreprendre s'il désire ne pas disparaître.

Jamais peut-être au cours de l'histoire, il ne nous fut aussi aisé qu'aujourd'hui d'accomplir la plus profonde de nos réformes sociales. Que nous demande-t-on, en effet ? Qu'est-ce que l'Europe attend de nous ? Rien d'autre que notre adhésion. Pour sauver notre patrie, il n'est que de dire « oui » à la vie, car ici ces deux mots sont tout simplement synonymes. Sans vouloir en aucune manière diminuer le grand

effort social et économique qui dès cette heure doit être le nôtre, j'affirme cependant que ce n'est point de ce côté que viendront les difficultés. En effet, il n'est sans doute pas paradoxal de prétendre que le « sens révolutionnaire » est une chose, et la « conscience révolutionnaire », une autre. Cette conscience elle non plus n'attend pas de nous quelque effort surhumain, et nous ne désespérons pas d'y atteindre certain jour. Toutefois, nous devons bien dire que c'est à la destruction de cette conscience que les démocraties s'attachèrent avec le plus d'acharnement. Le grand crime de celles-ci est en effet d'avoir enlevé aux choses leur caractère sacré. Ce disant, je pense plus particulièrement à la notion de travail. L'avilissement de ce mot ne fait aucun doute pour ceux qui, peu encore avant la guerre, eurent l'occasion de voir nos ouvriers à l'œuvre. Le peu d'enthousiasme que ceux-ci apportaient à l'accomplissement de leur tâche suffisait à condamner la nation à laquelle ils appartenaient. (Et dire que nous passions pour l'un des peuples les plus laborieux de la terre !) Au vrai, la démocratie seule était responsable de cette carence. Comment se serait-

il intéressé véritablement à son travail, celui auquel on présentait le labeur comme une sorte de maladie honteuse ! Je conviens volontiers que de temps à autre, l'on rencontrait encore un ouvrier de la vieille école, un homme qui aimait son métier pour lui-même, mais cette race héroïque n'était pas loin de disparaître. Le socialisme démocratique détruisit la conscience profonde de l'ouvrier, puisqu'il détruisit sa conscience professionnelle. Dans la bouche des meneurs, il n'était question que de hauts salaires, de revendications sociales, de droits au moindre effort. L'artisan, d'homme amoureux de « la belle ouvrage » qu'il était autrefois, devint rapidement un aboyeur politique qui passait le meilleur de son temps, non pas à travailler, mais à ergoter sur les lois sociales.

Péguy parle des travailleurs qu'il a vus à l'œuvre, ceux qui chantent pendant le labeur et pour qui l'outil est le prolongement de la main. Bien sûr, on ne travaille dans la joie que pour autant que l'on aime profondément son métier. La religion du labeur est à notre sens, le plus beau programme révolutionnaire. Dès que nous parviendrons à redonner au travail

sa valeur sacrée, nous ne devons plus douter du sort de notre pays. Si, et cela va de soi, il ne nous est plus guère possible de concevoir le travail comme pouvait le faire un artisan du moyen âge, il nous est cependant permis de nous donner entièrement à la joie du métier que le destin nous fit choisir. Le travailleur peut, aujourd'hui comme naguère, accomplir sa mission avec dignité. Ce que nous avons perdu, c'est le respect du travail, de notre travail, et partant, le respect de nous-même. Il urge que nous revenions à une juste conception de nos devoirs, il faut que nous apprenions encore une fois à servir. Que l'on sache une fois pour toutes que notre société n'est pas une société d'esclaves, mais une sorte de grande famille où chacun travaille pour son pain propre et pour celui d'autrui. Le travail doit tout simplement redevenir la chose pour laquelle on vit et à laquelle on se donne tout entier, parce que l'on sait que le travail seul est susceptible d'apporter aux hommes la paix véritable !

Les ouvriers d'autrefois, dit encore Péguy, étaient fiers de ne rien devoir demander à per-

sonne, le travail leur donnait une indépendance véritable. Ils n'étaient pas au service d'un maître ou d'un patron, mais tout simplement au service du travail et jamais il ne leur serait venu à l'esprit que celui-ci était une servitude. Ils faisaient du travail une vertu, comme l'on fait de l'amour et de la piété. C'est parce que l'Allemagne a compris, avant les autres peuples de l'Europe, que l'on pouvait sur la notion de travail construire une éthique et une économie nouvelles, que nous ne doutons pas un seul instant de la profonde conscience révolutionnaire de ce pays. On nous demande d'adhérer à la nouvelle Europe, comment pourrions-nous le faire plus totalement qu'en replaçant le problème du travail au centre même de nos préoccupations actuelles ?

« L'INTELLIGENCE FRANÇAISE »

Mieux que dans les professions de foi politiques, nous retrouvons chez M. Abel Bonnard (1), cet accent humain qui ne trompe pas et qui est sans aucun doute le fait d'une conscience profondément frappée par la défaite de la France. Nous sommes tout naturellement portés à nous méfier aujourd'hui des déclarations solennelles qui nous viennent d'outre-Quévrain. Il nous a été donné plus qu'à aucun peuple de pouvoir suivre pas à pas la déchéance de notre grande voisine, et c'est pourquoi un rien de scepticisme entache toujours notre jugement dès qu'il s'agit de la patrie de Pascal.

Il n'est cependant pas possible de mal interpréter un langage aussi lumineux que celui que nous tient l'éminent collaborateur d'Alphonse de Chateaubriant. C'est avec une joie réelle

(1) « L'Intelligence Française » (in « La Gerbe »).

que nous entendons aujourd'hui, dans la bouche d'un intellectuel français d'admirables paroles d'intelligence et de foi. Il fallait, en effet, que le peuple de France comprît tout d'abord la nécessité de sa renaissance, et ensuite qu'il admît qu'avant comme après la défaite son seul salut se trouve dans sa révolution.

Mais la France ne fut point vaincue que par les armes, elle le fut également dans l'esprit. Dans un langage digne, dont l'acuité nous plaît, Abel Bonnard expose la trahison de l'intelligence française. Il montre en quoi celle-ci était bassement servile, en quoi elle était fautive et soumise, si l'on peut dire. Sous prétexte de pensée, les clercs s'asservissaient aux mots d'ordre d'un gouvernement soumis en tout ou en partie aux juifs et à la franc-maçonnerie :

« Comme il arrive toutes les fois que l'esprit
» se rétrécit, ces docteurs établissaient partout
» des oppositions, là où il eût fallu embrasser
» des ensembles. Ainsi par exemple, ceux dont
» c'était le métier d'étudier l'Allemagne, au
» lieu de la montrer aux Français telle qu'elle
» était, trouvaient plus commode de confirmer

» dans l'esprit public tous les préjugés qu'ils
» auraient dû renverser. »

Nous admirons qu'un Français intelligent convienne de la nécessité révolutionnaire de l'intelligence. Bien sûr, tout est à remettre en question, et peut-être nous sera-t-il bien plus nécessaire d'oublier que d'apprendre ! La France (comme d'ailleurs notre pays et avec lui tant d'autres) bénéficie du fait qu'elle se doit ressaisir au moment où l'Europe entière se refait une conscience. C'est bien à la découverte d'un monde nouveau que toutes les forces encore vives doivent désormais consacrer leurs efforts. Mais ce monde nouveau est celui de l'esprit et de l'intelligence avant d'être celui des actes et des faits. Qu'on le veuille ou non, c'est avant tout notre vision spirituelle du monde qui doit changer d'aspect ! Au vrai, la morale est immanente, mais pour un peuple, elle devient très souvent ce que celui-ci en fait. Et peut-on douter de la carence intellectuelle de l'élite quand celle-ci s'enlise dans les « marais » de la commodité et de la paresse. Que l'intelligence doive se renouveler, qu'elle ait besoin

de chocs ou de vertige, nous en tombons aisément d'accord. Nous avons proclamé cent fois que la révolution serait totale où qu'elle ne serait pas. Oui, il ne s'agit rien moins que d'entrer dans un nouveau monde et de nous transformer totalement. Il s'agit d'une transfiguration de la conscience, et c'est avec raison qu'après quelques autres, Abel Bonnard parle d'un nouveau moyen âge. Par plus d'un côté assurément, notre temps est comparable à ce XVI^eme siècle où les plus sûres valeurs éthiques durent se renouveler sous peine de périr. En ce temps-là, comme aujourd'hui, il s'agissait de la victoire de l'intelligence sur les forces obscures.

Mais si l'intelligence est une chose, la pensée érigée en formules en est une autre. L'esprit ne doit plus tellement raisonner, mais vivre; il faut qu'à nouveau il soit capable d'exaltation. La pensée française n'a vécu que depuis trop longtemps en vase clos, elle a besoin d'espace et d'aventures. Encore une fois, il lui faut redécouvrir le réel et s'en griser jusqu'à l'extase. Et si la France a besoin d'une politique réaliste, elle a besoin, avant tout, d'une intelligence

réaliste. S'il apparaît de toute évidence que ce pays ne peut se sauver qu'en collaborant, sur le plan des faits, avec l'Allemagne, il est non moins évident que cette collaboration ne sera fructueuse que pour autant qu'il existe un contact permanent entre la spiritualité de ces deux nations. C'est là une vérité essentielle qu'Abel Bonnard a le courage de placer au tout premier plan des nécessités inéluctables. Contre ceux qui seraient tentés de croire qu'un tel rapprochement nuirait « aux qualités éternelles du génie français », l'on fait valoir ici l'objection la plus pertinente, à savoir que le génie français ne peut demeurer le fait exclusif de quelques penseurs en chambre ne jurant que par le grand siècle. Quand il s'agit de redécouvrir, si j'ose dire, les lois mêmes de la nature, l'on ne saurait rester enfermé dans le cercle étroit de la méthode cartésienne. Abel Bonnard dit aux Français combien la France des rationalistes leur fut nuisible. Ce n'est plus par quelque système magistralement équilibré que les grands vaincus de la présente guerre doivent espérer s'en tirer. Une renaissance exige une adhésion totale à la vie. Or, la vie est

multiple, généreuse, ouverte à tous les courants et capable d'enthousiasme. Qu'un Français puisse admettre à présent que c'est au contact de la culture allemande que la propre pensée de son peuple se vivifiera, voilà qui nous autorise à ne point désespérer de l'avenir de l'Europe.

Qu'un Français ait pu écrire, en cette heure décisive, la page dont nous venons de parler, est pour nous le signe que les yeux s'ouvrent enfin et que la révolution est en marche. Que cette guerre ait eu pour résultat la réduction d'une antinomie séculaire... c'est beaucoup trop pour que nous osions encore la maudire !

PITIE POUR LES JEUNES

Jamais autant que de nos jours, l'attention des peuples ne fut portée sur la jeunesse. Cette fougue s'explique non seulement par le fait que l'époque est révolutionnaire, mais également parce que depuis plusieurs décades, l'on cherche à donner aux jeunes un statut qui leur appartienne en propre, une sorte de conscience particulière, une autonomie, un sens des responsabilités. Assurément, en prenant la défense des jeunes, en simulant de s'intéresser profondément à leurs besoins, la société capitaliste s'assurait la sympathie de ceux dont elle aurait pu avoir certain jour tout à craindre. En régime démocratique, il était fatal que l'on voulût donner un semblant de liberté à la jeunesse et qu'on l'éduquât dans tel sens plutôt que dans tel autre. Si tout portait à croire que les réformes en matières pédagogique profitaient à la jeunesse et à elle seule, il en allait à la vérité tout autrement. Sous prétexte de

comprendre l'âme de la jeunesse, les éducateurs modernes ne se faisaient point faute d'orienter les aspirations des enfants dans un sens bien déterminé.

Montherlant dit quelque part : « Celui qui a vu une fois le visage de cette jeunesse, ne peut plus espérer que dans l'oubli de ce qu'il a vu ». Et vraiment, il suffit de regarder ce que lisent nos jeunes, il suffit de connaître leurs films préférés pour se faire une idée très précise de la bassesse de leur âme et de leur cœur. Sans doute pouvait-on espérer que l'éducation sportive, que la vie au grand air, que le scoutisme et ses dérivés donneraient aux jeunes, en même temps que le respect du corps, celui de la mesure, et de l'âpreté au combat. Il n'en fut rien, ou presque, pour la simple raison qu'on leur permit de confondre exercice avec performance et éducation physique avec esprit de lucre. On en arriva à cette conclusion étrange que le développement physique n'avait rien de commun avec l'éducation de l'esprit. D'une part, l'on fabriquait des intellectuels en chambre, de l'autre des brutes en plein air. Comme on était loin de cet équilibre entre le

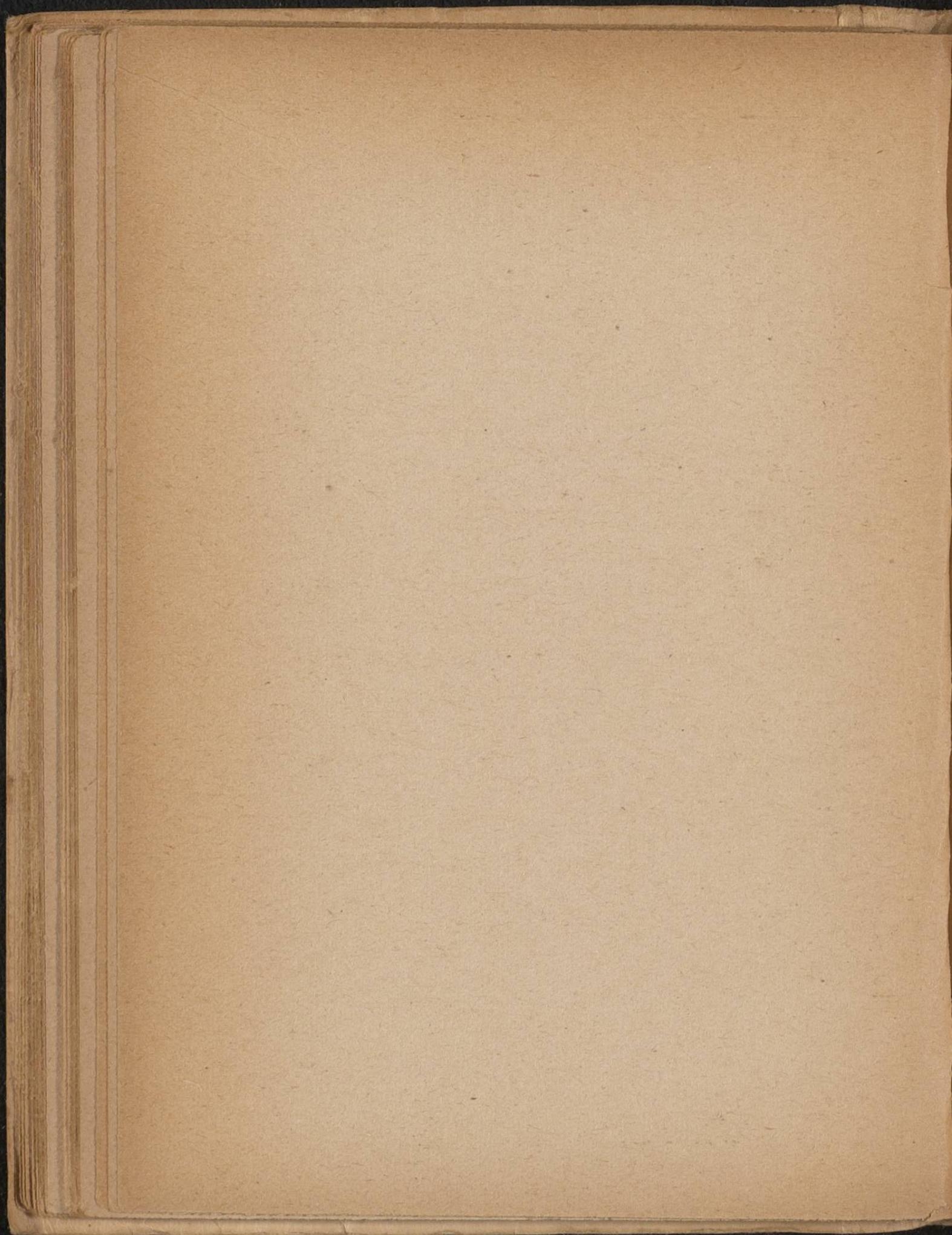
corps et l'âme que souhaite Dieu la Rochelle et qui doit servir de base à la société de demain. Mais encore une fois, il serait trop facile d'imputer à la jeunesse une carence qu'elle hérita en ligne droite de ses aînés. Comment peut-on exiger que les fruits soient bons alors que l'arbre est pourri ? Notre pays, comme tant d'autres, a la jeunesse qu'il mérite. Qu'on ne s'étonne pas de voir combien le sens révolutionnaire est absent de la conscience de notre jeunesse. Où donc l'auraient-ils trouvé ce sens de la subversion véritable, eux dont l'audace n'allait jamais plus loin que le chahut et la curiosité plus loin que la pornographie ?

Puisque les jeunes se refusaient à toute discipline, puisqu'ils confondaient le meilleur et le pire, comment auraient-ils pu, dès le lendemain du 10 mai, oublier brusquement la leçon de ceux qui veillaient sur leur destinée ? Nous ne sommes pas très fiers de devoir avouer que c'est parmi le monde des étudiants que l'on rencontre le plus grand nombre d'attentistes et d'oppositionnels. La jeunesse, cette force vive des peuples qui se respectent, était chez nous ignoblement contaminée. Aux premiers coups

de canon, les responsables de cette infamie eurent soin de quitter le pays et de chercher de nouvelles victimes sous des cieux plus cléments. Nous assistons maintenant à la lente décomposition de leur œuvre glorieuse. On pourrait difficilement imaginer une trahison des « élites » plus totale que chez nous. Heureusement la guerre a ceci de bon, qu'elle fait l'homme se pencher sur sa condition et s'interroger sur les lois qui régissent le monde. Dans un temps comme celui-ci, notre combativité ne se trouve-t-elle pas affinée et notre sens de l'action n'apparaît-il pas plus susceptible d'être utile à quelque chose ?

C'est du moins ce que semblent avoir compris ceux qui se montrent à la hauteur de leur tâche et qui n'ont pas craint de prêcher d'exemple. La patrie ne saura jamais payer le plein tribut qu'elle doit à ces élites véritables, elles qui sauvent le pays malgré lui et qui feront qu'un très prochain jour les fausses élites soient confondues et montrées du doigt par le peuple tout entier. Car, à la jeunesse « swing », il convient tout de même d'opposer la jeunesse admirable qui sur le front de l'Est ou dans les organismes d'ordre nouveau a tout donné à la

cause de la nouvelle Europe. C'est sur cette jeunesse-là que nous fondons tous nos espoirs, c'est vers elle que va toute notre admiration et c'est d'elle seule que nous attendons le miracle qui doit nous réhabiliter aux yeux du monde.



ENTRE L'AIGLE ET LA CROIX

Dans l'un des plus beaux chapitres de son livre : « De la souffrance à la plénitude », (1) Keyserling traite de la liberté. J'aimerais dégager ici le sens profond des propositions remarquables que le philosophe du « Monde qui naît » soumet à notre jugement.

La liberté, ou tout au moins l'idée de liberté, est nécessairement compromise par la marche en avant de la technique, par la mécanisation de la masse. Là où triomphe le grand nombre, là où comptent presque tous les individus d'une société, là, la liberté est en péril.

Mais il appert que la plupart des hommes ne savent que faire de la liberté. « Des classes nouvellement émancipées, dit l'auteur, comme aujourd'hui le prolétariat, se créent sans tarder des chaînes nouvelles en adhérant à des programmes infiniment plus rigides que ceux

(1) Ed. Stock, Paris.

qu'ont jamais pu établir les gardiens traditionnels de l'autorité, et prennent ces programmes très au sérieux, à un point qui suffit à prouver leur manque de liberté intérieure. »

La liberté est en quelque sorte la volonté du risque. Elle exige le plus grand des courages ; l'homme qui a opté pour elle ne sait pas si le dénouement lui sera faste ou néfaste. Ne confondons cependant pas la liberté avec la lutte pour les libertés ; il n'y a entre ces deux choses aucune commune mesure. Lutter pour des droits n'est pas lutter pour la liberté, c'est combattre pour la propriété... or est-il asservissement plus grand que celui de l'homme qui par des droits et des passe-droits doit défendre ses biens ? C'est cette possession de droits que le libéralisme confond avec la liberté : Liberté ne signifie ni libre arbitre, ni bon plaisir, mais souveraineté de la « part libre ». La liberté ne sous-entend donc pas avoir la faculté d'agir ou de choisir, comme bon nous semble, mais simplement avoir « la possibilité d'être libre ». Pour Keyserling, la liberté est en quelque sorte organique. Il lui donne un sens vital ; il en fait une « réalité nouvelle ». L'homme le plus libre est

celui qui possède le plus grand pouvoir « d'initiative créatrice ». Au fond de nous tous sommeille un « désir intime de liberté ». Pour arriver à l'éclosion progressive de cet admirable sentiment, il conviendrait de « mettre tout l'accent » sur la « part libre » qui est d'essence purement spirituelle : « Cet esprit vivant... n'est ni l'intelligence, ni la raison, ni une quelconque fonction particulière : il est une substance. L'esprit, dit notre auteur, ne s'explique pas, il se révèle, et il ajoute :

... « L'homme qui au plus profond de lui-même aspire à la liberté, n'en veut pourtant rien savoir ou presque,... il renonce aisément à l'exercer une fois qu'il la possède, s'en privant ainsi en fait. » Le moins que l'on puisse dire de la liberté dans les démocraties et dans le libéralisme, c'est qu'elle était abusive : « La liberté d'avoir une opinion personnelle finit par devenir pour ceux-ci une fin en soi, à laquelle ils estimaient avoir le droit de tout sacrifier ». Encore une fois, « la liberté prise dans son sens le plus profond et le plus propre est l'exact contraire du bon plaisir ».

Keyserling tente alors quelques intelligentes

définitions de la tradition et de la discipline. La première, suivant lui, étant la transmission de l'autre. L'éducation classique de jadis était d'un total exclusivisme, et aboutit à une discipline de courtisans. Il nous parle de trois disciplines qui se succèdent dans l'histoire, celle de l'esclave, celle du soldat et celle du saint. L'esclave obéit par crainte, « la part libre en lui est considérée comme dépourvue de toute importance ». Le soldat, lui, « doit être capable, toujours et à tout instant, de vaincre ses penchants naturels,... mais sa liberté intérieure n'est pas une liberté parfaite, car, en dernier lieu, tout ce qu'il fait est subordonné à une puissance de commandement qui agit sur lui du dehors ». « Quant au saint... il a de tout temps commencé par se discipliner avec une sévérité non pas moins grande que celle du soldat, mais encore plus grande. Le chemin traditionnel de la préparation à la sainteté a toujours été chez tous les peuples de tous les temps, celui de l'ascète ».

Tant que l'homme se croit obligé d'agir par devoir, il n'a pas atteint cette part libre, cette « part franche » qui doit lui ouvrir les portes de la sainteté, cette liberté parfaite. Mais il est un

être que, sur le plan moral, Keyserling place au-dessus du saint, c'est le génie créateur, car : « ... chez lui, ce n'est pas comme chez le saint, l'homme tout entier qui est le moyen d'expression de la liberté intérieure. Au contraire, sa personne se caractérise même souvent par une particulière imperfection,... il n'est presque jamais ce qu'il exprime, « mais le génie créateur accepte cette discipline supérieure : la sévérité dans la forme qui dépasse de beaucoup la sévérité de la plus stricte des morales ».

Mais il y a l'action puissante de l'exemple,... et la médiocrité plus que la vertu est suivie par la masse. Une doctrine qui préconise le moindre effort fera plus d'adeptes que celle qui prêche un quelconque renoncement. « Aux Etats-Unis, l'Homme de la Rue est devenu le type idéal ; son image exemplaire agit sans aucun doute plus fortement sur les masses du monde entier, que ne l'a fait celle de Jésus ».

Il n'y a de salut que dans « la reconstruction d'une vie intégrale ». Il faut qu'à nouveau l'homme puisse prendre toutes ses responsabilités. L'homme libre se distingue par la tenue, et celle-ci « est le résultat d'un travail par lequel

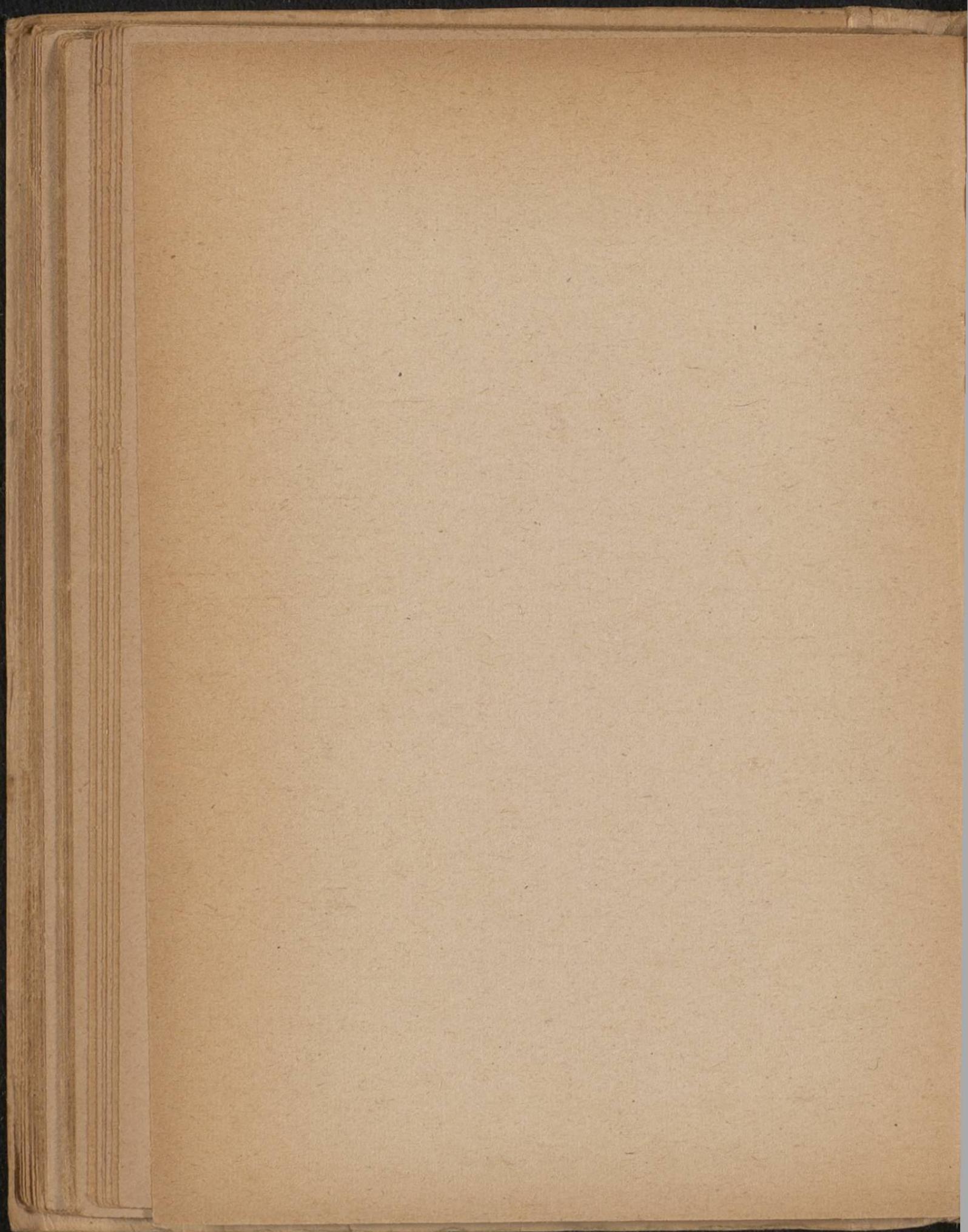
l'homme se forme lui-même ». Certains peuples ont déjà compris, et notamment le peuple allemand, que pour atteindre à la « reconstitution » de l'homme libre, il fallait tout d'abord instaurer un nouvel âge héroïque : « Le héros est l'expression première de l'homme libre, l'archétype de l'homme qui, comme Esprit inconditionné, défie le monde entier. »

Nous devons travailler à « être à tout moment libre pour quelque chose ». Nous devons avant tout trouver le juste équilibre entre notre pathos et notre aspiration au bien. Nous devons vivre entre l'Aigle et la Croix. L'homme libre est encore un être généreux : « Etre généreux signifie être libre de soi-même. » Et ceci mène l'auteur à parler de la justice; il en propose une définition voisine de celle de Nietzsche : « la justice véritable n'exige pas du tout que l'on parvienne, sur la base d'une égalité de droits, à un compromis entre les états de fait. Elle veut, au contraire, le contraire du compromis : loin de tenir la balance égale entre les faits, ELLE PREND PARTIE POUR LA VALEUR QU'ELLE RECONNAIT SUPERIEURE. » Suivant Keyserling, la justice exclut en quelque

sorte l'équité ou comme il dit, la volonté de justice s'oppose à la volonté d'équité.

Mais si l'homme libre est juste, il est aussi un homme d'honneur, c'est-à-dire un « être entier », au sens d'une totalité non entamée, être pur comme l'est la vierge intacte, être net de toute souillure, blanc de tout tâche, effectivement et indépendamment du jugement d'autrui. »

Après s'être posé la question : « Dieu est-il le plus profond dans l'homme ? » et avoir considéré que « se réclamer de la Providence c'est blasphémer », l'auteur de « La vie intime » conclut que seule la liberté est susceptible de nous rendre bienheureux. L'homme libre ne proclame pas, ne sait pas, ne vit pas la vérité : il EST la vérité. Et à celui qui veut devenir l'artisan de sa propre liberté, Keyserling rappelle la parole de Maître Eckehart : « Cherche toujours à être comme un homme qui commence sa vie ! »



LES FORCES VIVES

La poésie véritable est à la littérature ce que la musique est à la cacophonie. Il faut un certain courage pour l'aborder de front, mais une fois qu'entre elle et le lecteur s'établit le courant, c'est alors une joie profonde qui envahit tout l'être.

En ces temps de restrictions, pourquoi ne songerions-nous pas à ce monde où tout se distribue généreusement encore, et qui est le monde de l'esprit ? Est-il un plus puissant dérivatif que celui qui nous permet de nous élever au-dessus des difficultés de l'heure ? Sachons mettre à profit le malheur même qui nous frappe ! Pour nous aider à opérer ce miracle, nuls ne sont plus qualifiés que les poètes. Pourquoi ne nous intéresserions-nous point à la poésie, j'entends à la lecture des poètes ? Avez-vous songé qu'un roman, aussi passionnant et aussi bien écrit qu'il puisse être, n'est jamais

qu'une histoire pour concierges, plus ou moins bien racontée !

Si l'on dénonce le goût sordide du public pour tout ce qui relève de l'aventure sensationnelle, si l'on accuse les faiseurs d'opinions d'encourager cette curiosité malsaine, pourquoi ne pas oser montrer à ce même public le chemin de la poésie ? Celui-ci, croyez-moi, n'est pas nécessairement bordé de plantes rarissimes et vénéneuses. Il est des poèmes d'une simplicité remarquable (et ce sont d'ailleurs les plus beaux). De cela les chants du moyen âge nous apportent le plus haut témoignage.

En cette heure, où nous devons en appeler à tous nos trésors nationaux, rappelons-nous que nous fûmes toujours une terre de mystiques et de poètes ! Est-ce à dire que nous demandons à nos compatriotes d'abandonner brusquement leurs lectures favorites pour se consacrer uniquement au commerce des poètes ? Ce serait à la fois insensé et grotesque ! Notre vœu est tout autre : nous souhaitons seulement que ceux qui lisent beaucoup se souviennent qu'il est parmi nos écrivains des poètes qui font l'admiration du monde entier, et que par

surcroît ils sont d'une lecture relativement aisée. Et quand bien même cela nous coûterait quelque peine de délaissier le dernier roman alambiqué de M. Mauriac pour un poème d'Emile Verhaeren, le mérite n'en serait que plus grand. Notre Re-naissance dépend aussi de notre discipline intellectuelle. Si d'une part nous devons mieux aimer les hommes d'action qui ont indélébilement marqué notre caractère national, de l'autre, nous devons nous souvenir de notre patrimoine artistique, parmi lequel les poètes occupent une place de premier plan. Il est peu de pays qui peuvent s'enorgueillir d'avoir vu naître dans leurs frontières une équipe de poètes semblable à celle de nos symbolistes.

Il est des moments où l'indifférence est le plus abominable des crimes. Croyez-moi, il n'est plus temps de tergiverser. Demain, il sera trop tard; il faut que nous retrouvions toutes les forces vives qui ont formé notre personnalité spécifique. Et comment ferions-nous revivre ces forces, si nous ne savons même pas où elles se trouvent, si nous ignorons jusqu'à leur nom ? Le plus modeste, le plus effacé parmi nous a

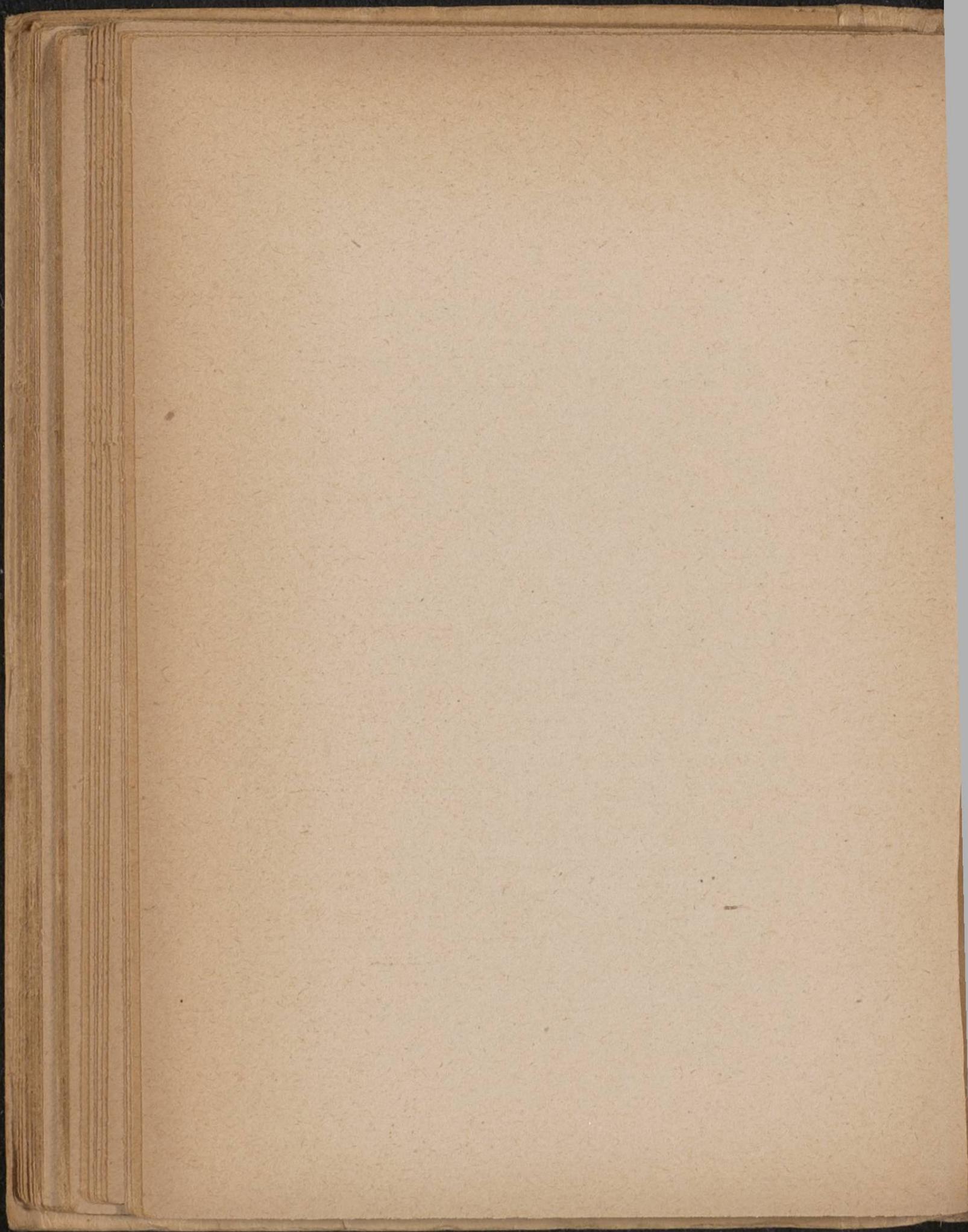
maintenant une part de responsabilité à prendre. L'effort de tous n'est point de trop pour que notre pays puisse se survivre. On ne tue ni l'âme ni le cœur d'un peuple, disait De Coster dans la Légende d'Ulenspiegel. Je crains cependant que le scepticisme invétéré, que la nonchalance et le dédain n'entraînent finalement le défaitisme. Or, aujourd'hui, notre patrie ne peut absolument pas cesser de croire en elle-même. Et si chacun d'entre nous se faisait une juste idée des grands ancêtres qui portèrent au loin le geste héroïque de notre peuple, la moitié de notre tâche serait accomplie. Pour défendre nos grands hommes, il est indispensable que nous les connaissions, et comment les connaîtrions-nous, sinon en nous intéressant aux hauts faits de leur existence, aux faits qui se traduisent autant dans le domaine de la pensée que dans celui de l'action directe. Romain Rolland, je pense, disait que les encyclopédistes avaient fait davantage pour la révolution française que les écervelés qui s'emparèrent de la Bastille.

Ne sont-ce point ceux qui ont décrété une fois pour toutes que la poésie était un genre embê-

tant qui sont responsables de l'oubli dans lequel sont tombés nos poètes ? Vraiment, que pouvons-nous attendre de dirigeants qui exigent de nous une certaine discipline et qui vivent, eux, en pleine anarchie ? Et sont-ils à la hauteur de leur tâche, ceux qui prétendent faire la révolution en ne tenant aucun compte des forces essentielles de notre passé ?

Dans une organisation sociale nouvelle, la poésie sera remise à l'honneur. Elle le sera parce qu'elle représente ce qu'il y a de plus valable et de plus vivant dans le peuple. S'il est vrai que de plus en plus les valeurs vivantes doivent l'emporter sur les mots d'ordre stéréotypés, alors nous ne devons pas craindre pour la poésie, puisqu'elle est la vie elle-même.

Si nous voulons reconquérir notre dignité perdue, si nous voulons percevoir l'acuité du cœur humain et la noblesse d'un peuple, demandons aux poètes de nous servir de guides. Une révolution n'est pas autre chose, elle non plus, que « le passage d'une moindre à une plus grande perfection ». Et qui, je vous le demande, mieux que les poètes, pourraient nous aider à prendre une plus haute conscience de nous-même et des hommes ?



LE MAUVAIS TEMPS

Le temps qui aboutit à la « révolution » que nous vivons fut un temps mauvais. La bêtise partisane s'était installée, voici longtemps, au cœur même de ceux dont nous avions pensé, quelque jour, ne jamais devoir douter. La chose sociale et l'homme psychologique que nous sommes sont tributaires d'un passé particulièrement chargé. Je voudrais examiner ici quelques-unes des causes profondes qui nous portèrent, désemparés, au seuil du présent cataclysme.

Tout d'abord, et dans le domaine plus particulier de l'art et de la littérature, nous fûmes victimes d'un individualisme outrancier. La notion romantique du moi, que les littérateurs du XIX^e siècle français devaient mettre en relief avec une telle intensité, fit nécessairement éclore ce phénomène : « le Monsieur qui pense et qui écrit pour soi seul ». Ce fut d'ailleurs, au cours de ces dernières années, une éclosion

ininterrompue de manifestes « révolutionnaires » où l'on mettait l'accent, non sans un énorme talent, sur la forme « convulsive » de sa pensée, et où l'on dénonçait les « impurs » qui osaient s'adresser à autre chose qu'aux petits refoulements quotidiens. Il est bien certain que le freudisme a eu une influence capitale et néfaste sur un très grand nombre d'intellectuels de notre temps. Il fit en sorte que l'homme détournât son regard de ce qui restait encore à sauver dans le monde pour l'inciter à se pencher sur les troubles d'une puberté tardive. Une telle doctrine contribua, sans aucun doute, au crépuscule des normes morales dont l'homme avait plus que jamais un impérieux besoin.

Nous fûmes victimes des formules littéraires faites sur mesure et dont de nouvelles versions nous parvenaient à une cadence singulièrement ponctuelle. Nous vivions l'âge critique de la culture occidentale, dans laquelle nous dûmes nous installer malgré nous. Comme le disait Huizinga, nous appréhendions non seulement une marche en avant dans le temps, mais nous savions aussi qu'il ne nous était plus possible de rechercher, dans un passé de légende,

l'âge d'or qui, pour des âmes crédules, reflétait, autrefois, l'image de la perfection divine. Prise entre le retour vers un passé, offrant l'attrait d'un défunt pays de Cocagne, et un avenir de « tout repos », dans un monde particulièrement mouvant, la volonté atrophiée de nos contemporains demeurait indécise. Dès lors, les œuvres devaient revêtir un caractère transitoire et floissant.

Le drame, c'est que l'humanité ne savait plus pourquoi elle vivait, ni quelle était sa cause. Perdu dans le fatras que la vie moderne lui propose, l'homme du XX^e siècle était devenu un simple automate ; il était, en quelque sorte, le prisonnier des choses mêmes qu'il était convaincu d'asservir. Une cure d'air, de grand air, une désintoxication complète, s'avérait nécessaire. Mais, comment, puisqu'il comprenait aussi mal son rôle social, puisqu'il avait perdu la partie éternelle de lui-même, l'homme moderne aurait-il songé à pénétrer les raisons de sa décadence ? Comment aurait-il pu admettre, par exemple, que l'instruction obligatoire et le suffrage universel, ces deux conquêtes de « l'homme libre », furent, au fond, les deux

grands responsables de la médiocrité où il se débattait ? Comment aurait-il pu choisir ? Car c'est cela surtout qui lui fut refusé. Choisir, c'est distinguer ; distinguer, c'est comprendre. Il fallait comprendre, tout d'abord, que la culture, dès qu'elle est mise à la disposition de tous, cesse d'exister comme telle. Il fallait comprendre que l'unité des forces est seule susceptible d'engendrer la force. Il fallait comprendre que ce qui était et demeure à sauver, ce n'était pas la fortune, l'argent accumulé au prix du renoncement à une vie spirituellement saine, mais bien le patrimoine de ceux qui nous précèdent ; et cela, qu'il s'agisse de nos ancêtres propres ou de l'héritage culturel des siècles révolus. Et ce qu'il fallait comprendre encore, c'est que nous eussions dû, à tout prix, dominer notre nature humaine et nous créer de nouvelles valeurs morales.

Peut-être avons-nous commis la grande erreur de suivre aveuglément la marche d'un certain progrès ? Trop d'infamies furent excusées au nom de ce progrès. Trop souvent la notion du progrès est demeurée équivoque. Quand nous jetions un regard vers le passé, nous eussions

dû l'examiner en pragmatistes, nous eussions dû en extraire cela même qui aurait contribué à nous redonner un sens de l'héroïsme et du sacré, cela même qui nous aurait aidé à reconquérir notre dignité humaine.

Notre erreur fut de n'avoir point discerné les endroits précis du Lieu et du Temps où nous devions renouer la tradition ; non pas la tradition vague et illusoire de quelque paradis perdu ou de quelque « cycle ésotérique », mais la tradition éternelle de notre peuple qui fut le plus sublimement lui-même à l'âge des corporations et du respect professionnel, à l'âge des maîtres de la Renaissance où le talent de nos artistes et de nos artisans était apprécié dans l'Europe entière.

Il eût fallu, aussi, apprendre à vivre un peu moins vite. Il eût fallu se souvenir que le passé a besoin de siècles pour transformer la vie. Il eût fallu reconnaître le mérite du lent acheminement vers soi-même. Il eût fallu redécouvrir le prix de la prière ; non pas la prière qui ouvre les portes d'un royaume qui n'est pas de ce monde, mais la prière ardente qui est participation à la moindre action de la vie, qui est

adhésion au combat pour l'affirmation d'une conscience à la fois plus humble, plus anonyme et plus haute.

Notre erreur, encore, fut d'avoir laissé les arts échouer dans les innombrables « ismes ». Ici, une fois de plus, nous avons perdu la tradition qui s'appelle style. Les diverses écoles modernistes ont contribué à multiplier les malentendus. L'esthète, autant que le « politique », est responsable de la confusion destructrice.

La crise que nous venons de vivre est, avant tout, d'ordre spirituel. Il s'agit maintenant de profiter de la trêve qui nous est donnée pour atteindre à l'équilibre moral, équilibre qui naîtra d'une plus juste connaissance de nous même et de l'histoire.

A présent, il faut à nouveau agir et penser. Agir, qui nécessite un singulier courage ! Penser, qui entraîne la remise en question de toutes les valeurs.

PRIMUM VIVERE...

Au sortir du XIX^e siècle, qui fut celui des grands individualistes, et partant celui de l'anarchie, l'homme cherche son équilibre. De Kant à Stirner, la pensée ne posa rien d'autre que la question morale. De « La Critique de la Raison Pure » à « L'Unique et sa Propriété », MM. les philosophes justifient leur système, mais ils ne justifient point leur vie. C'est dans ce fait et nulle part ailleurs que se trouve la tragédie d'un temps très proche encore — et par plus d'un côté — du nôtre.

Entre la vie de Schopenhauer et sa philosophie, entre celle de Nietzsche et ses aphorismes, entre celle de Stirner et sa doctrine, il y a chaque fois un monde. Cette antinomie entre l'acte et la parole ne peut se réduire qu'en présence d'une humanité suffisamment évoluée pour oser demander des comptes à ses maîtres. Mais elle ne peut demander des comptes que dans la mesure où elle est elle-même désireuse de se

créer des obligations nouvelles. Feuerbach disait déjà que le temps n'était plus à l'élaboration des grands systèmes philosophiques, mais qu'il convenait maintenant de vivre ces « conceptions du monde ». Et comment pourrions-nous vivre quelque doctrine, et comment pourrions-nous conformer nos actes à notre pensée, si nous ne descendions tout d'abord jusqu'au fond de nous-même ? S'il semble présentement acquis que la seule philosophie qui nous convienne soit une philosophie de l'espace — j'entends celle qui s'échappe du cabinet des penseurs — n'est-il pas tout d'abord indispensable que nous la puissions dignement accueillir ? La révolution, si elle ne comporte qu'une partie destructive, peut-elle porter ce nom ? Il est vain de dénoncer certaines erreurs, il est absurde de condamner les responsables de notre désarroi et de notre faillite, si nous ne nous créons point en même temps des obligations nouvelles. C'est de la qualité morale de ces obligations que dépend notre salut propre et celui de la société. Depuis la fin du moyen âge, il ne fut jamais autant question de définir les sentiments de l'homme. Il y eut indéniable-

ment au cours des derniers siècles un immense progrès en matière d'éloquence et de style. Jamais on ne créa autant de métaphysiques, ni autant de morales. Jamais on ne nous proposa de semblables disciplines. Hélas, ce ne furent là que splendides édifices et poèmes impeccables. Il n'était question que de se donner perpétuellement et de se totalement engager. Mais cet amour passait indifféremment du futile au nécessaire, et ce lien ne nous liait pas. Pourquoi s'étonner, dès lors, si plus rien ne se trouvait à sa place, et si personne n'exigeait des comptes ?

Le sens véritable de notre révolution est dans un retour au sacré, car les liens ne sont rien s'ils ne nous attachent jusqu'à la mort, et les paroles n'ont aucun sens si elles ne sont pas le signe d'une totale présence et d'un total engagement. Aujourd'hui, ce n'est plus d'hommes instruits que le monde a besoin, mais bien d'hommes cultivés. Et qu'est-ce la culture, sinon la conscience profonde de notre condition. Etre grand ne signifie pas pouvoir accomplir une tâche exceptionnelle, être grand ne veut pas dire être capable d'opérer des mira-

cles ; non, être grand implique seulement l'adhésion à la vie et l'amour de la tâche, même si celle-ci est parmi les plus obscures. Que l'on pratique la médecine ou l'architecture, que l'on soit dramaturge ou bûcheron, il n'importe. Seule compte la foi avec laquelle on se donne au labeur quotidien. Tous les talents, toutes les individualités concourent à l'élaboration de la communauté. Dans la société de demain, chacun sera indispensable ; s'il devait en être autrement, la révolution, encore une fois, aurait lamentablement échoué. L'invective et les lamentations sont le propre d'une société faible, l'obéissance et la soumission sont la marque d'une humanité forte. Dès qu'une cause est sacrée, l'on meurt volontiers pour elle. Les révolutionnaires d'hier mouraient quelquefois pour eux-mêmes, rarement ils mouraient pour leur cause ! Que l'on n'aille pas croire que je souhaite en quelque sorte un monde dont les grands hommes seraient exclus ; l'Europe de demain, plus encore que celle d'aujourd'hui, aura besoin d'esprits exceptionnels, mais ce qui est révolu c'est l'ère des penseurs en chambre et des théoriciens de l'art pour l'art.

L'Europe — si elle veut se sauver — doit avoir ses philosophes et ses artistes, mais les uns comme les autres, doivent vivre avant de penser et de créer, ou plus exactement mettre leur pensée et leur œuvre au service de la vie ! L'Européen de demain ne peut avoir qu'un visage, son honnêteté foncière imposera le respect à tous.

Le révolutionnaire digne de ce nom n'éprouve aucune crainte devant l'élargissement des concepts et la suppression de quelques frontières. Il sait que l'Europe ne pourra atteindre à son unité que si la CAUSE est unique, que si la CAUSE est sacrée. Dès aujourd'hui, l'on nous demande de nous soumettre sans conditions à la vie, et nous nous y soumettons puisqu'il s'agit de la vie, et que la vie jamais ne peut tromper personne. Pourtant, et plus particulièrement dans notre pays, nous évoluons encore dans une atmosphère de « restriction mentale ». Il semble que nous voulions nous ménager quelque porte de sortie. Tant que nous devons respirer un air aussi fétide, nous ne serons pas mûrs pour accomplir dignement notre devoir d'Européen.

La première, la grande leçon — celle dont dépend la réussite même de la présente révolution — doit nous indiquer la voie vers l'intégrité morale. Non pas une morale « in abstracto », mais une morale humaine, celle qui crée des hommes capables à tout moment de se regarder les uns les autres dans les yeux.

L'homme futur se donnera tout entier aux lois qu'il aura acceptées, il s'y donnera tout entier, sans la moindre arrière-pensée, parce qu'il aura conscience que se dérober au devoir ne peut entraîner que sa déchéance. Deux lois seulement régiront le monde : celle de l'amour et celle du mépris. Amour pour tout ce qui vit et « adhère », mépris pour tout ce qui meurt et abdique. Probablement, et bien qu'il s'agisse avant tout d'une révolution sociale, celle-ci n'ira pas sans quelque violence. Tout porte à croire que ceux qui adhèrent aux idées nouvelles avec le secret espoir de retourner bientôt à leurs bonnes vieilles habitudes démocratiques ne s'accommoderont pas aisément d'un oxygène peu fait pour leurs mouvements d'anodontes. Mais c'est peut-être au seul prix de la violence que l'on atteint à la grandeur. S'il n'est d'autre

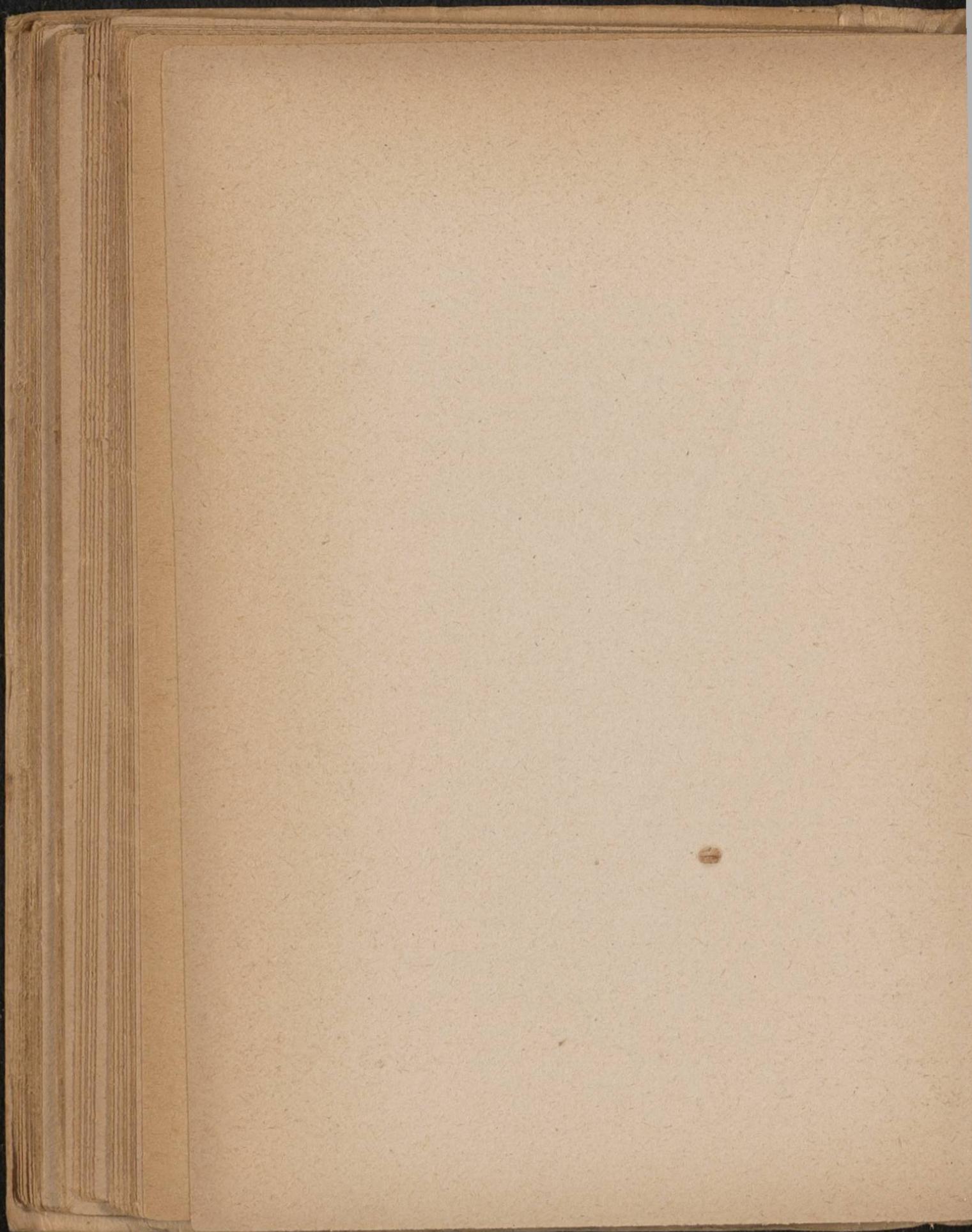
moyen pour faire entendre raison aux esprits indociles que la force, la vie qui monte saura employer la force. La violence pourtant n'est pas qu'au service de l'insurrection. L'homme pur, toujours, par quelque côté, est violent, mais sa violence n'existe que pour autant qu'il s'adresse à des âmes pusillanimes. Quand, de part et d'autre, on parlera le rude langage de la vérité, les raisons de trembler, comme celles de frapper, ne seront plus monnaie courante.

Mais je ne veux point jouer ici à celui qui annonce la naissance d'un âge d'or ou l'ouverture d'un paradis. Mon propos n'est rien moins que romantique et ne prétend faire admettre rien d'autre que la nécessité pour l'homme de demain, de savoir à nouveau accepter son destin. C'est seulement lorsque nous aurons opéré la synthèse entre l'individualisme outrancier et le sentimentalisme débonnaire, que nous redeviendrons la mesure du monde. C'est seulement lorsque nous serons à nouveau cette mesure, que nous pourrons renoncer à l'hypocrisie et au mensonge. C'est seulement alors que nous pourrons mettre un peu d'ordre dans notre maison. Et la condition « sine qua non »

de ce prodigieux bouleversement, de ce changement absolu, est le retour au sacré. Nous avons approché déjà, au cours de l'histoire, de cette vie que j'exalte ; ce fut au moyen âge, quand la moindre manifestation populaire revêtait un caractère solennel. Tout alors s'accomplissait dans la dignité et dans le respect, tout s'effaçait devant le sentiment de grandeur, tout avait une fin religieuse, et le religieux était dans le cérémonial autant que dans le cœur de l'homme. C'était le temps où l'image de la passion de Dieu reconfortait le solitaire et émerveillait la foule. Dieu était descendu parmi nous. Aujourd'hui, comme alors, quelque dieu doit descendre sur terre. C'est un mythe qui nous manque... c'est un mythe que nous voulons créer. Notre liberté est au prix de ce prodigieux asservissement.

J'entends que, dans notre pays, les consciences ne sont point mûres encore pour admettre la nécessité de ce qu'ici même j'avance. Prétendre que notre peuple doit s'habituer progressivement aux idées nouvelles, et affirmer qu'il faut à chaque coup lui dorer la pilule, est prononcer l'irréremédiable condamnation de nos

compatriotes. De telles méthodes confondent une fois de plus réforme et révolution. L'on sait où l'esprit réformiste nous a conduit. On me dira encore que l'on ne prend point les mouches avec du vinaigre. A quoi je répondrai que la capture des mouches m'indiffère. Ceux qui ne peuvent pas supporter le bienfaisant éclat de la vérité ne méritent pas de vivre. Tout ce qui ne va pas à l'encontre de la bêtise entretient l'esprit de confusion. Un tel esprit, tôt ou tard, se retournera contre ceux qui, de bonne ou de mauvaise foi, placent en lui quelque stupide espoir. Une seule méthode s'impose : celle qui dessille les yeux et retrempe le cœur. La parole est aux actes !



LA LIBERTE HUMAINE

La décadence sociale commence exactement au moment où l'homme s'est imaginé qu'il avait droit à quelque chose. Prétendre que l'Etat, que la patrie, que nos concitoyens ont des comptes à nous rendre, c'est accepter des solutions toutes faites, c'est fermer la porte à la merveilleuse aventure humaine.

Il ne s'agit pas de nier que, depuis l'antiquité, les luttes pour l'amélioration de la condition humaine n'aboutirent point, et fatalement, à créer une juridiction assez précise. Au fur et à mesure que se développaient ses facultés intellectuelles et ses capacités techniques, l'homme éprouva le besoin de se sentir protégé contre les « cas fortuits », contre les coups du sort qui pouvaient entraver sa marche en avant.

Mais il convient de ne pas confondre le droit moral et le droit juridique. Car autre chose est de savoir qu'on a le droit de disposer librement de ses actes, et autre chose de croire que

tel ou tel avantage nous revient de plein droit, parce que nous occupons tel ou tel échelon de l'échelle sociale. Le grand crime des révolutions, et particulièrement de la révolution française, c'est d'avoir, par une suite monstrueuse des lois nouvelles, conféré des droits absurdes aux citoyens.

La démocratie fut par excellence le règne de la jurisprudence, elle qui fit de l'homme un être dont le premier souci était de savoir dans quelle mesure et de quelle manière l'on pouvait contourner la loi. C'était donc cela la fameuse « liberté humaine » : savoir jusqu'où l'on pouvait exagérer dans la norme, savoir jusqu'où l'on pouvait tricher dans la légalité.

La connaissance approfondie de nos droits, ou plus exactement la connaissance de la législation qui régissait notre situation sociale, engendra l'ignoble paresse, la tragique léthargie dont l'Europe faillit mourir.

Le véritable sens révolutionnaire était tout simplement confondu avec la revendication des droits. Or, encore une fois, (il est souvent nécessaire aujourd'hui d'en appeler à La Palisse) un droit cela sous-entend une chose qui nous

est due. Il y a donc une contradiction flagrante entre le sens révolutionnaire qui signifie esprit de conquête, abnégation et héroïsme, et la statique attente devant la caisse où, en usant ou non de l'invective, on finira par toucher son dû.

Dès que la devise devient : TEL EST MON DROIT, il n'y a plus aucune place dans l'âme pour le moindre sentiment héroïque. Il ne sert à rien de lutter dès le moment où l'on accepte que telles choses doivent nécessairement nous revenir et que telles autres nous sont à tout jamais refusées. Bien plus, en acceptant servilement ses « droits », l'homme refuse « ipso facto » de compter avec la joie du don gratuit et de l'aventure. Celui qui sait, une fois pour toutes, ce qui lui revient, limite étrangement son champ d'action. Comment éprouverait-il la joie de recevoir, puisque rien de ce qu'il reçoit ne lui est « réellement » dû ? Comment connaîtrait-il le plaisir de donner, puisqu'il ne peut donner que cela même auquel il n'a pas droit ? Plus encore, comment se donnerait-il corps et âme à quelque noble cause, et comment éprouverait-il le besoin de conquérir et celui de mourir pour la défense d'un fabuleux patrimoine, si

tout se réduit pour lui à une question juridique ?

L'homme médiéval avait des devoirs, l'homme du XX^e siècle a des droits. Il ne faut voir nulle part ailleurs l'abîme qui sépare le héros du bureaucrate. L'homme des temps héroïques connaissait le prix de la vie puisqu'il la risquait gratuitement tous les jours : l'homme d'aujourd'hui n'a d'autre ambition que celle de réclamer sans cesse tous les avantages que lui octroie la situation qu'il occupe. Il passe sa vie à surveiller la bonne marche de ses droits, il va coucher avec ses droits et se réveille avec eux. A la veille de sa mort, il choisit un enterrement de la classe correspondante au rang social qu'il occupait. Ainsi, tout restera dans l'ordre, car ses légataires hériteront de plein droit.

Se souciaient-ils, eux qui partaient au loin, jadis, pour mériter l'amour d'une petite fille, de savoir s'ils n'avaient pas le droit de rester au pays ? Songeaient-ils à comparer leur héroïsme à celui de leurs compagnons de combat, afin de savoir si leur mérite était plus ou moins grand ? Ils aimaient, ces guerriers farouches, ils connaissaient le prix de l'aventure et du

risque. Leur vie ardente débordait d'amour et de poésie. Ils n'avaient d'autre orgueil que celui de vaincre et de mériter, mais il leur importait peu de savoir si la récompense allait leur être comptée en monnaie légale, ils portaient avant tout leur honneur dans leur sang.

Est-ce qu'il calcule celui qui risque ? Est-ce qu'il attend des droits celui qui va mourir ?

L'application des droits, au sens où l'entendaient nos démocraties modernes, devait faire en sorte que le citoyen passât le meilleur de son existence à méditer les codes et à fonder des ligues pour la défense de ses intérêts matériels.

L'inextricable appareil juridique broya dans ses rouages administratifs l'âme même de ceux qui l'avaient édifié. Le règne des « droits de l'homme » marche de pair avec celui du machinisme et de la bureaucratie. Une ère semblable supprima avec la conscience humaine, celle de l'amour, de la grandeur et de la charité, puisqu'elle supprima l'esprit d'initiative.

En quoi l'homme qui croit avoir des droits, pourrait-il encore être utile à la patrie ? Qu'a-t-il à défendre dès le moment où il sait qu'auto-

matiquement, l'une après l'autre, toutes les jouissances lui sont promises ?

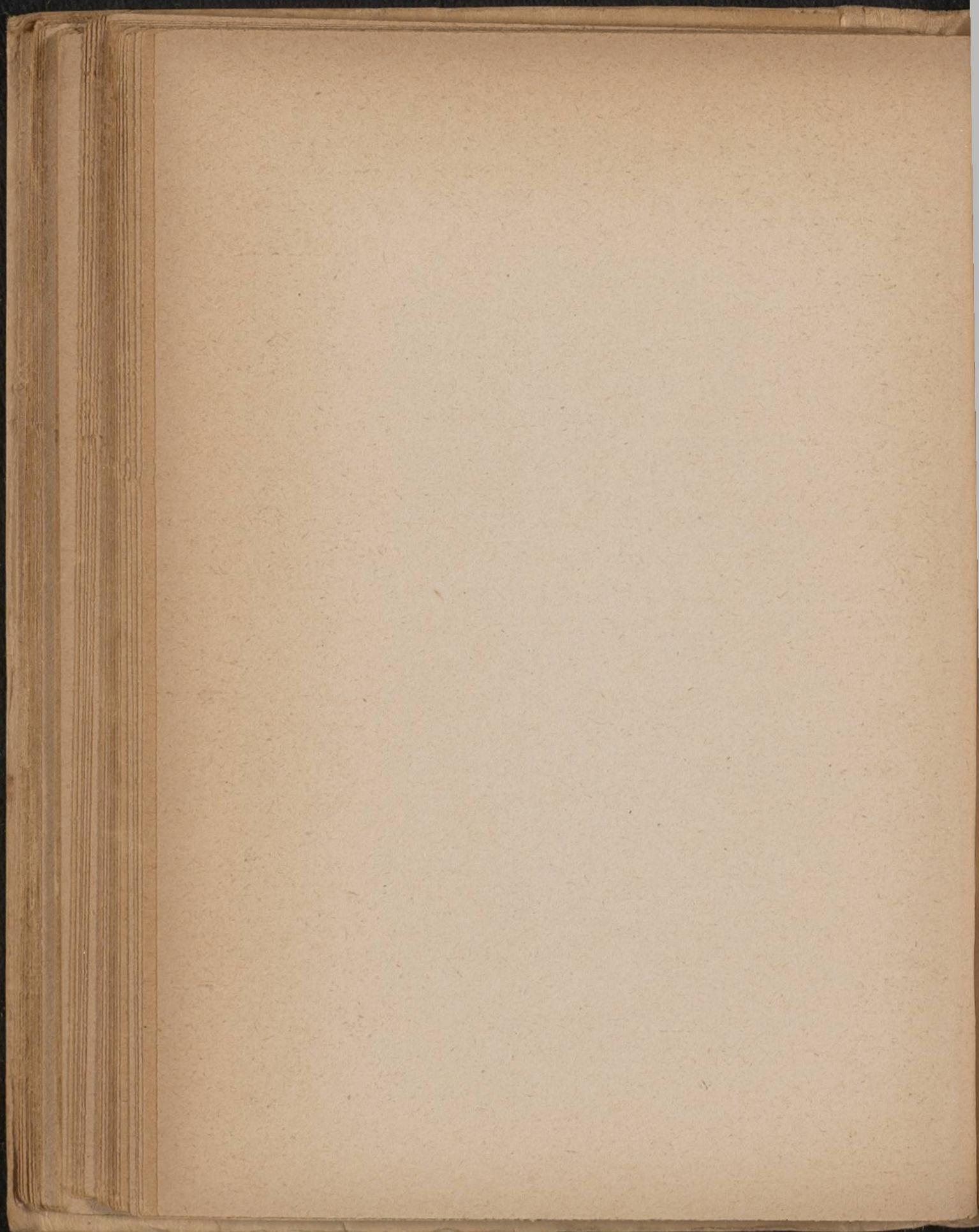
Mais l'ère des « droits de l'homme » supprime aussi la confiance. L'homme du XIX^e siècle et du XX^e siècle est un homme qui se méfie. Son inféodation aux droits le pousse à exiger partout et toujours des garanties ; il n'ose plus risquer la moindre parcelle de son bonheur de sybarite parasite. Il se révolte et s'indigne quand on lui demande de signer un engagement sans condition. Il s'indigne parce qu'il a peur, et il a peur parce qu'il a perdu le goût du risque et de l'aventure merveilleuse. Il a oublié que la vie la plus belle est celle qui se donne tout entière et sans arrière-pensée.

Et que l'on n'aille pas croire que la disparition de la machine juridico-administrative aboutirait au désordre et à l'anarchie. Une chose est d'obéir parce que c'est la loi, une autre de se soumettre parce que c'est le droit. La loi est ce que l'on pourrait appeler, après Kant, l'impératif catégorique ou, après saint Augustin, la grâce. La loi, c'est pouvoir obéir à ce que l'on sent de plus juste et de plus fort en soi. Le droit, c'est ce qui s'oppose à l'héroïsme, c'est ce qui

tue le goût de l'« acte gratuit », au sens le moins littéraire du terme.

Mieux, le droit ne dépasse pas, ne peut pas dépasser l'homme. Or, l'on ne peut sauver quelque chose qu'en se dépassant. Tant que certains pays demeureront rivés aux stupides notions des droits démocratiques, et tant qu'ils croiront que le bonheur d'un peuple consiste à dormir tranquille et à n'avoir point d'histoire, l'Europe ne pourra pas se faire, ou ne se fera qu'à moitié.

Le droit, nous pensons l'avoir montré, va à l'encontre du risque. Or, sans risque pas d'admirable récompense. Le héros qui sait exactement ce que lui rapportera son héroïsme n'a plus rien d'un héros. Seul est un soldat celui qui part au combat sans espoir de retour. Seul celui-là a mérité de la patrie. Combattre n'est rien, savoir mourir est tout. Et l'on ne saurait bien mourir, si l'on n'a point placé à l'extrême pointe de son orgueil la volonté de toujours vivre en pleine humilité. On ne se soumet que la tête haute !



POESIE ET DESTIN

Alain dit du temps qu'il est une forme de l'expérience universelle. Dans un certain sens ne peut-on en dire autant de la poésie? Elle, non plus, ne s'inscrit point aisément dans le cycle de la logique pure. Les définitions l'appréhendent sans atteindre son essence. Au fait, la poésie EST et n'a d'autre raison que d'être.

Il est bon qu'en pleine guerre, alors que la parole, hélas! est toujours aux armes, nous soyons encore une fois appelés à méditer sur le plus complet et le plus divin des arts.

Que les poèmes réunis dans l'« Anthologie de la poésie allemande » (1) soient à la fois représentatifs et médullaires, c'est sur quoi nous reviendrons. Considérons pour l'instant que l'on ne saurait mieux pénétrer l'âme d'un peuple qu'en connaissant ses poètes. Mieux

(1) Lasne et Rabuse. « Anthologie de la Poésie Allemande ». Ed. Sotck, Paris 1943, 2 vol.

encore, et de toute manière plus précisément que la musique, la poésie nous introduit dans la pensée la plus intime de l'homme. J'accorde que le poète est la plupart du temps un être d'exception qui se trouve en avance sur son temps. Cela n'empêche qu'il est seul peut-être à pouvoir réfléchir profondément l'âme de la communauté où les dieux le firent naître. Au fait, il est le miroir du pays véritable. Toutes les aspirations de son peuple se trouvent cristallisées dans son œuvre. Bien plus, il possède le pouvoir d'indiquer la voie, car il a reçu en partage le don de croyance.

Certes, l'incontestable supériorité de la musique allemande, d'une part, celle de la philosophie de l'autre, prouvait à suffisance que ce pays était appelé à vivre un destin d'exception. Mais à retrouver aujourd'hui, dans une traduction remarquable, les plus grands de ses poètes, à en découvrir toute une brassée d'autres, nous comprenons mieux le langage héroïque que nous enseignèrent les hérauts de la terre de Goethe et de Nietzsche.

A suivre ainsi, des origines à nos jours, le cours merveilleux de ce lyrisme qui va des plus

anciens chants populaires aux œuvres des von Schirack et des Baumann, on revit en quelque sorte l'histoire de l'Allemagne. L'histoire de l'art n'est d'ailleurs jamais séparée de l'histoire elle-même. La grandeur d'un peuple s'exprime autant dans ses livres que dans ses hauts faits d'armes. L'art, au fait, n'est-il pas une histoire plus objective ? Le souvenir d'une bataille, malgré les historiens, et peut-être à cause d'eux, est chose relativement vague, l'ode dans laquelle les poètes la célébrèrent demeure un document immortel. Quoi qu'il en soit, la présente anthologie témoigne étonnamment de la spiritualité du peuple allemand. Il va de soi qu'il y a quelque différence de degré entre les chants de « Gudrun », ceux de Hölderlin, de Rilke ou de Weinheber. Mais il ne fait aucun doute que la parenté du sang et de la race, unit, malgré des tendances et une expression très différentes, tous ces poètes entre eux. Chacun ici, avec le génie qui lui est propre, sert la cause admirable de la grandeur de l'Allemagne.

A parcourir ces quelques six cents pages, à nous arrêter plus longuement à tel ou tel autre

poëme, nous nous rendons aisément compte qu'à toutes les époques un destin commun rapprochait les grands peuples de l'Europe. Les hommes sont différents, mais ils ont même angoisse et même espérance. Qu'ils nous viennent d'Allemagne, de France, d'Espagne ou d'Italie, les prodigieux chants populaires du haut moyen âge nous prouvent à suffisance que le grand problème qui se pose aujourd'hui pour nous est celui de la race blanche. Par quelque côté la poésie est le culte du héros ou de l'idée — cette autre sorte de héros — et nul pays, autant que l'Allemagne, ne s'y entend pour célébrer ceux-là mêmes qui furent les prospecteurs de ses origines les plus profondes. Et c'est pourquoi les poèmes allemands qu'ils soient nés de la communauté populaire médiévale, de la rêverie des romantiques ou de la tension exhaustive de l'écrivain d'aujourd'hui, nous parlent tous de la foi en un éternel dépassement. Vraiment le peuple allemand est le plus dynamique des peuples. Là où d'autres sacrifient à l'intelligence, il se donne à l'esprit. La raison comme telle ne peut lui suffire, il n'est à l'aise que dans ce « devenir » dont

parlent ses philosophes. Quoi d'étonnant dès lors si la poésie allemande témoigne mieux qu'aucune autre de la profondeur de l'âme humaine ?

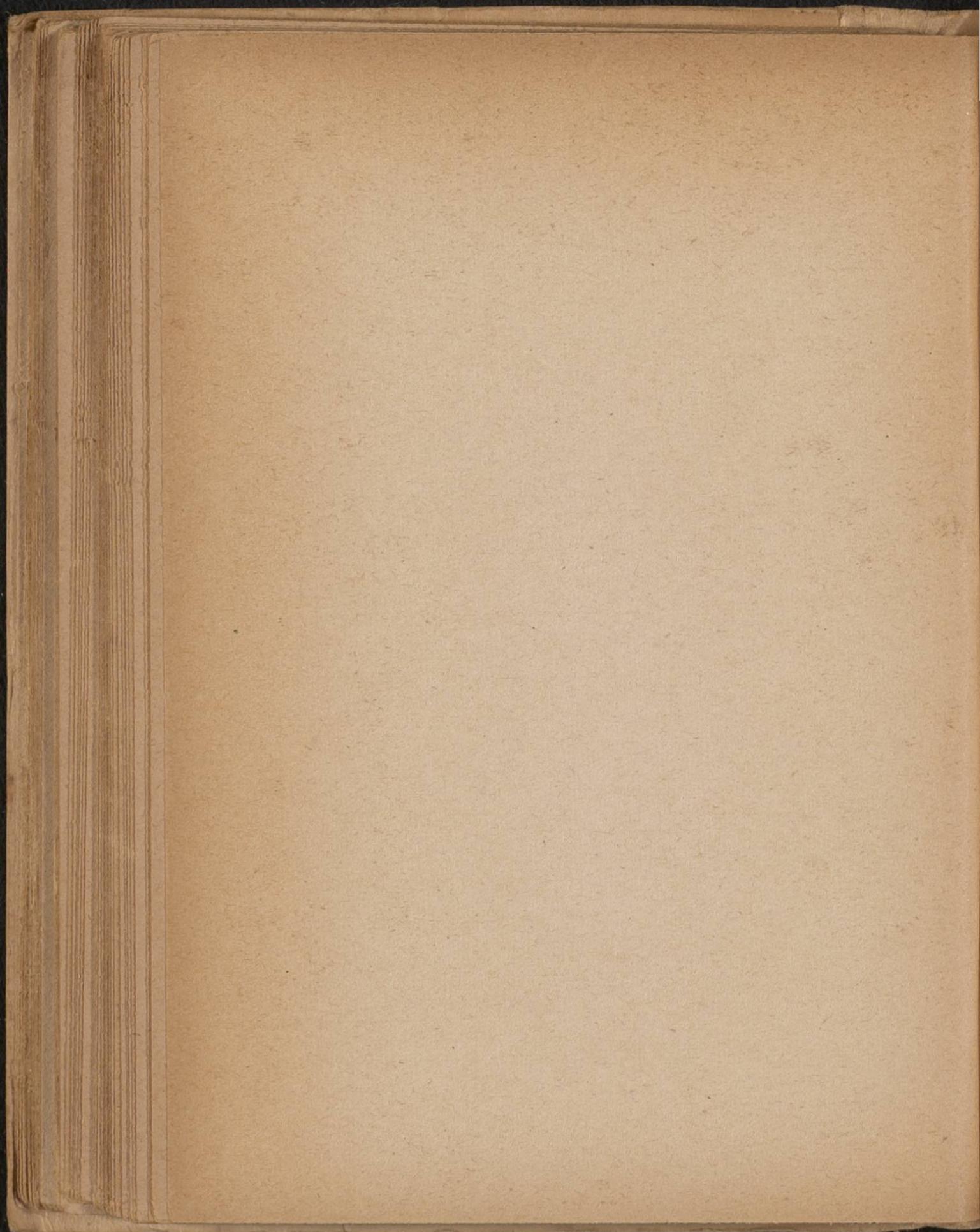
Il ne faut point croire cependant que le poète allemand ne se trouve à l'aise que devant les grands problèmes métaphysiques. Au fait, il ne se pose pas de tels problèmes, il les vit plutôt, et c'est en les vivant qu'il se forge son destin unique, son destin de soldat au service de l'Europe. Certes, je l'ai dit, la facture des nombreux poèmes que voici change étonnamment de l'un à l'autre, mais ils se ressemblent étrangement par le souffle, par le ton, ce souffle qui est puissance et ce ton qui est prophétie.

Si, nous devons nous incliner devant la touchante et profonde intention des auteurs de ce florilège, nous devons admirer d'autre part et sans réserve la valeur technique de cet ouvrage. On en appelle ici, en effet, et dans toute la mesure du possible, à des traductions susceptibles de nous rendre non seulement le sens mais également le rythme, la musique de l'original. On s'inquiète davantage de la transposition des valeurs, des équivalences, que du

strict mot à mot. Et pour mener à bien ce travail de titan, on ne craignit point de demander le précieux concours des écrivains français qui s'étaient déjà signalés par l'attention qu'ils portaient au lyrisme allemand. C'est ainsi que nous relevons, parmi les collaborateurs de ce précieux édifice, des noms tels que ceux de F. Angelloz, Maurice Betz, Jean Chuzeville, André Gide, Robert Pitrou, Albert-Marie Schmidt, Jean Tardieu, André Thérive, Patrice de la Tour du Pin, etc. Pour les œuvres romantiques, on a repris les versions célèbres de Gérard de Nerval, Edouard Schuré et Richard Wagner. Et pour chaque poème nous trouvons le texte original en regard; principe excellent qui enchante ceux qui sont familiarisés quelque peu avec la langue de Schiller.

Telle donc apparaît cette somme de la poésie allemande, grâce à laquelle nous pénétrons les arcanes du plus secret, mais aussi du plus lucide des arts. L'anthologie que voici ne s'adresse peut-être pas au grand public, il n'empêche que ce grand public peut y trouver des joies à nulles autres pareilles. Qu'on le veuille ou non, la poésie est un art populaire.

Et il est bien entendu, que par peuple, il ne faut pas entendre cette masse amorphe, produit de la carence démocratique, mais bien cette couche saine de la société capable encore des plus purs étonnements. Le grand public, cela peut signifier cette totale démission de l'être qui fait la honte de notre temps, mais cela peut vouloir dire aussi, cette claire marée montante dont la prodigieuse conscience n'a pas fini, telle la poésie elle-même, de transfigurer le visage du monde.



DE QUOI MEURT L'OCCIDENT

La guerre que nous vivons est une révolution dans la plus profonde acception du terme. Elle indique ce passage de la civilisation à la culture, ce passage de l'hiver au printemps, comme disait Spengler. Car si la civilisation est le signe d'une apogée, elle est également le premier symptôme de la décadence. Le propre de la civilisation est de rendre la vie particulièrement raffinée. Elle est un produit des grandes villes, elle oppose l'artifice à la nature et la maxime à l'action. Plus un peuple est civilisé, plus, chez lui, les valeurs arbitraires remplacent les valeurs véritables. Existe-t-il un être plus superficiel, plus nul, plus grotesque au fond, que l'homme d'affaires, et notre époque n'est-elle pas précisément celle de l'âge d'or d'un tel homme ?

Faut-il voir ailleurs que dans la concentration des capitaux le symptôme de notre décadence ? Et n'était-il point fatal qu'ayant tout

immolé au dieu de la machine, celle-ci ne se refermât point un jour sur nous-même ? Dès que l'homme abandonne son champ, dès qu'il renonce à la terre pour aller grossir le troupeau des parasites urbains, c'en est fait de la culture véritable. Dès que les penseurs se prennent à formuler en vase clos une philosophie pour personnes pâles, l'on entre de plain-pied dans la civilisation. Le pouvoir centralisateur des grandes cités, leur manière de servir de phare aux papillons bien portants des campagnes, favorisent l'immonde cosmopolitisme, qui constitue en quelque sorte le premier degré de la décadence. Dès que la cupidité de quelques-uns devient l'objet de convoitise de la foule, dès que le pouvoir n'appartient plus aux seuls vrais représentants du peuple — ceux qui incarnent l'esprit légendaire de la race —, dès que l'on vote pour une idéologie bureaucratique, et non plus pour son sang, il est temps que s'écroulent les « derniers foyers de résistance » de la bêtise civilisatrice, ... il est temps que ceux qui veulent rétablir les mythes éternels de la culture entreprennent une guerre sans merci contre les représentants tarés de la démagogie.

Que l'Occident en soit arrivé au point culminant de la civilisation, c'est ce qui ne manquera pas d'apparaître évident à tous ceux qui ont gardé quelque lucidité d'esprit. Evidemment, garder quelque lucidité d'esprit dans un monde soumis à la confusion de toutes les valeurs, n'est point chose aisée, et c'est ce qui explique la prodigieuse hébétude de nos contemporains.

S'il est acquis que les penseurs sont les guides du peuple, s'il est vrai que la marche des idées dépend de MM. les philosophes, il suffira alors de regarder ce que furent les doctrines morales de ce dernier siècle pour se rendre compte, une fois pour toutes, où se trouvent les responsables de la décrépitude de notre temps. Le grand fait dont il convient de souligner l'importance, c'est la dualité qui existait entre la pensée et l'action ; alors que depuis longtemps, et afin d'éviter le pire, il eût fallu adhérer de toute notre volonté au combat mené par ceux qui avaient remplacé la méditation par l'acte.

L'histoire de la pensée contemporaine sera celle de la plus grande lâcheté de tous les temps. Derrière les soi-disants principes moraux, derrière une prétendue mystique, derrière

une pseudo-volonté de vie intérieure, ne se cachait rien d'autre que l'esprit le plus vil. La pensée était pleinement synonyme de refus et d'abdication. Car, se réfugier dans la prière n'est rien si celle-ci s'adresse à un Dieu pusillanime, et de quoi sert la supplique qui ne monte aux lèvres qu'aux grands soirs de panique ?

Pour éviter le pire, il nous aurait fallu des hommes susceptibles de diriger les autres hommes. C'est à cette tâche capitale que les penseurs ont failli. De même que les hommes d'affaires n'envisageaient que leur richesse personnelle, de même les philosophes n'avaient en vue que le salut de leur âme.

Puisque l'évolution économique avait créé une ère et une manière de penser collectives, il eût été nécessaire de posséder une élite capable de s'adresser à la foule et de parler son langage. Au lieu de cela l'on nous offrit quelques professeurs de philosophie et quelques mystiques en chambre qui ne purent — et pour cause — que céder la place à une démocratie en mal de liberté et de revendications perpétuelles.

La grande loi, celle que — après plusieurs penseurs allemands — Spengler expose magistralement, est la loi de la nécessité inéluctable des choses. La liberté, la seule, l'unique, la grande liberté ne peut aller à l'encontre de la destinée humaine. L'Histoire est un perpétuel recommencement. Il est vain de se vouloir soustraire aux cycles de l'évolution sociale. Quand tout s'écroule, quand le monde se débat vainement dans ses propres contradictions, quand la peur fait place au courage, il est temps qu'un homme se lève et qu'il agisse. Et qu'il agisse parce qu'il se sait porteur d'une grande idée... et qu'il n'écoute que la seule voix de sa conscience profonde. À la paresse, à la nonchalance, à la finance, à la fausse mystique, il opposera le travail, le courage, la force et la foi.

Notre bonheur futur, comme celui des Grecs d'avant Alexandre, dépend uniquement de la conscience que nous saurons prendre de notre adhésion à la marche inéluctable de notre destinée. Aujourd'hui, nous sommes entrés dans une époque de conquérants ; demain nous pourrions peut-être songer à jeter les bases d'une

culture nouvelle. Celle-ci cependant n'aura
quelque valeur que dans la mesure où elle
naîtra de la nécessité même. Et s'il faut que
nous mourions avant d'avoir vu l'avènement de
la grandeur, nous aurons au moins éprouvé la
joie immense d'avoir compris pourquoi il était
nécessaire que l'Occident pérît.

NOUVELLES ELITES

Nous avons été trompés par les hommes !

S'il nous fallait remonter le cours des causes innombrables qui sont à l'origine du présent conflit, si nous voulions absolument voir clair dans l'enchevêtrement des « fautes » qui conduisirent notre nation, et tant d'autres, au bord de l'abîme, il nous faudrait tout d'abord demander des comptes à l'homme.

Que l'on m'entende : ce n'est pas tel homme ou tel autre qu'il convient de rendre responsable des misères qui aujourd'hui nous accablent, mais bien l'homme en général, la conscience humaine. Si nous fûmes odieusement trompés par ce qu'il était convenu d'appeler nos élites, ce n'est pas tellement parce que ces « élites » étaient formées par les membres de quelque parti taré, mais bien parce que la bassesse des êtres se trouvait en eux-mêmes. Les partis, sans doute, n'auraient jamais trahi si les hommes avaient conservé, en quelque coin de l'âme, le

sens de l'humaine dignité. Les partis n'auraient jamais été ce qu'ils furent, si ceux-là dont la mission était d'éclairer et de guider la masse, avaient osé dire « non ! » aux marchés odieux qu'on leur proposait.

Il est permis, sans doute, de se tromper, pourvu que ce soit de bonne foi,... mais si bonne foi il y a, l'erreur n'est jamais longue. La sincérité s'accommode mal d'une cécité perpétuelle.

On ne dira jamais assez le mal que nous valurent nos fameuses « élites », elles qui durant tant d'années « déformèrent » l'opinion, et qui n'hésitèrent pas pour ce faire, à user des moyens les plus vils et les plus bas.

Indignité que tout cela, indignité et bassesse ! Lieux communs aussi sur lesquels on s'étonne de devoir revenir. Et pourtant !... pourtant, malgré la réalité qui leur crève les yeux, malgré la formidable révolution à laquelle ils assistent, et l'effort surhumain de quelques guides clairvoyants... les hommes de chez nous se refusent à comprendre ! et peut-être se refusent-ils à comprendre non parce qu'ils connaissent mal, et pour cause, tout ce qui vient de ces pays qui surent se sauver eux-mêmes, mais bien par-

ce qu'ils ont perdu la confiance dans les hommes quels qu'ils soient.

Tandis que le partisan qu'il fut, ne demande peut-être qu'à « adhérer », l'homme, chez nous, n'ose plus avoir confiance. Le plus grand crime de la sociale-démocratie est d'avoir engendré le scepticisme au cœur des simples, ce scepticisme qui est le mal des désœuvrés, des noceurs et des mètèques.

Combattre l'apathie des masses, faire renaître l'enthousiasme que remplaçait en son âme un dissolvant scepticisme, n'est-ce point là, avant tout autre, le but de la présente révolution ? Bien sûr, il s'agit de refaire l'Europe ; bien sûr, l'économique a la priorité sur un tas d'autres facteurs ; bien sûr, la géopolitique est une science susceptible d'apporter plus d'équité dans les relations entre les hommes..., mais il n'en est pas moins vrai que pour être durables, le sentiment et la notion révolutionnaires doivent éclore tout d'abord dans notre cœur.

Seule, une cause qui a ses MARTYRS... a fait ses preuves, les phrases les mieux tournées n'y changeront rien. Cela le peuple est susceptible de le comprendre. Car, encore une fois,

c'est le peuple qu'il s'agit d'avoir avec soi lorsqu'on désire faire accepter la dure loi du sacrifice nécessaire.

La constitution de nouvelles élites est peut-être le travail le plus urgent qu'il convient d'entreprendre, car c'est à elles qu'il faudra demander de ressusciter l'homme, mais par « élites » nous n'entendons nullement un capharnaüm d'intellectuels envieux et perfides, qui n'ont rien d'autre à nous offrir que leurs figures de style et leur héroïsme de carton pâte.

Nous exigeons une chose, une seule, de ceux en qui nous plaçons notre confiance : une bonne foi intégrale... Cela, et cela seulement, car le reste nous sera donné par surcroît.

La bonne foi est la source de toutes les vertus ; tant vaut la bonne foi, tant vaut l'homme ; et tant vaut l'homme, tant vaut la NATION !

DRIEU LA ROCHELLE ET MONTHERLANT

La France, après sa défaite, s'est trouvée devant une multitude de problèmes dont le principal est assurément celui d'une nouvelle prise de conscience. Il ne fait aucun doute que le passage d'un état moral inférieur à un état moral supérieur exige davantage que des proclamations de foi. Une réforme profonde ne peut aller sans actes, ni sans sacrifices, et ce n'est pas impunément que l'on rejette loin de soi tout ce qui, depuis la Renaissance, contribue à la déchéance de la condition humaine.

Parmi les intellectuels français, les écrivains furent les premiers à oser prendre toutes leurs responsabilités. Plusieurs d'entre eux eurent le courage de rechercher les causes de la défaite et envisagèrent des solutions positives. D'autres apportèrent des éléments constructifs. Sans aucun doute, il importait avant tout de découvrir le mal, de dénoncer la carence, de stigmatiser l'infamie, mais c'était là l'apport négatif de la

révolution. La France se devait de dépasser ce stade négatif; mais peut-elle songer déjà à parler d'une réforme profonde en matière de « pensée » nationale? Il est bien certain, et nous nous devons de rendre cette justice à l'intelligence française, que les plus notoires des écrivains de France ont réagi avec un sang-froid qui leur fait honneur. Dès le lendemain de l'armistice, les Bernard Grasset, Bertrand de Jouvenel, Chateaubriant, Chardonne, d'autres encore, s'efforçaient de montrer en quoi leur patrie avait failli et exposaient les raisons profondes pour lesquelles leur pays devait collaborer avec l'Allemagne. Parmi ces témoignages, ces efforts lucides, ces intentions concrètes, il convient d'accorder une attention toute spéciale aux écrits de deux essayistes que l'on peut, peut-être, considérer comme les deux esprits les plus clairvoyants de la France du Maréchal; nous avons nommé Drieu La Rochelle et Montherlant.

On a établi un parrallèle entre la croisade intellectuelle de ces deux écrivains; on a placé sur un plan identique leur conception de l'Europe nouvelle; on a fait de l'un comme de l'autre des apologistes du christianisme et l'on a

voulu établir la synthèse entre l'enthousiasme de l'un et la réserve de l'autre. Nous ne voulons point tirer quelque conclusion personnelle des remarquables exposés des deux esprits les plus avertis des besoins profonds du peuple et des élites de France. Nous nous contenterons d'examiner objectivement la pensée qui préside d'une part au livre de Drieu La Rochelle (1) et de l'autre à celui de Montherlant (2).

Il a suffi à l'auteur de « Gilles » de demeurer fidèle à sa théorie de « l'homme européen » pour se trouver dans le sillon de ceux qui savent pourquoi il ne faut plus attendre et qui savent aussi que tout retard dans l'acceptation, dans la reconnaissance des évidences, porte un coup mortel à la France. Il paraît clair que l'équilibre doit se trouver tout d'abord dans l'homme, si tant est que l'on souhaite qu'il existe entre les Etats.

Drieu La Rochelle ne voit de salut que dans l'équilibre entre le corps et l'âme et il cherche ce qui à travers l'histoire a contribué tantôt à

(1) Drieu La Rochelle. « Notes pour comprendre le siècle ». (Gallimard), Paris.

(2) Montherlant. « Le Solstice de Juin ». (Grasset), Paris.

l'établir, tantôt à le rompre. Encore que l'auteur ne préconise point un retour au moyen âge, il montre en quoi la sculpture médiévale fut un poème à la gloire du corps humain et comment le désir de vivre, la joie et l'héroïsme parcoururent, si l'on peut dire, tout le christianisme.

Le christianisme, dira Drieu, n'a pas tué le corps ; celui-ci, au contraire, a permis « l'épanouissement du spirituel dans le corporel ». Montherlant proposera de « mettre en sommeil le christianisme ». « Et ensuite, quand cet âge aura disparu, lui aussi, la Roue continuant de tourner, nous verrons remonter un âge chrétien. Le second christianisme. Frais et pur, lavé dans quoi ? Peut-être dans son sang. Comme il nous paraîtra beau ! Comme il nous aura manqué ! Nous l'accueillerons avec des sanglots. Et il sera vrai une seconde fois, tel qu'il fut vrai à son aurore, tel que depuis il avait cessé de l'être. »

Drieu La Rochelle ne conçoit pas la révolution sans « une audace de la raison », Montherlant demande qu'elle apporte une morale nouvelle, c'est-à-dire « le scandale ». Drieu fait l'apologie de l'héroïsme, des hauts faits sportifs ; il a le sens de l'universel. De son côté, l'au-

teur du « Songe » écrira : « ... les mots bonne action et chevalerie... les grands mots sont traînés. »

Chez Montherlant une pointe d'individualisme perce à chaque page. Pour lui rien n'est plus individuel que la pensée. Ne pense-t-il pas que « rester seul est une forme d'héroïsme » ? Si, d'une part, l'on déplore la perte du sens de l'univers et du divin, et si de l'autre nous lisons cette opinion : « Je crois, jusqu'à l'angoisse, au mal que les « valeurs chrétiennes » ont fait à la France », il ne faut point y voir sans doute quelque contradiction, mais un remède différent appelé à guérir un même mal.

Des deux thèses dont nous tentons de dégager l'aspect profond, celle de Drieu La Rochelle apparaît comme une critique des grands courants de l'histoire et de leurs répercussions sur la destinée du peuple français. Celle de Montherlant, d'allure plus désinvolte, oppose quelquefois la timide bonne volonté française aux réalisations concrètes du Reich. Ne touche-t-il pas au point crucial, au nœud du problème, lorsqu'il constate que « l'Allemagne ruine la morale bourgeoise et la morale ecclésiastique » ?

Il est curieux de voir que peu d'écrivains français ont jusqu'ici placé la question sur ce plan. Et n'est-on pas en droit de dire que tant que la révolution du XX^e siècle n'aura pas été envisagée sous cet aspect, et tant que l'on n'aura pas compris que le présent bouleversement dépasse de loin sa portée économique, l'on n'aura pas accompli l'essentiel en faveur de l'ordre nouveau. Par ailleurs, Drieu La Rochelle donne à un penseur comme Nietzsche sa véritable importance. Il voit en lui le prophète du XX^e siècle et il en fait l'annonciateur susceptible d'ouvrir « la voie pleine et large à la double récupération du corps et de l'âme... » « Du rationalisme du XVIII^e siècle il garde l'humanisme athée, mais il le recharge de tout le sens du sacré et du divin, recouvré dans son for intérieur, dans la plus ardente méditation. Nietzsche est le saint qui annonce le héros. »

Ainsi donc la pensée de Drieu La Rochelle tend à sauver ce qui mérite de l'être dans la civilisation chrétienne. A la vérité, il s'efforce de comprendre le siècle, et dans sa diatribe il entend faire la part des choses ; il est « de la vie » et son désir est d'adhérer. Montherlant,

pour sa part, conçoit la révolution comme une opposition permanente : « Quiconque prend une morale au sérieux est un perpétuel opposant. »

Lui aussi, sans aucun doute, « est de la vie ». Si Drieu estime que « la jeunesse a retrouvé, à travers les pratiques souvent étroites et forcées, mercantiles et spectaculaires du sport, les rythmes élémentaires de la respiration humaine... », l'auteur de « Service inutile » a ce jugement : « ... Notre jeunesse, moins par sa faute que par celle de ses encenseurs intéressés, contribue en bonne place à l'hébétéude de notre esprit critique et à l'abaissement de notre goût. » Montherlant, d'ailleurs, avait osé naguère cette pensée : « Celui qui a vu une fois le visage de cette jeunesse ne peut plus espérer que dans l'oubli de ce qu'il a vu. » Encore une fois, la confiance de l'un et le jugement critique de l'autre se rejoignent en ceci qu'ils savent exactement où se trouvent les forces vives de la France.

La foi de Drieu est une foi dans l'être, celle de Montherlant est une foi dans la personne. Et pourtant la vision de ces deux Français n'est

pas contradictoire. En dernière analyse, l'un voit le salut dans une réadaptation du christianisme — dans une synthèse définitive de l'âme et du corps — et l'autre souhaite que la foi chrétienne soit mise en veilleuse et qu'une nouvelle vague de paganisme nous délivre pour quelques siècles de notre paralysante morale bourgeoise. Il veut balayer « une société où tout était creux ». Montherlant met son espoir dans un second christianisme. La guerre aura aidé l'Europe, mille fois mieux que la meilleure des paix, à prendre conscience de son unité et à former des élites décidées à immoler le vieil homme !

NOTRE DECHEANCE

Notre temps aura été celui de la bassesse. Quand je dis « notre temps », je n'entends pas celui qui commence aux jours mauvais que nous vivons depuis la guerre, mais celui qui remonte au déclin de l'Humanisme, pour autant bien entendu que l'on accorde à ce terme le sens premier qu'il n'aurait jamais dû perdre. L'humaniste est celui qui travaille à donner à l'homme le sens de sa dignité. Les clercs du XIX^e siècle, et après eux, ceux du XX^e siècle, ont voulu nous sauver par la science. Or, la science, comme telle, n'a aucune valeur pour l'homme. La connaissance réelle s'oppose à la science. La première compte avec les aspirations profondes de l'être vers une perfection, vers une noblesse sans cesse plus étendue ; l'autre, crée des spécialistes demeurant au service du bien-être et du moindre effort. C'est pour avoir confondu Science et Savoir que nos intellectuels, aujourd'hui, ne comprennent pas la

monstruosité de leur trahison. S'il est vrai que ce sont des facteurs d'ordre économique qui sont à l'origine de la guerre, il demeure évident que le sens de l'économique dépend des conceptions que s'en font les peuples. Si ces conceptions avaient été justes, elles n'auraient point abouti au cataclysme de 1939.

On aurait pu croire que les événements présents étaient capables d'ouvrir les yeux à ceux-là mêmes qui se réclament de l'élite sociale. Il n'en fut hélas rien. Non seulement l'on ne consentit point à reconnaître ses erreurs, mais bien plus l'on échafauda les plus savants systèmes pour les justifier. On accommoda à la sauce d'aujourd'hui les vieux mots d'ordre qui firent la faillite de l'Europe. On maintint **mordicus** que pour vivre, les peuples devaient être perpétuellement leurrés, et l'on ne se fit point faute d'appliquer ces excellents principes.

À la vérité, nos « élites » ne parvinrent pas à nous donner une raison de vivre. Les idéaux qu'ils nous proposèrent ne répondaient en rien aux exigences de notre temps. La seule chose qu'il eût fallu demander aux hommes est qu'ils abandonnassent un peu de leur confort, un

peu de leur esprit égoïste, afin de travailler tous ensemble à la renaissance indispensable. Nous sommes en train de mourir parce que nous n'avions plus aucune foi, ou parce que ce qui en tenait lieu était la plus misérable des choses. Notre société se désagrège parce que depuis trop longtemps, elle passe d'un à peu près à un autre à peu près. Chaque jour n'apporte-t-il pas avec lui la preuve de notre médiocrité morale ? Nous nous plaignons non plus de la misère de notre actuelle condition humaine, mais bien parce que la vie nous refuse à présent quelques commodités secondaires et quelques vains plaisirs. Les sentiments les plus nobles dont nous avons perdu depuis longtemps l'usage ont cependant reparu depuis un certain temps... mais la cause qu'ils servent est tellement abjecte que l'on regrette amèrement la remise à l'honneur de mots tels que « Devoir civique », « Patriotisme », etc.

On a l'impression que c'est volontairement que nous travaillons à activer notre propre déchéance. Il semble que nous ne souhaitons rien tant que d'atteindre le record de la médiocrité, et cela dans le plus bref délai possible. Nous

sommes sourds à toute parole vraiment sage. De cet état de fait, nos clercs sont plus que n'importe qui responsables. Ils ont rompu le lien qui unissait l'homme à son Dieu, ils ont enseigné non pas l'orgueil admirable, mais la vanité stupide. Nous avons désappris de vivre, et depuis longtemps nous ne vivons plus. Notre passage de la vie à la mort a perdu toute signification véritable. Notre existence n'est plus un perpétuel acheminement dans la voie de la perfection vers Dieu, mais un voyage inutile au cours duquel nous nous égarons à chaque pas. Nous sommes en pleine confusion éthique et spirituelle. De notre mission humaine nous avons oublié la portée. Travailler à notre édification morale est le dernier de nos soucis. Non seulement nous insultons chaque jour au sens merveilleux de la vie profonde, mais nous en appelons à la Paresse, dont l'attentisme ne représente qu'un aspect secondaire. Le comble, c'est que nous sommes prêts à défendre le médiocre, et que notre semblant d'énergie prend sans cesse la défense du mal, du faux et du laid.

Il suffit de regarder autour de soi. De toutes

parts, qu'il s'agisse d'art, de théâtre ou de religion, nous ne goûtons plus que le mensonge que nous opposons à la vérité. Au fait, nous manquons de courage, nous n'osons pas adhérer aux réalités. Les événements nous dépassent sans que nous fassions quoi que ce soit pour en deviner le sens profond. Quand nous nous réveillerons, si tant est que nous devions nous réveiller encore, nous ne comprendrons plus rien au monde ; le pourquoi de la vie nous échappera complètement.

Pendant un très court instant, on aurait pu croire que les intellectuels étaient décidés sinon à remonter le courant, tout au moins à se taire. Très timidement d'abord, puis avec une moindre précaution, ils montrèrent le bout du nez et le bout de l'oreille ! C'était durant l'été de l'année 1940... quelques-uns s'étaient pris à réfléchir sur le sens de notre défaite. Nos grands centres, vidés des parasites et des juifs, étaient propices à la méditation. Mais les fuyards et les valets de la France ne tardèrent pas à rentrer au pays. Aucun compte ne leur fut demandé et les clercs qui se trouvaient parmi eux reprirent impunément leur besogne sordide. Sans

doute, et pour cause, le discours de nos bons littérateurs semble-t-il légèrement différent de ce qu'il était avant la guerre, mais à y regarder de plus près, on s'aperçoit rapidement qu'il n'a rien perdu de sa morbidesse ni de son vain éclat. Tout concourt à nouveau à la défense et au maintien de quelques privilèges illusoires.

De cette carence, nous aurons quelque jour à rendre compte ; de ce manquement moral, on nous tiendra rigueur ! On ne trahit pas impunément cela même qui fut donné. Notre drame sera non pas de n'avoir point su comprendre, mais bien de n'avoir pas voulu épouser le rythme éternel qui va de la chose créée à son créateur et du tâtonnement à l'intelligence.

LA MISSION DU POÈTE

Odilon-Jean Périer fut bien inspiré lorsqu'il intitula l'un de ses livres « La vertu par le chant ». Un tel titre équivaut à une définition, et quelle définition ! Par une intuition qui rarement le trompe, le poète a découvert le sens de la mission de l'art. L'heureuse union de deux substantifs suffit à nous ouvrir un monde. Nous nous rappelons les moments les plus pathétiques de l'aventure humaine et nous comprenons que le meilleur en nous doit être au service de tous. Si l'art est tout d'abord un phénomène purement individuel, si tout se passe comme si l'œuvre créée était profondément inutile, ... il apparaît, à la réflexion, que rien de ce qui touche l'individu ne saurait être indifférent au monde. L'artiste paraît évoluer dans une vie qui ne le concerne pas ; ses préoccupations sont aux antipodes de celles de ses contemporains et pourtant n'est-il pas mieux que quiconque la mesure du monde ? Aussi her-

métiques puissent-elles apparaître aux regards du commun des mortels, certaines œuvres d'art n'attendent que leur temps pour passer des mains des élites à celles du peuple. Tôt ou tard une œuvre sincère « entrera » dans le peuple, car rien de ce qui est vraiment beau ne saurait échapper à la masse. L'artiste, consciemment ou non, travaille toujours pour tous les hommes. La beauté de l'œuvre est en raison directe de sa portée sociale. Le public qui dit ne rien entendre aux œuvres d'exception est cependant mêlé chaque jour à l'esthétisme de son époque. Le peuple ne penserait pas comme il pense et n'agirait pas comme il agit, si des siècles de culture artistique ne l'avaient point précédé. L'art procède du besoin de se faire entendre, du besoin de communiquer et de traduire quelque émotion : il est un signe, une convention entre les hommes ; il est un chant parce qu'il fait appel aux sources mystérieuses de l'être, parce qu'il recherche un langage harmonieux, parce qu'il rejette ce qui lui paraît indigne. De telles prémices marquent déjà la noblesse de cette activité humaine qui naquit en même temps que le monde ; elles nous disent déjà

que l'art fait appel au meilleur de nous-même et que son rôle est véritablement social. Si l'homme éprouva quelque jour la nécessité de transmettre ce trop-plein d'allégresse ; s'il voulut à son cri quelque forme qui le rendît communicable, c'est qu'il voyait dans un tel acte, davantage qu'un habile divertissement.

Dès que nous écrivons, peignons, chantons ou sculptons, nous accomplissons un acte d'une portée à la fois esthétique et sociale. Ce qui vient de la générosité est au service de tous les hommes, et ce qui est au service de tous les hommes porte en soi sa propre vertu. Si l'œuvre d'art est capable de déterminer notre comportement, si devant elle, nous remettons en question la signification de l'existence, et si notre méditation alors est susceptible d'orienter notre vie dans un sens nouveau, c'est qu'indubitablement nous sommes en présence d'une force dont la portée esthétique ne constitue peut-être que le plus pauvre aspect. À la vérité, la grandeur d'une œuvre se mesure à sa spiritualité. La spiritualité seule est capable d'opérer le miracle. Sans doute, le chef-d'œuvre exige l'union de la technique et de l'esprit,

sans doute, l'habileté est-elle capitale en cette matière ; pourtant si le tableau que nous contemplons ou le chant que nous écoutons ne fait point en sorte que nous nous interrogiions sur nous-même, l'on peut affirmer alors qu'il n'y a pas œuvre d'art.

Ce n'est pas lorsque la technique heurte brusquement nos habitudes, ce n'est pas lorsque la matière grandiloquente succède à la manière « intimiste », que nous avons affaire à un art décadent, ... mais bien dès cet instant où l'œuvre nous incite à discourir et non pas à méditer.

Le beau en soi n'existe pas. L'art pour l'art est une formule qui procède de l'incompréhension totale du rôle social de l'œuvre esthétique. Le beau cependant ne doit point se donner pour but d'atteindre au moral. L'artiste n'est pas un moraliste a priori. Lorsque le peintre se met devant sa toile, il ne doit pas se demander : « quelle vérité supérieure vais-je encore démontrer aujourd'hui ? » ; il suffira qu'il compose suivant son cœur, et en tenant compte des règles éternelles du métier.

C'est en homme que l'artiste doit travailler,

en homme spécialisé sans doute, mais jamais en pur esthète. Qu'il connaisse sur le bout des ongles les possibilités de sa technique, que sa virtuosité ne soit mise en doute par personne ; mais que tout cela, sous peine de déchéance, soit au service de la société !

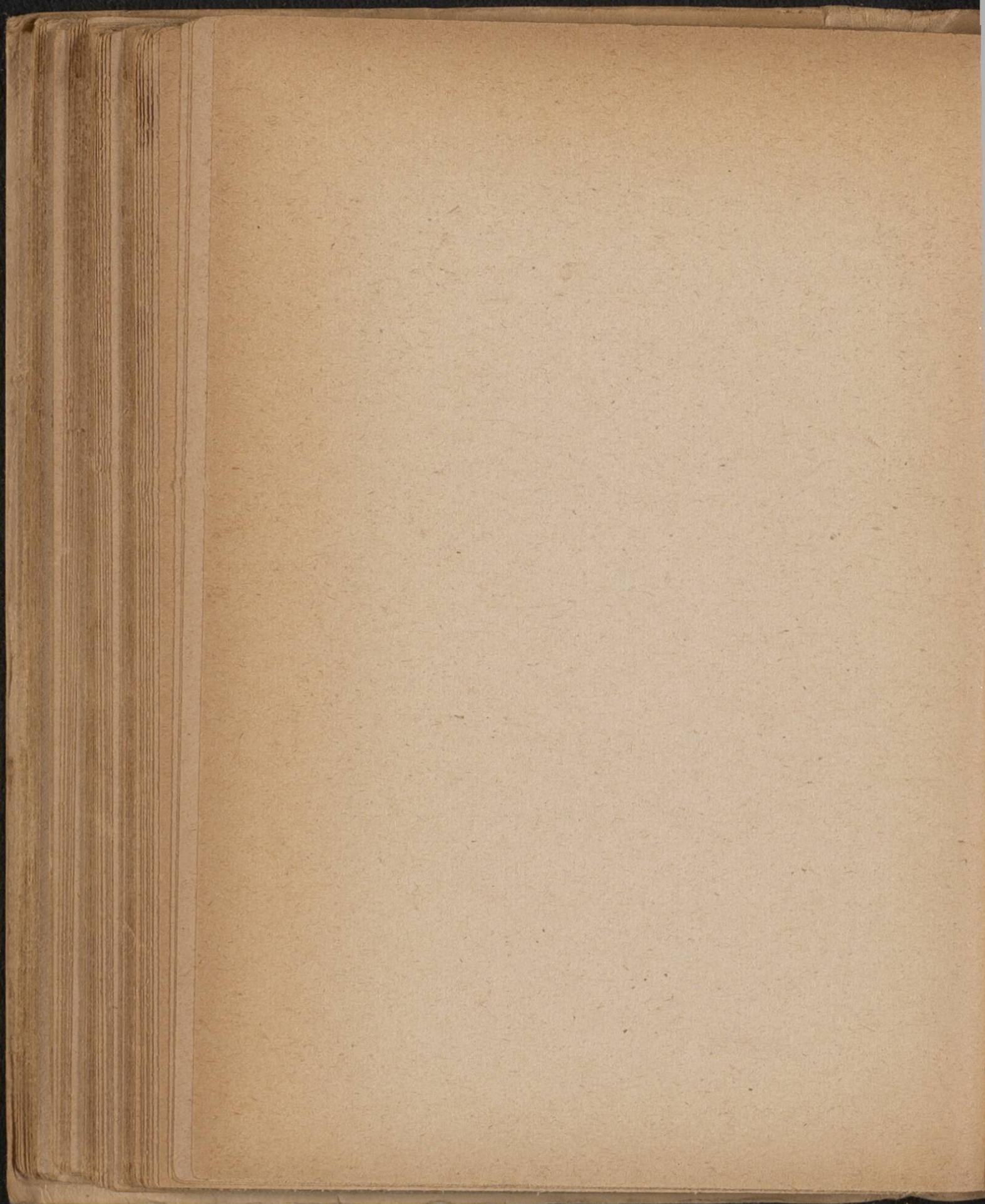
Dans le temps présent, l'art a un rôle prodigieux à tenir. L'Europe, notre Europe, a plus que jamais besoin d'une morale collective. Il convient que pour chaque peuple un même mot signifie une même chose !... et qui mieux que les artistes, peuvent contribuer à l'assainissement des esprits ? Si les peuples avaient mieux écouté la leçon des grandes œuvres d'art, l'on aurait évité bien des malentendus. Si l'éducation artistique avait été mieux comprise, si le grand public avait pris l'habitude de s'initier quelque peu à la poésie, si pendant leurs loisirs les travailleurs avaient trouvé des guides éclairés, si MM. les critiques avaient fait tout leur devoir, si l'on avait « réalisé » que l'histoire des hommes est écrite tout entière dans les chefs-d'œuvre qu'ils nous laissèrent, l'on aurait sans aucun doute écarté quelques-une des plus terribles fléaux de ce monde.

En 1921, et à propos de musique, Alain écrivait : « On comprend bien que les douces larmes ne sont pas données sans le secours du poète. Ici le poète ce fut le musicien. Ce fut donc l'artiste qui sauva l'homme ; l'homme put sentir en homme ; ce jour-là un Allemand pouvait y venir ; il était homme et cela suffisait. Malheureusement ces merveilleux moments n'ont point duré. Autrement, quoi de plus simple que de faire la paix avec le plus musicien des peuples peut-être ? »

La première tâche aujourd'hui consiste à établir les ponts qui doivent rapprocher l'art du peuple. C'est aux éducateurs que revient l'honneur d'ouvrir le feu. Tout chez nous, comme chez plusieurs autres peuples d'Europe est à refaire en matière de culture générale. Nous pouvons nous enorgueillir de posséder l'une des plus belles traditions artistiques. Tout, ici, est à portée de la main : il n'y a qu'à choisir, il n'y a qu'à montrer. La première grande tâche que nos éducateurs et nos critiques doivent mener à bien, c'est de faire connaître les chefs-d'œuvre de notre art national. La société nouvelle s'édifiera avec le concours de tous, pourvu que cha-

cun soit à sa place, et que chacun se donne tout entier à l'accomplissement de son devoir.

Il est évident que l'harmonie du monde est au prix d'une morale supérieure,... mais nuls mieux que les créateurs d'idées et les poètes ne sont préparés pour jeter les bases d'une semblable éthique, nuls, mieux qu'eux, parce que leur œuvre est à la fois le miroir de leur peuple et de leur temps.



« L'EXIGENCE DU JOUR PRESENT »

Voici un petit livre (1) d'un singulier courage, qui nous prouve une fois de plus que la France compte encore quelques esprits clairvoyants et généreux. C'est à certains ouvrages français récents qu'il convient de demander une image exacte de cette pensée qui fut, à son heure, l'une des plus aiguës de l'Histoire. Que des hommes tels que Drieu la Rochelle, Montherlant, Bertrand de Jouvenel et Jacques Chardonne élèvent avec une telle dignité leur voix au milieu du chaos, c'est assurément ce qui permet de ne pas désespérer tout à fait d'un peuple qui doit céder la place.

« Voir la figure » est un réquisitoire terrible contre la France, mais c'est aussi un admirable acte de foi dont la grandeur et la dignité ne peuvent échapper à aucun lecteur honnête. Jacques Chardonne ne craint ni de dénoncer

(1) Jacques Chardonne : « Voir la Figure ». Edit. Grasset, Paris.

le mal, ni d'examiner minutieusement la blessure. Il sait que ce qui perdit son pays ce fut la crainte de la réalité. Depuis des siècles, la France était aveugle ; depuis des siècles, elle refusait de comprendre. Pour se sauver, elle n'aurait eu qu'à ouvrir les yeux. Puisse-t-elle comprendre, aujourd'hui, au lendemain de sa défaite, qu'il ne lui reste plus qu'à voir clair ou à périr. « De trouver des yeux, une intelligence droite, voir la réalité — écrit Chardonne — c'est la seule revanche qui nous soit permise. »

Il convient de comprendre que les éléments les plus divers doivent concourir à la formation du Tout, c'est-à-dire à une somme qui résume les aspirations, en apparence les plus opposées. C'est à une figure nouvelle qu'il importe d'atteindre ; le vieil homme doit être immolé. Cela sans doute ne peut être saisi par tous, ... mais ceux qui comprennent la nécessité de cette « transformation » doivent davantage encore la « vivre » qu'en propager l'idée.

L'auteur de « l'Epithalame » s'étonne de la transformation radicale qui, en quelques années, fit de l'Allemand un homme très différent de ce qu'il était autrefois. Et l'on sent que

cette transfiguration qui le « transporte », lui permet d'espérer que tout n'est pas perdu pour son peuple. Pourtant, il écrira : « Nous sommes à la merci de l'Allemagne. Elle dominera l'Europe, mais le vainqueur épargnera le territoire des nations appelées à fonder l'Europe si elles consentent aux conditions de cette unité. De toute manière, le mode d'existence d'autrefois est fini, car les fondements de l'ordre ancien sont détruits, même chez les Anglo-Saxons. Seule l'Allemagne peut organiser le continent, et elle nous procure l'occasion d'une réflexion interne qui était nécessaire et qu'il nous appartient de réussir ».

L'Allemagne a vaincu parce qu'elle était profondément socialiste, pour autant que l'on admette que « rien n'est plus proche que le socialisme de l'ordre militaire et féodal ». Rarement, depuis la guerre, nous avons lu un hommage aussi touchant à la jeune force allemande ; jamais nous n'avons saisi, comme en ces pages, la grandeur qu'il y a à accepter sa défaite. Voici qu'un Français authentique reconnaît à son adversaire d'hier le droit de dominer l'Europe et s'incline devant les qualités

morales et la force saine d'un peuple dont le tour est venu de créer un nouvel homme européen. Cet honneur revint autrefois à la France et même à l'Angleterre. Aujourd'hui, c'est au tour du Troisième Reich de nous proposer quelque type éternel. Il n'est d'ailleurs pas tellement sûr que nous nous trouvions devant une Allemagne victorieuse, mais bien plutôt devant une Europe renaissante qui se confond avec elle. Sans doute, la plupart des Français ne savent-ils pas encore que ce qui naguère formait leur horizon de médiocrité, ne pourra plus jamais revenir. Car : « Le Français est engagé dans une révolution immense venue d'ailleurs, et à laquelle il n'entend rien. Il ne s'agit plus d'une vexation qui se règle par des coups de feu dans la rue, mais d'une transformation du continent, des sentiments et des mœurs. » Et Chardonne ajoute : « Il en était temps, je crois. Nous avons dépassé l'extrême en tout. »

Il n'est pour la France — comme d'ailleurs pour tous les pays d'Europe — d'autre salut que dans une collaboration franche et loyale avec l'Allemagne. Mais pour travailler de concert il convient de se connaître.

C'est à l'Allemagne que revient maintenant l'honneur de donner un « Style » à l'Europe. A ce Style, la France devra nécessairement conformer ses « institutions ». Heureuse Europe, heureuse révolution européenne, que commande le peuple le plus « préparé » de la terre, celui dont le but essentiel est — dans l'ordre moral — de redonner aux mots et aux notions leur signification véritable ; et — dans l'ordre économique — de remplacer la valeur-or par la valeur-travail.

« Pour la première fois, écrit Jacques Chardonne, et c'est un instant mémorable dans l'évolution humaine, une nation a voulu que son capital de science et tous les bienfaits dont elle dispose soient au service de la population entière, qu'il n'y ait pas un être exclu des avantages du siècle, pas un négligé par la puissance publique. Cela paraît élémentaire. Mais auprès de l'Allemagne d'aujourd'hui, l'Amérique ou l'Angleterre — avec leurs princes de la finance et leurs parias — me semblent des pays barbares. »

Et l'auteur rappelle que les vraies valeurs spirituelles sont représentées dans le monde

par les villes célèbres de l'Europe à qui s'attachent la tradition de la culture. C'est d'Allemagne, d'Italie et de France que nous tenons la sagesse éternelle, ... ce n'est pas à une terre sans âme et sans passé qu'il appartient de guider notre continent ; et il ne convient pas de confondre la liberté du trafic avec la liberté humaine. « Défendre ses exportations » est une chose ; défendre l'Europe en est une autre. « En Grèce, dit Chardonne, la liberté c'était l'indépendance de la cité, et non pas un droit de l'individu à se développer en dehors de l'esprit de la cité. »

La politique démocratique française était le fait de quelques ambitieux à qui il faut avant toute chose reprocher leur ambition. Le prolétariat français ne revendiquait rien d'autre que le droit à l'oisiveté et au partage de l'assiette-au-beurre. Produit de la standardisation, quelle place eût-il réservé aux choses de la pensée ?

La France est morte, parce qu'elle vivait dans la plus profonde confusion. Son peuple se perdit parce qu'il ne savait plus obéir, parce qu'il ne savait plus librement accepter une discipline nécessaire. Une nation qui ne tend à rien

d'autre qu'au bien-être est une nation dont la déchéance est proche.

Mais si Jacques Chardonne est d'une sévérité admirable pour ses compatriotes, il croit encore aux destinées de son pays. Il rappelle que depuis longtemps, des Français furent capables de saisir le génie de l'Allemagne, et il rappelle que c'est dans son pays que des penseurs tels que Nietzsche et Schopenhauer rencontrèrent leurs premiers adeptes. Il montre que — sur aucun plan — un abîme ne sépare la terre de Goethe de celle du Maréchal Pétain. La France peut s'entendre avec « le peuple le plus religieux du monde » .

« Il n'existe, dans notre langue, constate l'auteur de « Chronique privée de l'an 1940 », aucun ouvrage d'ensemble sur les Germains, ces Germains qui ont façonné la vieille Gaule et lui ont laissé le nom de France. »

Et si, par ailleurs, Jacques Chardonne reconnaît à l'Allemagne le droit de présider aux destinées futures de l'Europe, il n'entend nullement que la pensée spécifique de chaque peuple soit inféodée à la pensée germanique. « J'ai compris que l'on ne demandait pas aux Fran-

çais de changer de visage, et que le maître de l'Europe ne voulait pas instituer une mascarade des nations. »

L'important est que l'on sache qu'au temps de bas calcul, dont nous sortons, doit succéder un temps de la grandeur. Et la grandeur toujours suppose une contrainte. Pour mériter une digne place dans le concert des peuples européens, la France doit redécouvrir le sens des mots : sol, sang et famille. Répétons avec Chardonne la parole de Goethe : « L'exigence du jour présent, c'est le devoir. »

LA VIE PROFONDE

Les veillées au coin du feu étaient l'occasion de transmettre un patrimoine merveilleux ; les histoires que l'on y contait à voix basse n'offraient sans doute qu'un très mince intérêt, mais c'est le fait même de cette transmission qui importait. L'instruction obligatoire devait faire disparaître à jamais les vrais pouvoirs du père de famille. Comment le maître du foyer aurait-il gardé quelque ascendant sur ses enfants dès le moment où l'enseignement scolaire leur donnait un droit de libre regard sur son savoir ? Comment le fils aurait-il pu respecter profondément le père, dès le moment où on enlevait à celui-ci l'auréole dont l'avaient paré tout naturellement ceux qui lui devaient leur premier étonnement et leur première parole ?

L'infidélité au père entraîna l'infidélité à la terre et au pays. À mesure qu'il perdait le sens de la tribu, l'homme cessa de croire à son

propre destin et à sa propre puissance. Tant qu'il demeurait profondément attaché aux siens, tant que le monde n'était pour lui que le champ qu'il labourait et l'arbre qui poussait sur sa terre, l'homme était maître de l'univers. Si sa richesse était limitée quant à l'espace, si ces besoins matériels se réduisaient à peu de chose, son avoir cependant prenait une valeur toute spirituelle.

Dès l'âge où le fils quitta le père, afin de faire fructifier la terre d'autrui, dès l'instant où le paysan se mit à rechercher des avantages matériels, dès le moment où le champ qu'il avait reçu en partage ne représenta plus son seul idéal..., dès cette époque, le malin était entré dans la place. La plus grande défaite humaine trouve son origine dans cet abandon des valeurs millénaires. Les siècles eurent beau passer, qui tous apportaient leurs calamités et leur prestige, les savants eurent beau multiplier les efforts pour rendre moins rude la tâche humaine..., le mal était irréparable : nous avons perdu la partie éternelle de nous-même, nous avons cessé de mériter le pain que nous mangions.

Il a fallu des milliers et des milliers de trahisons semblables pour en arriver à nos présentes aberrations. C'est une erreur de croire que seule la cure d'abrutissement que l'on nous fit subir ces dernières années fut la cause de notre désarroi. Il n'est pas vrai que seule la vénalité de la presse, réduisit tant d'hommes à l'imbécillité. Un tel degré de vacuité morale, un tel renon, un semblable comportement ne peuvent être le fait que d'âmes travaillées pendant des siècles en vue de leur propre déchéance.

Que l'on ne nous taxe point de nihilisme. Nous ne nions en aucune façon l'apport prodigieux des grands courants d'idées et des inventions salutaires. Nous savons que le monde a pensé et a agi ; mais nous savons aussi que très souvent il a mal pensé et mal agi. Ce fut précisément le mérite de ces quelques génies qui apparaissent toujours au tournant le plus tragique de l'histoire des peuples..., ce fut précisément leur mérite d'avoir rappelé les hommes à l'ordre et d'avoir tenté de renouer avec la tradition perdue.

La « dépersonnification » des choses, la sup-

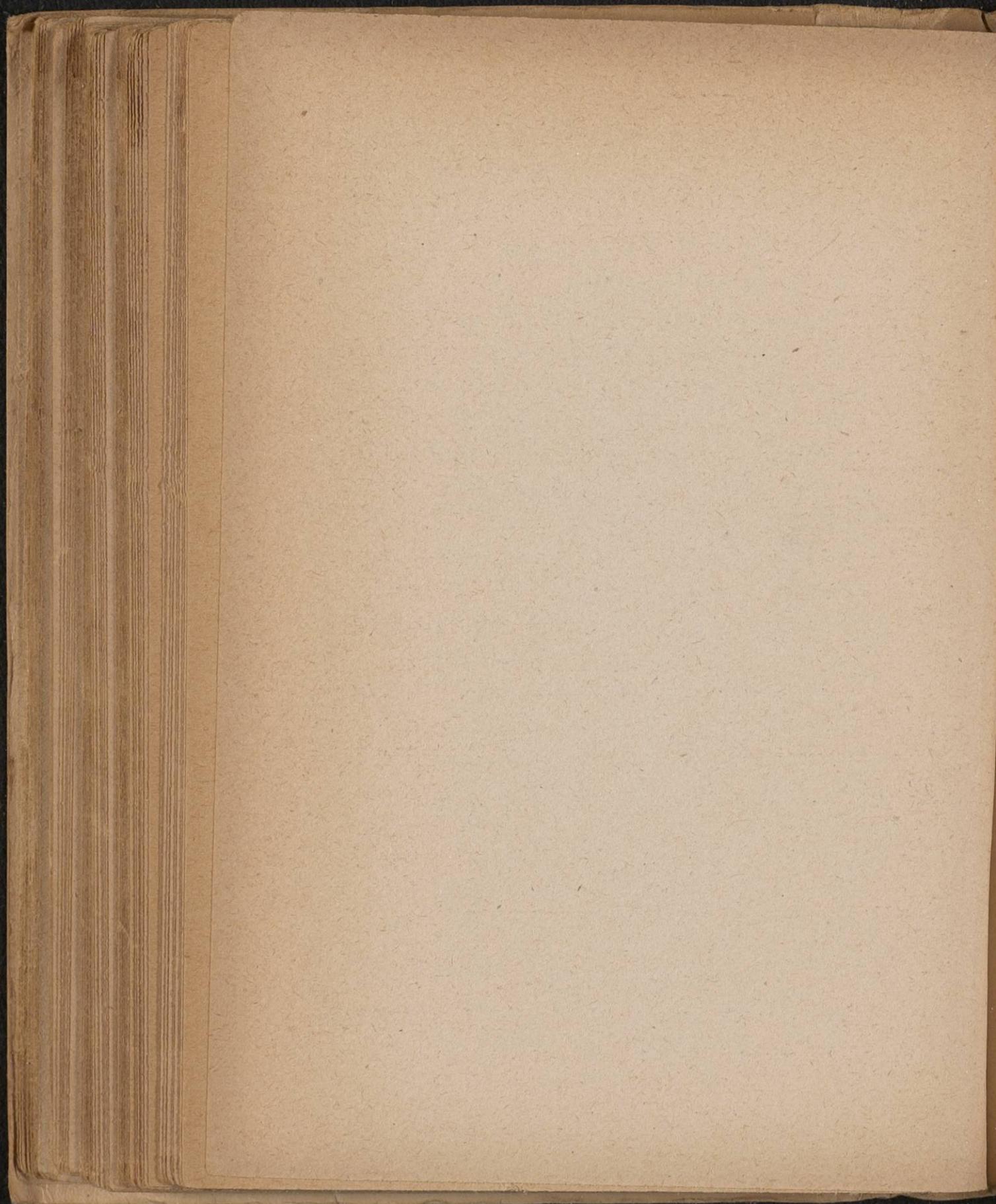
pression du caractère sacré du travail, le nivellement des conditions de vie, tout cela contribua étrangement à notre décadence.

Nous ne croyons évidemment pas à un retour à ce qu'ici même nous considérons comme une sorte d'âge d'or. On ne subit pas impunément l'assaut de quelques siècles d'avilissement et de bassesse. Il est pourtant indubitable que la réforme doit se faire avant tout dans la conscience humaine. Sortir de notre léthargie, comprendre où se trouvent les valeurs spirituelles susceptibles de nous créer de nouveaux liens, désirer profondément les respecter, voilà ce qui constitue en quelque sorte les bases de l'énorme tâche qui requiert tous les hommes de bonne volonté.

En dehors de toutes les considérations économiques, politiques et sociales, en dépit du prodigieux travail matériel qui attend les prochaines générations, malgré l'unification de l'Europe, à laquelle tant d'esprits commencent à songer, la tâche la plus urgente sera une tâche morale. On ne créera pas une conscience collective tant qu'on n'aura pas éveillé une conscience personnelle. Chaque citoyen de

l'Europe future doit édifier cette Europe dans son âme et dans son cœur, avant de tenter la moindre réforme. Le sens de la révolution que nous vivons se trouve dans cela même qui force l'admiration : la dignité humaine !

Il est admirable que la guerre revête aujourd'hui toute sa signification. La campagne de Russie l'a transformée en une croisade de l'esprit contre la folie, de l'ordre contre l'anarchie. Si de tels moments permettent de mesurer l'abîme qui sépare notre timide héroïsme de celui de nos glorieux ancêtres, ils nous autorisent cependant à dénombrer les vrais révolutionnaires, ceux qui ne craignent pas de mettre leurs actes en rapport avec leurs paroles, et qui, très prochainement, seront dignes de nous servir de guides. Avec l'aide d'une telle minorité, la patrie pourra revivre ses meilleurs jours, ceux-là où le pain n'était jamais amer, parce qu'il était une grâce bien plus qu'une récompense !



LE SALUT EST EN SOI

Reproduisant le texte d'une conférence, Montherlant parle dans « Solstice de juin » (1) de la liberté d'esprit. Son propos ne tend à rien d'autre qu'à prouver que les circonstances actuelles sont plus que d'autres favorables à la liberté d'esprit. C'est précisément au moment où il leur est demandé de consentir quelques grands sacrifices, que les hommes sont plus aptes à estimer à sa juste valeur le prix de la liberté. N'est-ce point au milieu de la foule que l'on se recueille le plus aisément ? N'est-ce pas dans l'adversité que la raison humaine se prend à considérer les problèmes essentiels ? Après une défaite comme celle que la France vient de subir (et nous, hélas, avec elle) quelques-uns tout de même se prennent à faire la part des choses et à tirer profit du malheur qui les frappe.

(1) Ed. Grasset, Paris.

En sa qualité d'écrivain, Montherlant examine tout d'abord, en quoi les jours que nous vivons peuvent être profitables à cet être anormal qu'est l'artiste. Ensuite, il examine comment le public peut réagir au milieu des calamités de l'heure. Les guerres sont favorables à l'isolement. Et l'on sait combien une certaine solitude peut profiter aux écrivains et aux artistes.

Puisque les circonstances placent le poète ou le peintre devant lui-même, puisque le public — son public — est quelque peu dispersé, l'artiste est momentanément délivré du « commerce sordide » qu'il devait entretenir avec ses acheteurs. Un tel isolement est par quelque côté salutaire. L'artiste à présent peut aisément dire « non » aux sollicitations de l'extérieur. Il peut éviter cette tentation fatale d'où, dit Pascal, viennent tous nos maux, et qui est ce besoin de sortir de sa chambre, ce besoin de se livrer à la foule. « A un Balzac, dit Montherlant, possédé par la fabrication de la « Comédie Humaine », à un Tolstoï possédé par « Guerre et Paix », que pouvaient importer les tumultes contemporains, tant que ceux-ci

ne les serraient pas de trop près ? Comme ils devaient se sentir sûrs d'eux-mêmes, et dans le vrai, en les repoussant avec la plus dure énergie ! Comme leur univers intérieur était pour eux plus réel, plus vivant, plus puissant que l'autre ! Par moments, l'univers extérieur avec ses vicissitudes à grands fracas et ses effets de muscles, devait leur apparaître presque ridicule à côté de celui qu'ils portaient en eux. Eux, c'était l'éternel qu'ils visaient, et sur lequel déjà ils avaient mis la main. »

L'artiste porte son univers en lui. Plus que jamais il lui est loisible aujourd'hui de fermer sa porte aux tumultes extérieurs. À ceux qui seraient tentés de lui reprocher la place qu'il accorde aux artistes (eux qui tout de même ne sont pas la norme), Montherlant oppose les paroles du chancelier Hitler, rappelant ainsi dans quelle estime l'un des plus grands hommes d'action d'Europe tient l'art et les artistes. Contentons-nous de reproduire ici l'essentiel de la pensée du Führer en cette matière : « ... l'art ne représente pas dans la vie humaine un phénomène qu'on puisse appeler, congédier, ou mettre en veilleuse. On ne peut suspendre

l'activité de l'esprit pour une certaine période sans une régression de la culture générale et une décadence définitive. »

« ...Même vaincu, un peuple qui produit des œuvres immortelles devant l'Histoire devient le vrai vainqueur de ses adversaires. »

Montherlant assure que c'est par son œuvre, et par son œuvre seule, qu'un écrivain sert sa patrie. Mais s'il existe pour l'artiste d'excellents dérivatifs que lui apporte le seul accomplissement intégral de sa tâche, le grand public lui aussi possède le moyen d'éluder les difficultés de l'heure. Ceux qui ont observé quelque peu le comportement des hommes, savent bien que les grands événements « ne les touchent qu'en surface et sont digérés avec aisance ». Montherlant souligne encore l'importance de cette force morale qu'est le « pouvoir de s'abstraire ». Au même titre que l'artiste, cet anormal, l'être normal peut aisément se forger un monde en tout conforme à ses plus profonds désirs. C'est dans sa propre personnalité que l'homme se retrempe.

Le secret de la sagesse consiste peut-être, comme dit le poète des « Onze devant la porte

dorée », dans le fait qu'il nous est loisible de réduire nos ennuis à des sujets de conversation. Dès qu'une chose fait l'objet d'aimables ou de passionnantes « parlotes », c'est qu'elle entre dans nos habitudes, or l'habitude nous immunise contre le malheur. « L'homme peut vivre et être heureux quand même, et, grâce à la liberté d'esprit, il s'adapte pour ainsi dire à n'importe quoi : la plasticité de l'homme, voilà un des enseignements de cette guerre qui, pour la connaissance du cœur humain, en a apporté jusqu'à présent si peu. Et il y a une sorte de grandeur tragique dans ce vouloir vivre forcené qui pousse les êtres à cheminer vers leur bonheur, en contournant tous les obstacles, et souvent par les voies les plus étranges, comme les cours d'eau cheminent irrésistiblement vers la mer. »

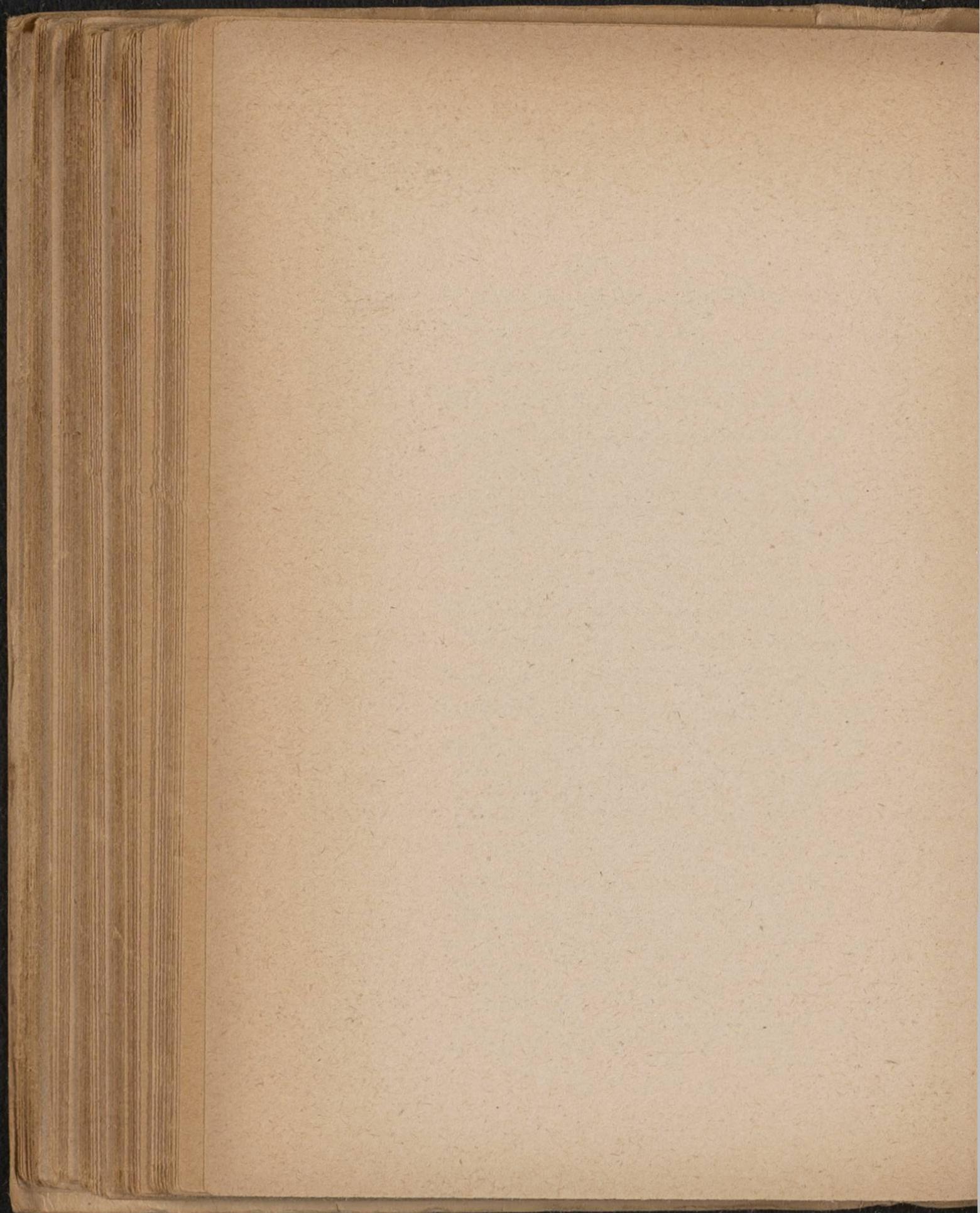
Le mal, l'erreur, vient de ceci que le mot sagesse n'a plus aujourd'hui de contenu. Autrefois, dans l'antiquité, ce mot rendait un son plein; maintenant il est tout simplement devenu synonyme d'égoïsme. Nous supporterions beaucoup mieux toutes nos misères, si nous comptions à nouveau avec le stoïcisme. Et le pro-

pre du stoïcien n'est peut-être pas de posséder la vérité, mais de ne se servir de celle-ci qu'à des fins utiles, c'est-à-dire de ne s'en servir qu'auprès de ceux qui en peuvent supporter l'éclat.

Montherlant nous rappelle que les heures tourmentées sont celles qu'il nous arrive le plus souvent de vivre. Le tourment est donc en quelque sorte la norme. Il n'est de salut que dans notre adhésion à l'ordre des choses. Et nous adhérons à cet ordre dans la mesure où nous accomplissons pleinement le moindre de nos actes. Le sommeil est chose utile et bonne dans la mesure où il permet à l'homme d'y puiser l'énergie nécessaire pour reprendre le combat, au réveil. C'est par la force de caractère, et par elle seule, que nous collaborerons efficacement à l'œuvre de redressement qui s'impose à la plupart des pays vaincus par l'Allemagne. Il est difficile de fermer les yeux sur toutes les misères qui nous entourent; il est difficile de ne pas mesurer la profondeur de notre déchéance... C'est dans la force même du caractère que nous retrouverons la véritable, la seule liberté d'esprit.

Les Grecs et les Romains nous ont donné une prodigieuse leçon de liberté d'esprit, cette liberté contre laquelle ne prévaut aucune victoire politique ou militaire,... car « Elle a la force du soleil, qui perce et écarte les nuages, et qui fait tomber la vague. Elle refuse, en notre nom, que nous nous soumettions aux objets qui nous sont étrangers. Elle est la victoire sur tout: sur le monde extérieur et sur soi-même. Elle est le type même de la victoire. »

Ainsi donc, Montherlant voit dans la défaite même de la France la possibilité de son redressement rapide. Il fallait que certaines évidences fussent éprouvées dans la chair et dans le sang, pour que leur rayonnement éclatât aux yeux de tous. La reconnaissance d'un tel fait facilitera nécessairement le retour à la liberté d'esprit, elle que nous connaissons mieux dans nos présentes souffrances, elle qui nous permettra de mériter « la liberté tout court ».



LA PART DE DIEU

Pour connaître la petitesse de notre temps, il suffit d'interroger les gens sur ce qu'ils pensent des hostilités qui en ce moment opposent deux conceptions du monde; il suffit d'écouter leur réponse pour se rendre compte que s'ils souhaitent l'écrasement de l'une ou de l'autre armée combattante, c'est tout simplement parce qu'ils s'imaginent que telle victoire sera plus propre à assurer leur nonchalance et à encourager leur goût du moindre effort.

Si, d'autre part, un acte tel que l'héroïque engagement de nos légionnaires laissa tant de gens indifférents, c'est parce qu'il n'appartient plus qu'au petit nombre de comprendre la grandeur du sacrifice. Sommes-nous donc tombés si bas, avons-nous à ce point perdu notre bon sens qu'il ne nous est même plus possible de distinguer l'acte désintéressé de la perfidie, et la magnanimité de la bassesse? Hélas, tout autour de nous porte à croire que le prodigieux

bouleversement social auquel nous assistons, ne nous a point encore ouvert les yeux. Nous n'entendons rien aux gigantesques préparatifs du monde qui s'élabore, nous ne voulons rien comprendre au brusque changement de concepts qui semblaient immuables. Nous entrons dans une ère où les valeurs de qualité remplaceront les valeurs quantitatives. Tout nous autorise à penser que nous vivons la plus extraordinaire de toutes les révolutions;... et pour saluer un événement de cette portée, nous ne trouvons que sarcasmes et mépris, qu'insultes et niaiseries.

Semblable état de fait ne peut s'expliquer que par une totale aberration de l'esprit. N'oublions pas que notre pays fut notamment tributaire de la pensée française contemporaine. La décadence de la France devait inévitablement trouver chez nous un prolongement naturel. Ce qu'il y a de grave, c'est que si la déchéance de la France lui appartient, la nôtre appartient à la France ! Et c'est pourquoi notre cas est beaucoup plus désespéré que celui de nos voisins du Sud.

Mais qu'il s'agisse de l'incompréhension des

« attentistes » de chez nous ou d'ailleurs, cette carence de l'intelligence est en dernière analyse d'ordre moral. Si nous ne savons plus nous passionner, c'est parce que nous avons perdu la notion même de la passion. Or, la passion est peut-être la mesure même de l'éternité. C'est elle en effet qui nous permet de dépasser sans cesse les limites. La passion ne s'embarrasse point du temps, elle ne se soucie guère du nombre d'heures ou de siècles qu'il lui faudra pour s'affirmer; elle ne connaît nul obstacle, l'espace ne la conditionne pas, elle n'écoute que sa propre voix et celle-ci lui ordonne de se dépasser toujours. C'est en cela qu'il faut voir le caractère éternel de la passion. La passion, la vraie passion — celle qui stimule et non point celle qui abêtit — donne à l'homme le sens même de la vie. Bien plus, elle spécifie véritablement l'être humain. Seul parmi son espèce, l'homme est capable de passion, ... et suivant qu'elle est bonne ou mauvaise, elle le conduira aux faîtes du créé, ou elle le plongera dans les abîmes du chaos.

Nous n'entendons parler ici que de la passion qui élève l'âme au-dessus d'elle-même.

C'est en elle que nous voyons la seule sagesse et la seule grandeur. Car ne confondons pas passion et aveuglement. La passion n'est pas aveugle, seul l'instinct peut l'être. Les animaux connaissent l'instinct; l'homme connaît la passion. La passion est la clairvoyance même;... et que l'on donne quelquefois à l'être passionné le nom d'illuminé, prouve assez qu'on lui prête quelque faculté supérieure. Il n'est pas un seul grand homme qui n'ait été par quelque côté un grand passionné. Ni Eckehart, ni Goethe, ni Nietzsche, ni Novalis, ni Hölderlin ne peuvent s'expliquer autrement que par leur vie passionnée,... et ce qu'il y a de curieux c'est que chez tous ces grands hommes, la passion a servi de mesure. Mieux, leur passion fut la mesure du monde. Et s'il est vrai qu'ils furent des précurseurs, alors la plus belle leçon que nous puissions retenir de leur enseignement, c'est que le monde de demain ne peut appartenir qu'à de nouveaux et plus sages passionnés. Je le répète, la sagesse n'est pas le contraire de la passion : car il n'est de sagesse que dans la passion. Heureux ceux qui peuvent encore partir à l'aventure pour une grande idée

et qui savent mourir pour elle. Nous n'avons plus, chez nous, d'hommes capables de mourir pour quelque chose, et ils n'en sont plus capables parce que la passion n'habite plus leur cœur. Et pourtant où, sinon dans la passion, l'homme trouverait-il les plus belles images de lui-même ? La passion n'est-elle pas le miroir de la grandeur, n'est-elle pas une lentille d'une puissance étonnante, grâce à laquelle nous pouvons voir jusqu'où il nous est loisible de mener le combat ?

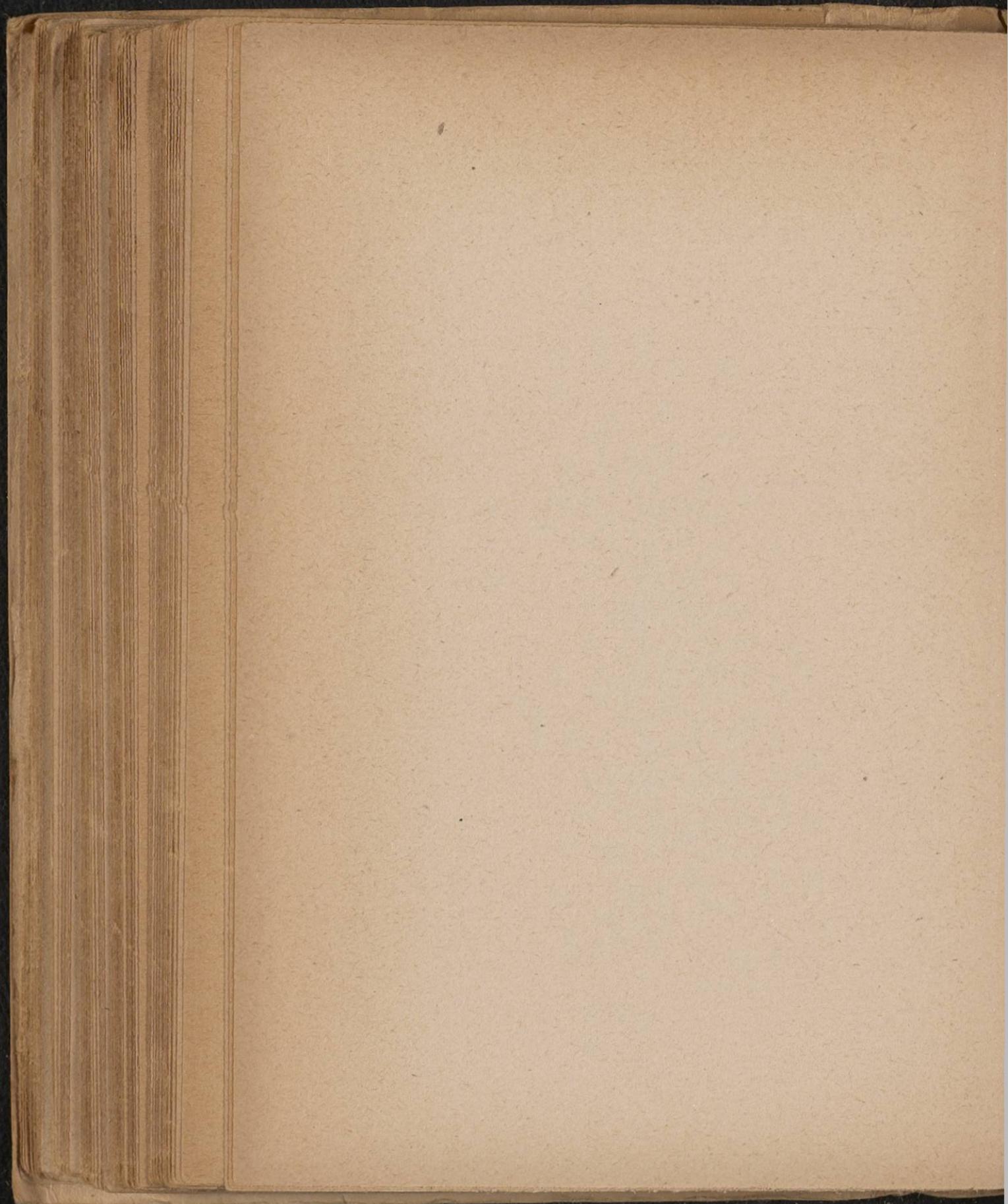
Mais si toute passion est la mesure de l'univers, elle est aussi la mesure de l'absolu; elle est en nous la part de Dieu. L'amour qui créa le monde est passion, et ce sentiment qui nous pousse à en faire la conquête est également passion. Dieu, et avec lui les plus belles causes, exigent les plus grandes passions. Aujourd'hui plus que jamais il nous faut vomir les tièdes, car la tiédeur est scepticisme : aujourd'hui plus que jamais, il nous faut confondre les indifférents, car l'indifférence est crime. L'Europe, l'Europe nouvelle, exige que nous prenions nos responsabilités et que nous respections nos engagements. Seule la passion

pourra reconstruire ce que l'instinct a abattu ; seule elle pourra nous pousser toujours plus avant sur le chemin de notre propre conquête. Le besoin d'absolu qui est en nous ne peut s'abreuver à nulle autre source qu'à celle de la passion.

La passion n'a rien de commun avec l'anarchie, ni avec le désordre. Une passion non disciplinée n'est qu'un instinct. Loin de limiter la farouche indépendance de la passion, la discipline morale ne peut la rendre que plus féconde. La raison ne s'oppose pas à la passion; bien plus, elle ne la tempère pas; elle nous permet au contraire d'en connaître toute l'étendue et stimule notre courage devant l'immensité du champ d'action. La passion dont nous parlons n'est point celle qui projette l'âme hors du corps et qui ne s'abreuve que d'excès,... non, la passion véritable ne peut naître que d'un parfait équilibre entre le corps et l'esprit. Le passionné toujours est maître de ses actes. S'il donne aux bœtiens l'impression de la folie, c'est tout simplement parce qu'il n'y a aucune commune mesure entre la pusillanimité et la grandeur. Seul l'être passionné est

capable du don total de soi; il ne prend jamais, mais toujours il se donne, il obéit davantage qu'il n'ordonne; il prête plus qu'il ne reçoit.

S'il est encore quelques hommes capables de passion véritable, réjouissons-nous ! Rien ne saurait aller à l'encontre de la volonté de ceux dont la mission est de sauver leur peuple malgré lui.



MYSTIQUE DE L'ACTION.

La culture d'un peuple n'est rien autre que la manifestation de son esprit dans le plus grand nombre possible de domaines. Ce fut l'une des grandes fautes du libéralisme que d'avoir permis la confusion entre « spécialisation » et culture.

Bien sûr, il y a pléthore dans toutes les professions intellectuelles, bien sûr il y a trop de médecins, trop de docteurs en droit et trop d'ingénieurs, mais il n'y a pas trop de culture. Et c'est précisément parce que l'on a méconnu le sens profond du mot culture que nous nous trouvons devant un tel « embouteillage. »

Peu importe si quelques-uns parmi les hommes s'attardent à tirer une philosophie des événements de leur temps, peu importe si leur jargon scolastique n'est pas accessible à tous, la seule chose qui compte, c'est que leurs études concordent avec les aspirations réelles de leur époque et de leur nation.

Mais ce n'est pas sous prétexte que le peuple n'entend rien aux abstractions de la pensée, ni aux spéculations de l'esprit qu'il faut le diriger dans la voie stupide de la littérature feuilletonesque, du théâtre boulevardier et de la peinture chromo-Liebig.

Nous n'avons besoin de rien autre que d'un commun dénominateur. Si en politique nous évoluons nécessairement dans le sens du « parti unique », il doit en être de même sur le plan de l'Esprit.

Il s'agit, en effet, de créer une mystique à laquelle chacun adhérerait spontanément parce qu'elle serait le reflet, l'âme du temps nouveau et parce qu'elle s'exprimerait bien davantage par des actes que par des paroles.

Sans doute, chacun toujours comprendra les choses avec plus ou moins de profondeur, suivant que son intelligence est plus ou moins profonde, mais il s'agit bien plutôt d'adhérer que de comprendre. Car « adhérer » n'implique pas du tout une foi aveugle, mais bien un enthousiasme que « la pure connaissance » n'apporte pas toujours.

N'est-il pas évident que nous manquons

d'hommes d'action. Notre pays est précisément tombé si bas parce que ceux-ci, à quelques rares exceptions près, lui ont toujours fait défaut.

La première chose importante à comprendre, c'est que la nécessité de l'action est pour nous inéluctable. Et agir, cela ne veut pas seulement dire accomplir dignement son travail de chaque jour, mais cela veut dire également qu'il s'agit de collaborer à l'édification de la société nouvelle.

Et rien, sans doute, ne peut autant nous aider à créer une mystique de l'action qu'une foi rencontrant l'adhésion du plus grand nombre.

On me dira peut-être que point n'est besoin d'inventer une foi nouvelle, puisque les religions sont là pour nous indiquer la voie dans tous les domaines. Cela est vrai, lorsqu'on se place sur le terrain de la conscience individuelle, mais nul ne contestera que, sur le plan social, aucune de nos grandes confessions chrétiennes ne peut actuellement nous aider à élaborer une foi politique, au sens le plus pur du mot. Car, ici, c'est d'une foi dont le royaume est de ce monde que nous avons besoin. Cer-

tes, une telle mystique peut exister à côté de telle ou telle foi particulariste. Mais la « foi dans l'action », dont je parle doit être susceptible de rallier tous les hommes de la nation, quelle que soit leur conviction religieuse.

La mystique de l'action est une foi constructive qui doit asseoir ses fondements sur des vérités éternelles, vérités sur lesquelles un régime bureaucratique et bien pensant, eût tôt fait de jeter le discrédit lorsqu'il se rendit compte de la faveur qu'elles rencontraient dans certains pays étrangers.

Notre mystique profonde, celle qui répond le mieux à l'instinct de notre nation, n'est-ce point précisément cet amour et ce respect du labeur que nous héritâmes de nos ancêtres ?

Mais voilà, ce qui fut perdu, ce n'est pas le travail, comme tel, mais bien l'enthousiasme, la dévotion avec lesquels nos pères l'accomplissaient.

Lorsque j'affirme le caractère sacré du travail, j'entends non pas le métier en soi, mais bien la manière dont on le fait, la conscience avec laquelle on s'y donne.

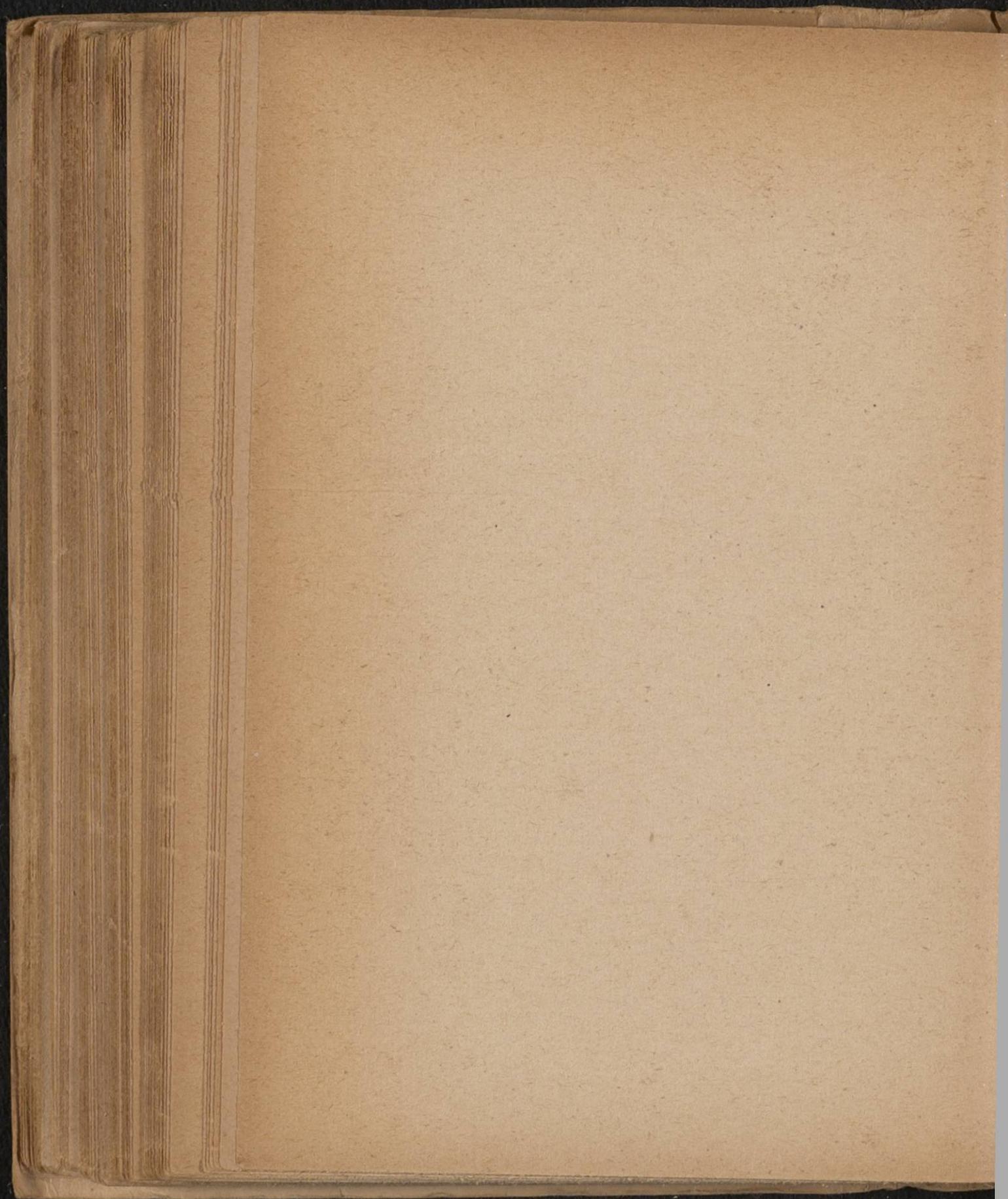
Pourtant, le travail n'est pas que manuel,

et l'action ne se déroule pas que dans la rue. Agir et travailler, cela veut dire aussi penser, fortement et avec clairvoyance, afin de pouvoir orienter ceux qui viendront et dont il nous appartient de faciliter la tâche.

La nouvelle mystique sera en quelque sorte un nouveau pragmatisme : toute pensée devra être utilitaire, car c'est le sel de la terre que nous devons reconquérir.

Plus de place pour les systèmes stériles de la spéculation pure. Nous devons collaborer tous ensemble à mériter une patrie : notre patrie.

Et le premier principe de cette philosophie collective, c'est l'attachement à la terre où nous sommes nés et où il serait lâche de ne point vouloir mourir.



« NIETZSCHE ET LE PROBLEME EUROPEEN »

Après le « Nietzsche » de Bertram, voici l'ouvrage sinon le plus complet, à tout le moins le plus actuel sur le sens prophétique chez le poète de Zarathoustra. L'étude de Jean-Edouard Spenlé (1) est mieux qu'un exposé lumineux et qu'une tentative d'interprétation, c'est un document dont la portée est tout simplement humaine. L'on n'a pas cherché ici à expliquer rationnellement la plus « mouvante » des philosophies ; l'on n'a point non plus voulu faire à tout prix de l'auteur de la « Volonté de puissance » le créateur d'un quelconque système, non, l'on n'a voulu rien d'autre que confronter la prophétie nietzschéenne avec le présent.

Sans doute, nulle pensée autant que celle de Nietzsche ne s'est nourrie aux paradoxes. Rien, en apparence, ne paraît plus contradictoire que ces écarts de langage, ces aphorismes dans

(1) Librairie Armand Colin, Paris.

lesquels très souvent le vrai met un masque et le faux prend figure d'innocence. Il suffit cependant de lire attentivement les livres de ce « créateur de valeurs nouvelles » pour se rendre compte que toujours l'on se trouve devant une démarche dont la seule audace est de s'appuyer sur la vie, non sur la culture.

Que le problème européen se soit posé pour Nietzsche, l'essai que voici nous en apporte une fois de plus la preuve. Il est permis de dire que l'œuvre de celui qui proclama la mort de Dieu, gravite autour d'un tel problème. Ce dernier cependant n'est pas que d'ordre économique, social ou esthétique ; il est avant tout d'ordre moral. Ce qui conduisit l'Europe à sa perte, ce qui l'entraîna dans le gouffre béant du nihilisme dont Nietzsche fut le plus lucide annonciateur, c'est de n'avoir point pu renoncer plutôt au christianisme ; non pas sans doute à ce christianisme initial, mais à ce christianisme défiguré une première fois par saint Paul et quinze siècles plus tard par Luther.

Cela l'auteur des « Considérations inactuelles » l'a compris et dénoncé mieux qu'aucun autre. Il est certain que seule une remise en

question de toutes les valeurs peut apporter à la civilisation occidentale un premier désir de salut. Il n'est de délivrance pour l'Europe que dans la révolution, et quand nous disons révolution, nous n'entendons pas ce mal nécessaire : le nihilisme, mais bien la période constructive qui devra suivre ce cycle négatif de l'évolution humaine, cycle dont nous n'avons pas fini de sortir. Toute révolution suppose et entraîne une religion nouvelle. Nietzsche fut le prophète de cette religion. Et lorsqu'il proclame « Dieu est mort », il ne veut point dire que l'Occident est entré maintenant dans une ère d'athéisme. « La mort de Dieu » n'implique ni l'abandon d'une croyance, ni la perte du sens du divin. On voudrait seulement que l'on comprît enfin que le règne de la chrétienté est révolu depuis la fin du moyen âge. La Renaissance fut un admirable essai de retour au paganisme des anciens Grecs. Mais c'est ici que surgit un trouble-fête. Luther, sous prétexte de rajeunissement, de modernisation, redonna au christianisme un nouvel éclat. Et à nouveau le ver entra dans le fruit. Nietzsche condamne la Réforme, car la Réforme n'est qu'une caricature. Encore une fois

l'Europe fait un bond en arrière. Et peut-être était-il bon que l'Occident à tel tournant de son histoire, songeât à passer d'une tradition ancienne à une autre plus ancienne encore. Mais alors il ne fallait pas s'arrêter à l'an un de notre ère, mais bien par delà Plotin, Aristote, Platon et Socrate, retourner à la Grèce d'avant Périclès, celle qui dans la nature ne distinguait point le pur de l'impur. Nietzsche n'a que faire d'une doctrine qui oppose le mal au bien et qui craint à ce point le monde qu'elle n'ose pas y situer le royaume de Dieu.

Avant Socrate, l'on ne connaissait ni la crainte du corps, ni la peur de vivre. Alors le moindre acte revêtait sur le champ sa signification éternelle. Tout s'accomplissait en fonction de l'homme parce que l'homme savait qu'il était la seule vérité et le seul but. Il pouvait aisément se passer de la moindre consolation extérieure. Il n'avait de compte à rendre qu'à lui-même et se développait selon l'ordre des choses, au gré des jours fastes et néfastes au destin desquels veillaient des dieux héroïques et puissants.

Non seulement le monde n'a que faire des

êtres pusillanimes qui ont peur d'adhérer à la terre, mais les hommes doivent retrouver le sens de la terre, c'est-à-dire, le sens de la nature et du corps, celui de la force et de la volonté. Le sens de la terre, c'est-à-dire, le sens qui nous permet de racheter les contraires, de saisir la portée de l'instant, et de nous faire comprendre que la flamme doit retourner à la flamme.

Et puis nous devons apprendre non pas pour connaître, non pas pour savoir, mais pour être. La première révolte de Nietzsche se situe, si je puis dire, dans l'ordre pédagogique. Pour avoir été nourri au sein de cette soi-disante culture classique, pour l'avoir assimilée comme nul autre, Nietzsche sait combien elle demeure vaine dans sa forme livresque, combien elle reste lettre-morte en face de l'esprit vivant. Le poète de Zarathoustra a compris que la révolution se fait tout d'abord sur les bancs de l'école. Et d'ailleurs si elle pouvait surgir en un tel lieu, il ne serait assurément plus nécessaire de la faire ailleurs. La science maintenant est devenue dangereuse parce qu'elle s'oppose à la vie. Elle entend se suffire à elle-même, comme si ce qui ne contient pas la moindre parcelle de

sens humain, pouvait prétendre à l'immortalité? Encore une fois, il n'est de science que du général. En se spécialisant jusqu'à l'absurde, le savoir universitaire abandonnait la culture pour n'être plus qu'une technique.

Nietzsche entend que notre véritable héritage n'est pas, ne peut être d'ordre livresque. Au fond, si la science peut quelque chose pour faciliter les rapports entre les hommes, elle ne peut rien pour l'homme lui-même. La science sépare de plus en plus l'intelligence de l'instinct. Or, l'une est fonction de l'autre. Celui-là aussi sera révolutionnaire, qui tentera de les rapprocher. Si tant est qu'il s'agit de sauver l'homme, il importe tout d'abord de l'aiguiller sur la voie véritable : celle du don total de soi à la vie. Il faut lutter pour et sur la terre, car notre vérité reste attachée à la terre. Il est heureux que nous n'ayons qu'un instant à y vivre, et que nous le puissions faire sans cette honteuse hantise de la mort qui insulte à l'homme du moyen âge.

Et ici il convient de placer une des idées dominantes de la pensée nietzschéenne, à savoir le mythe de l'éternel retour. Les forts,

ceux qui méritent de vivre, sont aussi ceux-là qui préfèrent l'angoisse perpétuelle à une agonie difficile. Seul ce qui fuit est valable, seul ce qui passe est beau. Voici qu'il nous reste à choisir entre Dionysos et le crucifié. Il n'est pas possible au révolutionnaire du XX^e siècle d'hésiter un seul instant devant ce choix. « Le Dieu en croix, dit Nietzsche, est une malédiction portée sur la vie, un appel à s'en affranchir. Dionysos mis en pièces est une promesse de vie, car il renaîtra éternellement et remontera du fond de la décomposition. »



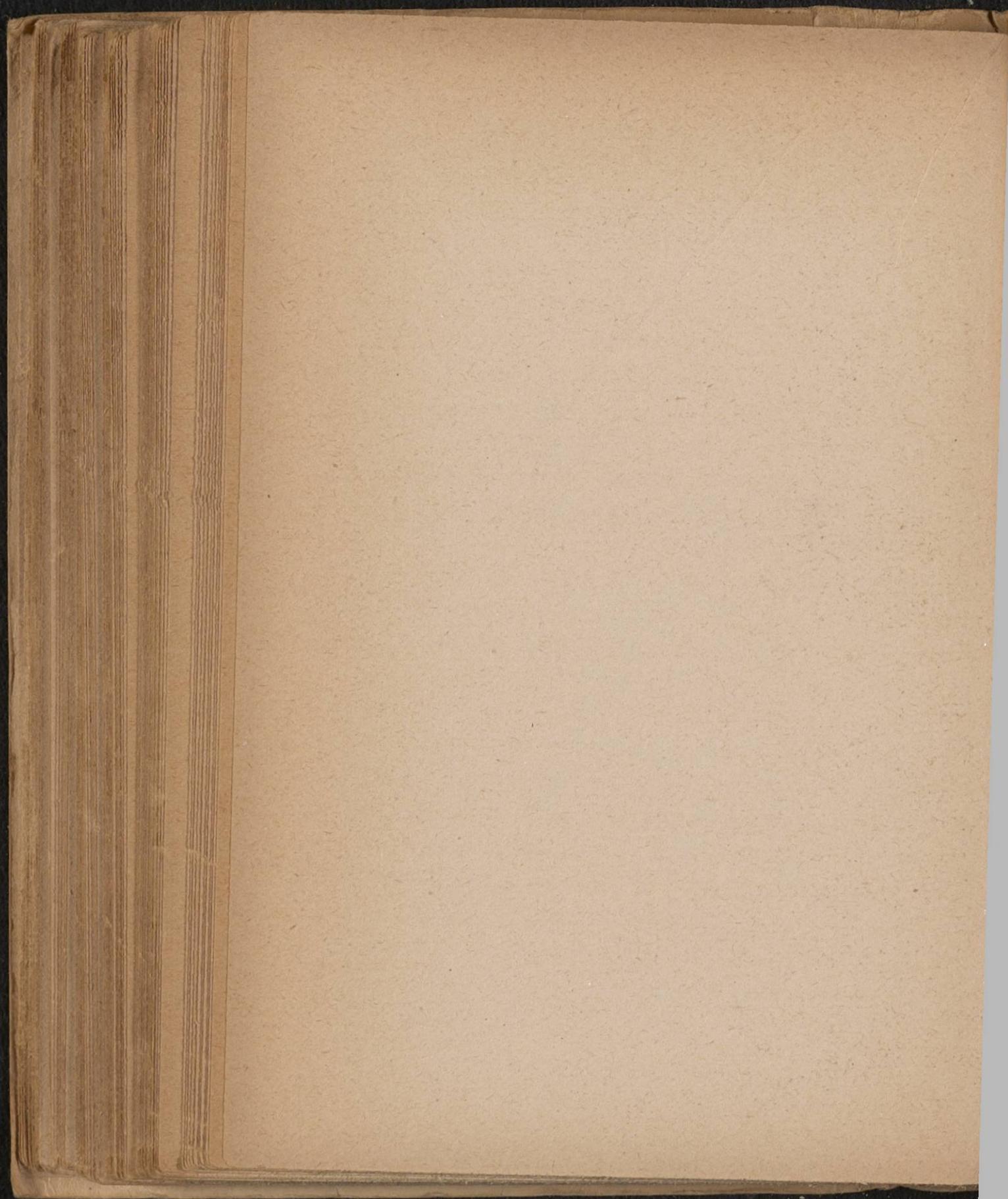
Jean-Edouard Spenlé après avoir montré en quoi les grandes rencontres de la vie de Nietzsche (l'éducation universitaire, Schopenhauer et Wagner) influencèrent sa pensée, en vient à démontrer comment cette pensée, à tout le moins bouleversante, fut au service de « l'état futur de l'Europe ». Européen, le philosophe d'« Aurore » le fut au même titre que les Français Montaigne, La Rochefoucault, La Bruyère, Fontenelle, Vauvenargues ou Chamfort, dont il avait pratiqué les œuvres.

Mais c'est avant tout par sa démarche même et par son sens prophétique que Nietzsche servit la cause d'une Europe nouvelle. Il savait ce que l'Europe avait été un jour et il savait aussi pourquoi et comment elle le devait redevenir. Sa conception du surhomme, sa « grande pensée sélective », sa « volonté de puissance », voilà autant de mythes profonds, quelquefois instables et imprécis, qu'il met au service de l'Europe et qui sont le prélude à quelque prodigieux et terrible réveil.

Et si, comme l'affirme Spenlé, « le message de Zarathoustra n'est qu'une annonce, non une vision directe du Dieu nouveau », d'autres après lui auront la chance de pouvoir « palper » ce Dieu. Déjà l'un des plus fervents disciples du maître, le poète Stefan George, a été touché par cette grâce. Et en dernière analyse, ce Dieu nouveau s'est incarné dans la jeunesse, l'étonnante jeunesse nouvelle de l'Allemagne, cette « Jugendbewegung » qui devient aujourd'hui une véritable conception du monde, et qui doit sauver l'Europe dans sa chair et dans son esprit !

Qu'on m'excuse si je n'ai pas fidèlement

suivi la démarche de la pensée de Jean-Edouard Spenlé telle qu'elle se déroule lumineusement dans le maître-livre qu'il vient d'écrire. J'ai préféré à cette place mettre l'accent sur cela même qui échappe à la plupart de ceux qui ont opté pour une « Nouvelle Europe » ; à savoir qu'il n'est pas de révolution possible tant qu'on se meut dans les cadres étroits d'une morale révolue. Nietzsche fut parmi les tout premiers à avoir percé l'abcès qui faillit nous coûter la vie, mais il fut aussi l'un de ceux qui établirent pour nous un étonnant diagnostic. Ayant dépisté le mal, il proposa sinon le remède, à tout le moins la manière dont nous devons le découvrir. En ce sens, Nietzsche reste le prototype du précurseur. Il a osé proclamer que la guerre était une « cure nécessaire » ; il a montré que l'homme est le plus grand dans le danger. La vie doit être envisagée comme un combat de tous les jours, ou mieux comme un sport, car il s'agit davantage de combattre que de vaincre. La vie est cette chose merveilleuse qu'à chaque instant il nous faut dépasser !



L'ÂME POPULAIRE

On peut affirmer, sans aucune crainte de démenti, qu'un pays dont le peuple ne sait plus rire est un pays en décadence. Quand les soucis d'ordre matériel accablent les hommes au point de ne leur laisser aucun répit, c'est qu'il y a quelque chose de cassé dans les rouages de la machine sociale. Le régime libéralo-socialiste aura été le principal responsable de la mort de l'âme populaire. En effet, tout ce que le cœur du peuple recélait d'énergie et de grandeur fut, si nous pouvons dire, mobilisé à des fins politiques.

Quelque cent ans d'un régime semblable devait bien finir par contaminer la conscience populaire. La lutte des classes aboutit à la création du prolétariat, mais elle entraîna la disparition du peuple véritable. Le machinisme d'une part, le matérialisme de l'autre détournèrent rapidement le peuple de sa tradition millénaire. En perdant celle-ci, il perdit son âme. Ce n'est

pas que de temps à autre on ne consentît à laisser célébrer quelques coutumes folkloriques, ce n'est pas que l'on refusât systématiquement de donner au peuple quelques jeux. Mais il est bien certain que cette façon de faire ne relevait d'aucune compréhension profonde. On respectait dans une très faible mesure l'amour que le peuple conservait inconsciemment pour certaines cérémonies populaires qui avaient autrefois élevé son âme tout entière,... mais ces sortes de manifestations étaient rapidement oubliées.

Victime de l'impitoyable lutte des partis, l'homme des régimes libéralo-socialistes se débattait au milieu des contradictions les plus flagrantes, mais il ne s'apercevait même plus de la vanité de sa lutte.

Il convient de rappeler une fois de plus que la présente révolution sera totale ou ne sera pas. Ceci implique qu'elle se fera sentir dans la moindre comme dans la plus sublime manifestation humaine. Car la révolution dont nous parlons ici est avant tout l'établissement d'un ordre, d'une harmonie, d'une unité.

On a dit quelquefois que notre temps était

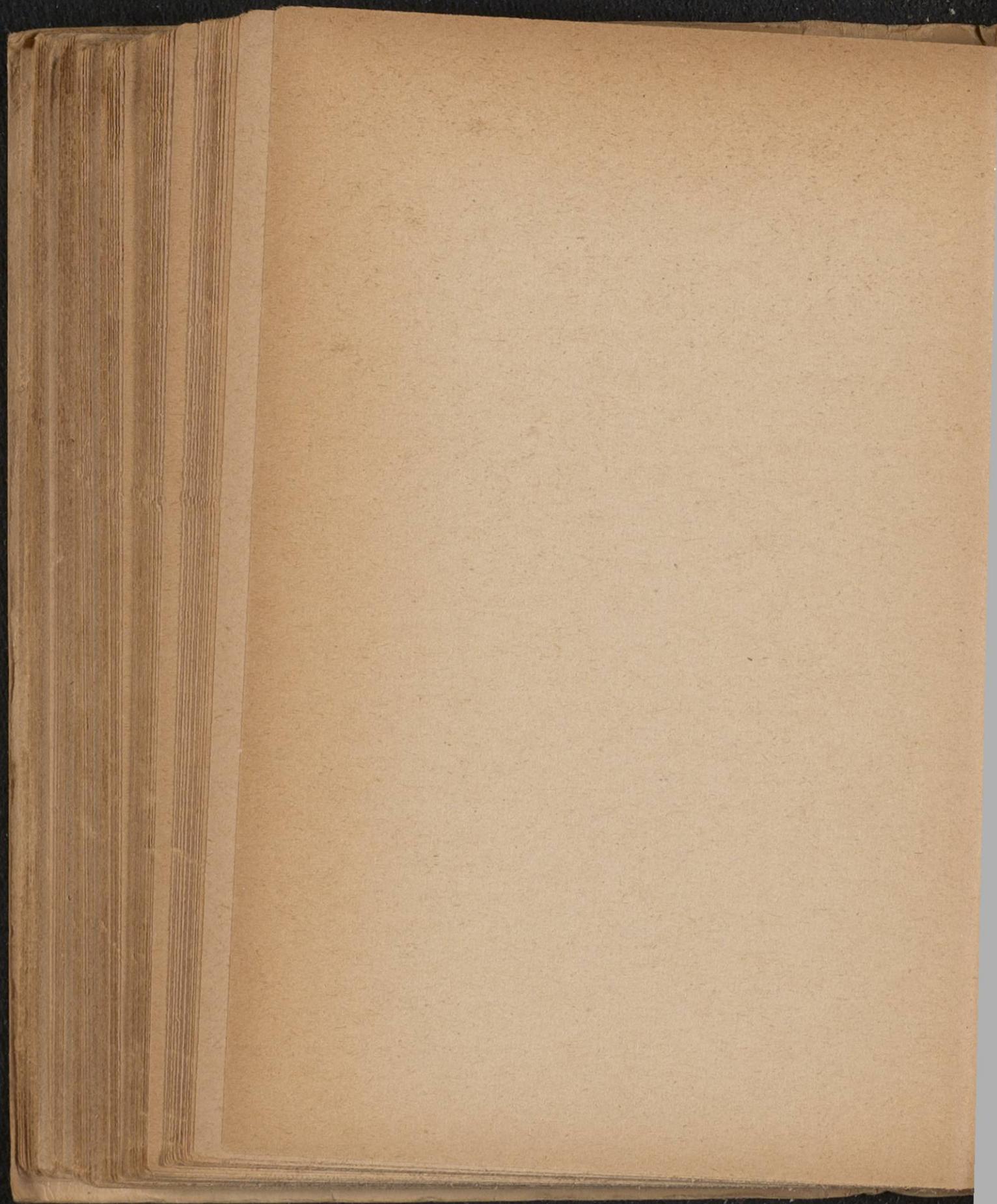
comparable à un nouveau moyen âge. Cela est vrai dès qu'on admet que, dans le moindre de nos actes comme dans le moindre de nos objets, il faut retrouver maintenant le reflet de notre âme collective. Au moyen âge, la foi se reflétait dans la plus simple production artisanale autant que dans l'œuvre immense des bâtisseurs de cathédrales. Il y avait communion du plus bas au plus haut degré de l'échelle sociale, comme il y avait communion du plus humble au plus génial des artistes. Notre temps, à nouveau, sous peine de déchéance totale, doit se donner à la seule révolution susceptible de rétablir l'équilibre dans les choses autant que dans les âmes. Tout, encore une fois, comme dirait le poète, doit se répondre. C'est à ce prix seulement que l'on réussira à ressusciter la conscience populaire et qu'on assistera à une renaissance du bon goût. Le style, le fameux style de vie, pour employer une expression récemment consacrée, naîtra évidemment d'une éducation nouvelle ; mais il naîtra avant tout de la joie de vivre. Tant que le peuple n'aura pas l'occasion de s'interroger sur sa propre destinée, tant qu'il

ne lui sera pas donné de pouvoir prendre conscience de sa valeur réelle et de la place qu'il occupe dans la communauté, et tant que son inquiétude sera d'ordre purement matériel, la révolution ne sera point faite. C'est à la conquête d'une âme que le monde doit désormais s'attacher, comme c'est à la découverte de sa « personne » que doit tendre chaque individu. Dès que chacun saura exactement la valeur qu'il représente en soi, et dès que l'ensemble de toutes les « personnalités » se mettront au service de la communauté, nous pourrons dire que le monde sera sauvé pour quelques millénaires.

Il suffit que nous regardions autour de nous, pour constater à quel point nous sommes les victimes d'une ère mécanisée à outrance. En détruisant l'âme du foyer, en créant du « pratique » en série, l'industrie moderne a détruit l'âme de l'homme. Un des grands crimes de notre temps sera d'avoir renié notre tradition. Notre épopée populaire est indéniablement l'une des plus riches et des plus fécondes. Bien sûr, nous l'avons complètement oubliée ; bien sûr, l'abject régime politique que nous subis-

sions excuse dans une certaine mesure notre manquement et notre lâcheté. Il était grand temps cependant de nous ressaisir. Et sans l'exemple de certains pays, qui eux comprirent avant le nôtre la profondeur du péril, il eût été trop tard. Pourtant, il ne suffit pas de constater un mal, il faut encore s'attacher d'urgence à la guérison. Si la révolution nationale-socialiste nous apporte les possibilités d'une vie moins superficielle, il va de soi que nos arts s'en ressentiront. Dès que l'âme populaire nous apparaîtra à nouveau **sub specie aeternitatis** : nous n'aurons plus à craindre pour l'avenir. Une âme saine ne peut vouloir et ne peut créer que des choses belles.

Nous n'avons rien à redouter d'un peuple qui sait ce qu'il veut et pourquoi il le veut. Nous n'avons rien à redouter de ceux qui découvrent brusquement le cours réel de leur existence. Il n'est pas de révolution profonde tant que le peuple n'a pas une juste idée de la prodigieuse force morale qu'il représente. La démocratie étouffait la conscience populaire, il appartient à l'ordre nouveau de la délivrer, c'est-à-dire de la rendre à elle-même !



NOTRE PETITESSE

Les seuls buts que nous semblons poursuivre aujourd'hui sont d'ordre purement matériel. Ce que les hommes souhaitent, c'est avant tout se procurer quelques biens, afin de pouvoir goûter aux voluptés de la paresse. D'une ascension morale qui relèverait l'esprit, de la gravité de la condition humaine et des responsabilités qu'implique le fait de vivre, il n'est à aucun moment question. Je voudrais, dit l'un, trouver un appartement plus confortable ; j'aimerais, dit l'autre, acquérir un nouveau poste de T.S.F. Si la plupart d'entre nous souhaitent que la guerre se termine (ce qui, en soi, est fort légitime), c'est pour pouvoir revivre les jours d'abondance et de vacuité totale qui suivirent la guerre mondiale. Nous souffrons parce qu'un peu de confort nous manque, et nous désirons la fin des hostilités afin de pouvoir reprendre tout de suite nos habitudes nonchalantes. Nous souffrons parce que nous sommes incapables

de comprendre qu'il est des maux nécessaires, nous fûmes élevés dans l'ouate et les idéaux que l'on nous proposait étaient des idéaux de pacotille.

La terrible épreuve que nous traversons n'a pas ouvert les yeux aux masses. Le sens de la guerre, comme celui de la paix, leur échappe complètement. Quant à la privation et à la souffrance, ce n'est pas à la plupart d'entre nous qu'il s'agit de demander d'en accepter l'épreuve. Au fait, nous ne craignons rien tant que de changer d'habitude. Les choses que nous regrettons dans le passé sont toutes d'une médiocrité écœurante.

Ce qu'il y a de grave, c'est qu'à présent, nous craignons la vérité ; elle nous fait peur, nous nous bandons les yeux pour ne point l'apercevoir. Nous n'en voulons à aucun prix, et cela parce qu'elle n'est point conforme à nos désirs. Mais c'est plutôt « à nos lâchetés » qu'il conviendrait de dire, car nous ne savons même plus désirer et moins encore vouloir. Evidemment, les heures présentes ne sont point précisément pour nous des heures de joie. Je respecte et je comprends la souffrance réelle de

ceux à qui la guerre enleva un être cher... j'admets qu'il est des séparations cruelles et que ce n'est point l'heure encore de se réjouir. Mais ce que je déplore, c'est le peu de profit que nous tirons de ce temps mauvais. Nous pourrions profiter admirablement de notre adversité, nous pourrions nous « retremper » dans la souffrance..., mais, au fait, nous craignons de vivre et d'avoir mal.

Ce qui distingue l'homme antique de celui d'aujourd'hui, c'est que le premier savait accepter son destin et qu'il était en quelque sorte ce destin lui-même, tandis que le second n'a plus la moindre conscience de ce qu'il fut la mesure du monde !

L'homme d'aujourd'hui ignore le sentiment de noblesse. Le souci des meilleurs d'entre nous est encore lamentablement médiocre. L'idéal semble être : « S'entendre avec tout le monde » et « vivre chacun pour soi ».

De tout ce que nous enseigne l'antiquité prodigieuse, nous n'avons rien su retenir. Nous n'avons pas compris que le premier devoir de l'homme est d'adhérer à la nature et de se conformer à ses éternelles exigences. Nos moder-

nes psychologues ont examiné au microscope non pas l'homme qui est au fond de nous, mais le pantin qui depuis quelques siècles le remplace. Où commencent nos limites et où s'arrêtent-elles, qu'est-ce qui nous requiert et qu'est-ce qui nous détermine ? voilà ce dont nous n'avons plus la moindre notion.

Comme dérivatif à cette immense nonchalance, on ne trouva rien d'autre qu'un désagrégeant opium : celui de l'indifférence, sinon de la bêtise. On sombra dans la vacuité la plus absolue, on forgea des plaisirs à la mesure de cette déchéance ! on devint solitaire et sceptique, égoïste et mesquin. Seules les choses petites et basses retenaient notre attention atrophiée... et le monde s'écroula sans que nous sachions exactement de quoi il retournait.

Il n'y a plus place en nous pour la ferveur. « Qui ne l'a rencontré, dit Rudolf Kassner, cet être au regard échauffé, sans personnalité et sans consistance ; cet être sans rassasiement, cette créature sans volupté à trogne sensuelle, cet homme sans tension, bourré de contradictions et de fêlures ? Qui ne le connaît, le jouisseur sans goût, l'érotique triste, l'esthète com-

patissant, le patriote par désespoir et sans conviction, le dévôt sans foi ? »

Il n'est pas difficile de nous rendre compte jusqu'à quel point nous avons perdu notre mesure, c'est-à-dire la mesure du monde ! Peut-il être grand le siècle où les clercs prennent la défense des œuvres les plus absurdes, sous prétexte que le peuple ne fera jamais l'effort nécessaire pour sortir de l'ornière où il s'embourbe chaque jour davantage ? Non seulement nous avons été incapables d'accepter notre destinée, mais nous l'avons trahie. Partout et toujours nous avons remplacé le vrai par le faux et le beau par le laid. Le monde dans lequel nous vivons n'est qu'une parodie du monde véritable et l'homme n'est plus que la caricature de lui-même. Kassner stigmatise, dans les termes que voici, notre criminelle impuissance : « L'homme n'est même plus capable d'éprouver la grandeur. Ou bien il se forme de cette grandeur un idéal américain : l'homme excessif, le superlatif, le spécialiste, la masse, la célébrité du jour, le ténor, Roosevelt, le milliardaire, le boxeur et toutes sortes d'hommes et de choses sans lien ».

C'est bien là que gît le drame. Nous admirons à présent le monde américain parce que nous y trouvons la plus grotesque caricature de notre monde et parce que nous reconnaissons en l'Amérique la terre de la liberté... cette liberté non pas de penser, mais cette liberté de ne s'unir à rien et de ne point devoir prendre le moindre engagement... !

Est-il encore temps de nous ressaisir?... Et l'ultime effort de quelques-uns, qui placent notre grandeur nulle part ailleurs que dans l'adhésion à notre destinée, lèvera-t-il un vent de révolte suffisamment puissant pour confondre les lâches et les pitres que nous sommes ?

POUR UNE RENAISSANCE DE LA TRAGÉDIE

Il ne sera peut-être pas nécessaire de remonter aux anciens mystères d'Eleusis, au théâtre athénien de Dionysos, pour montrer l'origine sacrée de la tragédie. C'est l'âme du peuple tout entière, ce sont ses aspirations profondes et c'est la consécration de ses mythes qui président au départ de l'art théâtral des nations.

La tragédie telle que nous l'apportèrent Sophocle et Eschyle n'est, en réalité, que la mise en scène, que l'illustration de la mythologie et que la vulgarisation de certaines doctrines occultes.

Au fur et à mesure que la tragédie grecque évolue, le mystère échappe aux mains des initiés pour se répandre peu à peu dans la conscience individuelle.

Au fait, les grands mythes que se forge l'humanité, et cela chez tous les peuples, ne sont que le besoin d'expliquer l'inexplicable, de percer le mystère de la nature hostile et le

désir d'échapper à la fatalité. Le besoin d'opposer les forces bénéfiques aux forces maléfiques, et les temps fastes aux néfastes, est en quelque sorte la recherche de l'équilibre entre le bien et le mal.

C'est de l'observation des éléments premiers : eau, feu, terre, lumière, que naquirent les premières philosophies. C'est de l'observation de la succession des jours que naquirent les premiers « spectacles » : les premières manifestations théâtrales proprement dites. C'est du besoin de se protéger, de se défendre contre la nature que « surgissent » l'incantation et la magie.

La conscience que l'homme eut de sa faiblesse au premier jour du monde, cette conscience pusillanime, cet étonnement, permirent l'éclosion de l'art et de la science.

Pour conjurer les esprits maléfiques, pour apaiser les éléments, pour mériter la faveur des dieux, l'homme inventa les fêtes qui, toutes, revêtaient un caractère sacré.

★
★★

Laissant de côté les multiples « défenses »,

les « tabous » qui engendrèrent les cérémonies les plus étranges et les rites les plus émouvants, je rappellerai seulement ici les splendides fêtes païennes du Feu, qui se célébraient plusieurs fois l'an, à l'approche même d'une saison nouvelle ; puis aussi, les rites qui accompagnaient les semailles et la récolte, sans oublier les holocaustes, les sacrifices de vies humaines, que tous les peuples primitifs accomplissaient dans la joie, puisqu'il s'agissait de conjurer le sort et d'adopter le rythme de sa vie au rythme même du jeu de la mort et de la résurrection.

Au fur et à mesure que les peuples se civilisent, l'esprit fétichiste perd son caractère populaire. Les légendes rentrent peu à peu dans la tradition, les héros, les protecteurs qu'avaient engendrés une imagination craintive et une pensée primaire quittent la « place publique » pour s'enfermer dans les temples. A la crainte purement animale de l'homme primitif succède un besoin de connaissance déjà plus intellectuelle, mais la science est encore aux mains de quelques prêtres et de quelques sorciers... Il faudra entreprendre de longs pèlerinages pour mériter la faveur des dieux qu'on implore.

Et cela aussi fut à l'origine du « spectaculaire »... Car la prière et la procession publiques sont une forme de la cérémonie populaire. Elles furent, l'une et l'autre, fécondes en us et coutumes, en gestes, en attitudes et en cantiques. Elles contribuèrent, comme le fera plus tard la tragédie proprement dite, à enivrer l'esprit des hommes, car ce n'est pas par hasard, comme le remarque Nietzsche, que le drame grec, par exemple, doit sa puissance et son lyrisme au caractère dionysien de ce peuple ivre de dieux.



Avec Eschyle, et plus particulièrement avec le « Prométhée enchaîné », le tragique spécifique et la destinée du peuple grec est mis à la portée des spectateurs. S'il s'agit encore de la révélation de quelque mystère, si le thème n'est autre que celui d'un dieu apportant le feu aux hommes, légende qui se retrouve chez tous les peuples, sous diverses formes, c'est la première fois qu'une nation civilisée prend conscience de son destin malheureux. Le théâtre occidental commence avec Eschyle. La con-

science collective n'est plus maintenant, si je puis dire, le fait du peuple tout entier, mais le fait de chaque individu qui le compose.

Et le sentiment du collectif ira diminuant à travers les âges. Sans doute connaissons-nous une époque prodigieusement « collectiviste » comme le moyen âge ; sans doute verrons-nous les cathédrales miraculeuses et anonymes ! Mais il appert que l'histoire de la civilisation n'est que celle du triomphe de la conscience individuelle, de la « personne », sur une conception du monde panthéiste et amoral, mais qui avait pour elle une grandeur à jamais perdue, une poésie essentielle, un tragique quotidien.

Je voudrais rappeler ici que c'est au moment où il s'est souvenu de ce qui faisait le caractère même du peuple, que le théâtre a été le plus grand. Eschyle se souvient du dieu le plus représentatif des Héliènes : Dionysos. Wagner en appelle aux mythes germaniques. Les « mystères » du moyen âge naissent de la tradition populaire. N'est-ce point à de tels instants que le théâtre atteint au sommet de lui-même, et s'il avait su garder jalousement ce sens du

« national », ce besoin de fastes, cette volupté de retrouver l'essence animique du peuple, dont il reflète l'image, aurait-il lamentablement sombré dans le genre psychologique, dans la misérable pièce à thèse, dans la comédie galante et dans l'apologie de l'adultère ?

Ceux qui, aujourd'hui, encouragent le goût vénal d'un public hébété, n'ont pas seulement perdu le sens du théâtre éternel, mais ils ne mesurent pas la profondeur de l'abîme qui déjà sépare hier de demain, hier, où l'on insultait impunément à l'âme du peuple, et demain... où il s'agira de rendre des comptes à la nation tout entière.

L'HOMME TOTALITAIRE

Dans ses « Notes pour comprendre le siècle » (1), Drieu la Rochelle instruit le procès de la pensée humaine depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Suivant une méthode qui lui est chère, l'auteur s'attache tout d'abord à montrer que les grands siècles furent ceux où entre le corps et l'âme existait un parfait équilibre. Dès qu'un tel équilibre est rompu, l'homme, comme la société, court à sa ruine. Le moyen âge, sous plus d'un aspect, est comparable à la première antiquité, celle qui précède — en Grèce — la philosophie de Platon, Platon, avec qui commence la séparation de l'âme et du corps. Pour Drieu la Rochelle, l'époque médiévale est un temps admirablement jeune, semblable aux grands siècles archaïques de la Grèce (le XII^e et le XIII^e). « Ces châ-

(1) Drieu La Rochelle. « Notes pour comprendre le siècle ». (Gallimard), Paris.

teaux et ces cathédrales, dit l'essayiste, n'ont pu être bâtis par des chétifs, ni par des tristes. Il y a à la fois une raison et une audace de la raison dans le plan des cathédrales qui ne peuvent être comprises seulement comme l'effet d'une ardente foi extra-terrestre, mais comme confiance dans la vie, joie de vivre, affirmation exubérante de l'immédiat. » Drieu la Rochelle compare les réalisations artistiques de nos villes médiévales à celles d'Athènes. Il montre combien, à l'origine, nos cathédrales étaient rutilantes. Quel témoignage d'une vie débordante que les vitraux, les livres d'heures et les costumes des seigneurs et des manants. Tout cela n'était-il pas une formidable ode à « la joie des sens » ? Tout cela ne constituait-il pas une glorification du corps autant que de l'âme ?

Il y a aussi l'hymne au corps, l'hymne à la force physique, chanté par les trouvères. Il y a l'héroïsme qui est « une atmosphère mystique qui presse à l'infini la faculté de jouir et de pâtir par le corps, tout comme la sainteté ».

Le moyen âge c'est « l'épanouissement du spirituel dans le corporel ». Le drame actuel,

notre drame, c'est que nous ne représentons plus l'homme. La véritable décadence commence à la « Renaissance ». Peu à peu, le progrès aidant, l'homme a perdu la partie éternelle de lui-même. Pour Drieu la Rochelle, le moyen âge ne représente pas le passé, mais la jeunesse. C'est une source vive vers laquelle, si elle veut vivre, l'Europe devra maintes fois se tourner. « Je ne suis pas du passé, dit encore Drieu, je suis de la vie. » L'auteur rend également hommage au Christianisme, ce Christianisme qui « n'a pas tué le corps au moyen âge ». La décadence a commencé au moment où se constituaient les sociétés urbaines. A cette époque la « conscience individuelle » est entrée dans la place. Le corps alors est devenu « le lieu de la vie sexuelle ».

La Renaissance apparaît comme la première rupture de la « Tradition ». N'est-ce point elle qui prépare en secret le rationalisme du XVIII^e siècle ? « Le moyen âge, écrit notre auteur, a connu la joie du corps, la Renaissance en a connu la jouissance. » Mais dans la Renaissance subsiste une partie du temps médiéval. Partout la rupture entre la campagne

et la ville va s'accroissant. Nous courons à la Réforme et à la contre-Réforme. La porte est ouverte au rationalisme, l'âme est séparée du corps. Drieu entreprend alors d'opposer Rationalisme à Romantisme. L'un étant la « vaine contre-partie » de l'autre. La véritable déchéance de l'homme commence après 1750. Les arts, peu à peu, ne s'attarderont plus à reproduire l'image de l'homme. « Voyez, dit Drieu, les impressionnistes ne peindront plus guère l'homme : la fin du portrait est un signe sinistre. » La raison est en quelque sorte un « défi » à la vie, elle « qui se croit toute tournée vers l'avenir, c'est l'arrêt de l'homme ». « L'orgueil nationaliste » aboutira à Napoléon. Au cynisme du XVIII^e siècle succède un premier romantisme : Lamartine, en France ; Coleridge, en Angleterre ; Henrich von Kleist, en Allemagne. La mélancolie de Rousseau mène au pessimisme. Cette « morosité » en passant par Hugo, ira jusqu'à Mallarmé, Barrès, Nerval, Baudelaire et Rimbaud : « Le courant cynique et le courant mélancolique se rencontrent souvent chez les romantiques. Le point de cette rencontre est dans la vie sexuelle ». Pour Drieu, le

rationalisme est la cassure entre la raison et la mystique ; le romantisme n'est pas parvenu à relier les deux pôles. « L'homme romantique essaye de s'arracher à une analyse incomplète et donc décevante en se perdant dans l'éloquence lyrique et la fantaisie artiste. Il se réfugie dans le vague pour survivre, il faut bien reconnaître qu'il a encore en lui de grandes ressources d'énergie. » Parlant du Naturalisme et du Symbolisme, « produits » de la grande ville, Drieu la Rochelle ose cette image saisissante et combien vraie !

« L'homme dans la grande ville ne sait plus ce qu'il y a derrière la faim et la soif ; il oublie les plantes, les animaux et les saisons. Pour lui, les chiens, les chevaux, les chats, les oiseaux ne sont plus que des poupées. Il vit comme si on ne mourait pas, il pense comme s'il n'y avait pas de tremblements de terre, d'épidémies, de guerres, de massacres. Ou le peu qu'il sache encore de tout cela, il le nie éperdument et prétend que cela n'est plus ou ne va plus être. Et, en effet, cela ne sera plus, puisqu'il nie l'enfant. »

Nous voici entrés de plain-pied dans l'ère du

machinisme. Plus d'harmonie entre l'homme et la nature. L'homme perd l'usage de ses mains. « Aujourd'hui, à quoi servent les mains ? s'écrie Drieu. Mains, pauvres mains, qui pendent mortes à nos côtés. Comment voulez-vous que naissent encore des peintres, alors que les mains sont mortes ? Ni non plus de musiciens. Ni même des écrivains. Car le style naît pour ceux-ci comme pour tous les autres de la mémoire de tout le corps. »

L'âme est perdue, c'est ce qui ressort de la lecture de tous les romantiques et symbolistes qui aboutissent à Mallarmé, dont l'œuvre « cerne le néant d'un trait orné ». Avec Proust et Gide, c'est l'onanisme et l'inversion. « Après 1900, conclut Drieu la Rochelle, la Franc-maçonnerie est doublée par celle de la drogue ».

Mais le symbolisme a une autre face, car « dans le pire, l'homme retrouve terre et rebondit ». Et déjà l'auteur de « Gilles » entrevoit une Renaissance. Car le symbolisme est aussi « la reprise du sens mystique ». L'Illuminisme n'est pas étranger à la formation du romantisme. Voyez Swedenborg et voyez Saint-Martin. Rimbaud n'est-il pas un mystique qui n'a

point trouvé son équilibre ? « La Saison en enfer » rejoint les « Pensées de Pascal ». Mais c'est en Claudel que Drieu voit la véritable réconciliation de l'âme et du corps. Chez l'auteur de l'« Annonce faite à Marie », « L'homme s'est reconstruit ». En somme, Drieu ne voit dans le romantisme, continué par le symbolisme, qu'une mystique renaissante. En France, elle devait aboutir à Péguy, à Claudel, à Bernanos, en passant par Villiers, Bloy, Huysmans, Apollinaire et quelques autres. » Claudel est le seul écrivain vraiment sain depuis le moyen âge qui soit aussi vraiment grand. Etrange et miraculeux réveil des forces dans cette France exténuée »... « Mais il ne doit pas faire oublier Léon Bloy... qui a été le premier et qui a été touché par une grâce plus foudroyante et plus essentielle ».

Drieu la Rochelle cependant voit dans la pratique des sports et dans l'athlétisme le signe d'une « énorme révolution dans les mœurs ». Ce besoin qu'a le citadin de quitter sa ville, cette fougue toute moderne pour les voyages, voilà autant de signes qui permettent de croire que la réconciliation de l'âme et du corps est

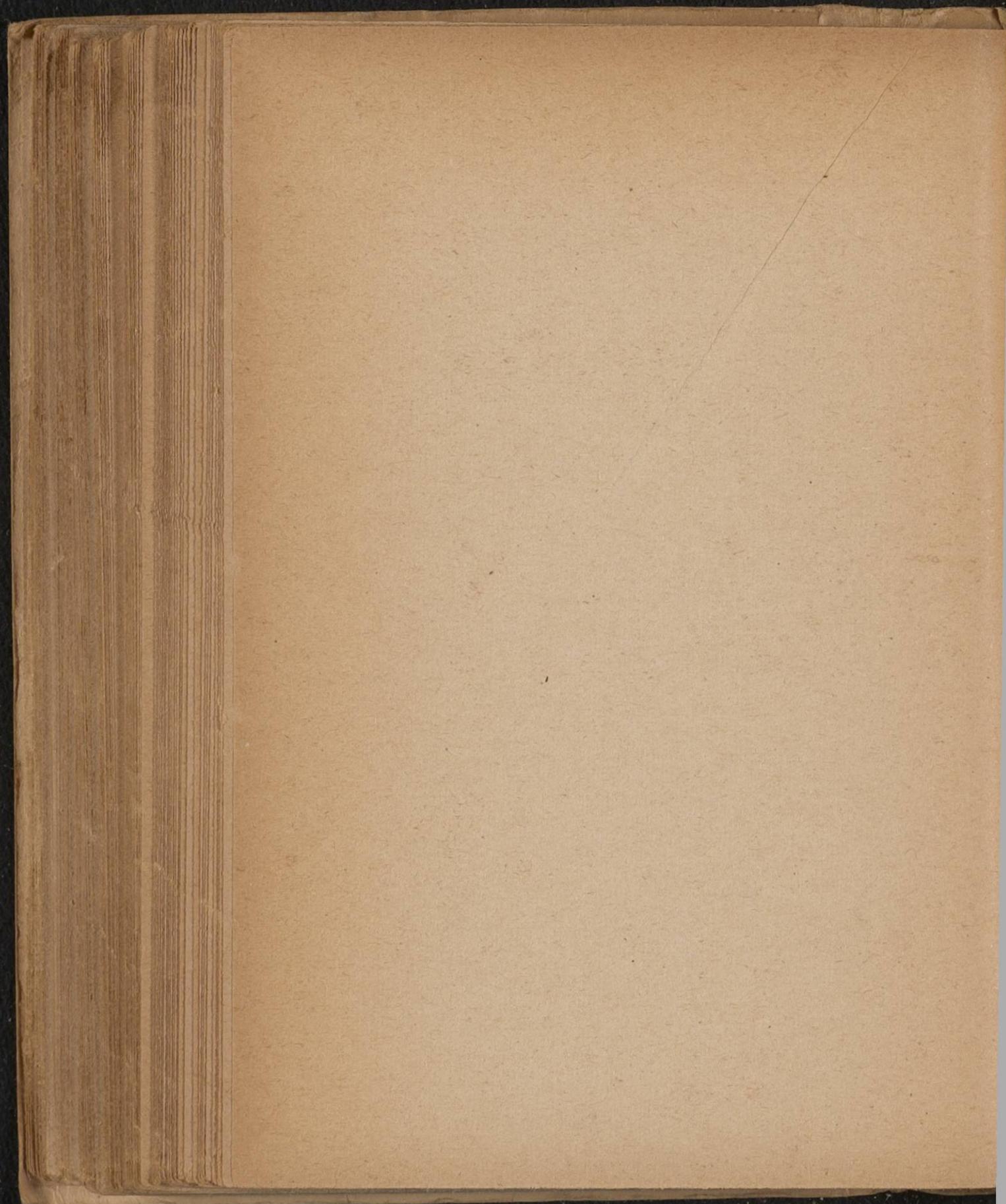
proche. Et cette réconciliation n'était possible qu'après la mort du rationalisme, ce rationalisme auquel Nietzsche donna le coup fatal, lui qui « apporte au XX^e siècle des directions toutes prêtes pour l'action », lui qui « recharge l'humanisme athée de tout le sens du sacré et du divin », et lui encore qui « récupère dans la sainteté tous les éléments qu'elle a en commun avec l'héroïsme ».

Dans la révolution nationale et socialiste du peuple allemand, Drieu voit « une double restitution, celle de l'Europe aryenne et chrétienne et celle de l'Europe des mouvements socialistes ».

La révolution européenne est totale parce qu'elle réhabilite les valeurs du corps autant que celles de l'âme, parce qu'elle les unit à nouveau pour atteindre à l'être. La révolution totalitaire engendre l'homme totalitaire, pour qui « la seule liberté est puissance et plénitude ».

De la lecture des « Notes pour comprendre le siècle » nous pourrions conclure que nous entrons dans un nouveau moyen âge. Mais Drieu la Rochelle nous rappelle qu'il n'y a

jamais dans l'histoire de retour au passé, mais
une inéluctable succession de cycles qui, à
leurs réapparitions millénaires, se heurtent cha-
que fois à de nouveaux courants d'idées.
« L'humanité a connu déjà des tas de moyens
âges. »



« LE TRAVAILLEUR »

Nous devons à la belle activité de la Faculté de Lettres de l'Université de Paris de voir publier, aujourd'hui, dans les cahiers de l'Institut d'études germaniques, le premier essai important — en langue française — sur le plus curieux humaniste contemporain : Ernst Jünger (1).

La présente étude ne sépare point l'homme de l'œuvre. Son auteur tente, au contraire, d'éclaircir l'une par l'autre. Qu'il y soit parvenu ne fait pour moi aucun doute. Il me fut rarement donné de lire un exposé aussi clair et aussi passionnant. Marcel Decombis nous trace d'Ernst Jünger un portrait en profondeur. Il suit pas à pas l'évolution de ce post-romantique, dont la démarche prend son point de départ dans la « guerre ».

Il est étrange, en effet, de constater à quel point la guerre forma le poète de « Le Cœur

(1) Marcel Decombis : « Ernst Jünger », Aubier, Paris.

aventureux ». Grâce à elle, il est devenu un soldat ; et cela non seulement au sens militaire du terme, mais plus encore au sens « expérience humaine ». Rentré dans la vie civile, Jünger retrouvera difficilement son « climat » véritable. Il voyagera quelque peu et s'intéressera particulièrement à la biologie et à la zoologie. Dès 1927, la politique l'intéresse ; il ne s'y donne cependant pas comme militant. A cette époque, il lit Swedenborg et certains poètes français. Nietzsche et Kleist sont, nous dit-on, les seuls auteurs allemands dont l'œuvre le sollicite. A cette époque s'affirment en Jünger une intransigeance, une brutalité, un absolutisme qui sont le fondement même de sa pensée.

Sans doute la guerre fut pour notre auteur l'épreuve décisive, c'est de là et de nulle part ailleurs que part cette philosophie où l'on retrouve les grands courants de l'aventure romantique. Pourtant, la spéculation comme telle, la métaphysique pure, le plan de l'esprit, devaient aboutir tôt ou tard, chez un écrivain tel que lui, à une vérité plus concrète, à l'aise seulement dans les limites du social.

On peut dire que l'évolution de la pensée d'Ernst Jünger fut excessivement prudente. Son but, cependant, et cela apparaît dès ses premières œuvres, est d'en finir une fois pour toutes avec les théories du passé, celles qui ont fait leur temps et qui sont vidées de leur potentiel humain. Jünger se pose tout d'abord en négateur, et ici ce terme n'est point synonyme de nihiliste. Pour lui, comme ce fut le cas pour Hölderlin, il importe de se soumettre aux lois de la nature. L'une de ces lois ne veut-elle pas que la vie renaisse de la mort ? Peu à peu, cet axiome passera, dans l'œuvre de Jünger, du plan biologique au plan moral et social.

Il est sans doute essentiel — pour le cas qui nous intéresse — de voir : 1° ce que représente l'épreuve de la guerre ; 2° ce que fut celle d'une paix boîteuse, et 3° en quoi consiste l'idéal nouveau. Ce sont ces divisions mêmes que Marcel Decombis nous propose dans son livre. Tentons d'en pénétrer la structure :

Que le besoin de détruire soit l'un des plus naturels de l'homme, il n'est que les pacifistes bêtards pour le nier. Au vrai, la guerre n'est pas que l'aboutissement d'un instinct merveil-

leux ; elle permet aussi l'affirmation de l'être : « la guerre est la plus puissante rencontre des peuples ». Ainsi donc, Jünger s'installe dans le concept de la guerre, elle qui permet « une virilité absolue ». Bien plus, il s'efforce de découvrir son essence. Et qu'importe si la raison refuse d'admettre certains paradoxes, le principe de contradiction doit être dépassé par la vie. Au fait, la guerre est un « champ d'expérience ».

Dans la guerre, Jünger trouve d'ailleurs de quoi satisfaire son sens de l'esthétique. Le technicien des batailles actuelles n'est-il pas comparable aux héros d'autrefois ? Mieux, ne les surpasse-t-il pas ? Ici, la passion profonde, instinctive, l'emporte sur le vague à-l'âme, sur la lâche sentimentalité. Assurément, il y a une incontestable beauté dans la barbarie. Et n'est-il pas heureux qu'en tout soldat véritable réapparaisse « l'homme primitif » ? Car l'homme n'a pas changé... « la soif du sang » est en lui aussi naturelle que celle du vin. Ce n'est pas du point de vue de l'esthétique qu'il faut juger la guerre ; mais du point de vue de l'histoire. La guerre toujours entraîne une situation, un moment révo-

lutionnaires : celle de 1914 devait nécessairement aboutir à la ruine de l'idéologie du XIX^e siècle. Car il s'agit bien, en dernière analyse, d'opposer la force à la spéculation et la vie simple à celle qui se « désagrège » dans les antinomies livresques et subtiles.

Il est, n'en doutons pas, des forces qui nous dépassent. Les hommes, les peuples, ne méritent point toujours le destin qui leur échoit ; mais c'est au moment où les événements les dépassent qu'il nous est donné de pouvoir juger de la valeur des nations.

Ernst Jünger estime que « la guerre est une épreuve imposée au peuple allemand par le destin ». C'est elle qui permettra qu'il ressuscite. Et si la guerre indiquait sa voie à l'Allemagne, elle précisait sa destinée au poète.



L'après-guerre correspond pour Jünger à une période négative. L'auteur de « Jardins et Routes » subit une crise morale. N'en alla-t-il point ainsi pour la plupart des esprits sensibles qui durent « subir » la république de Weimar ? Il est certain, comme le remarque judicieusement

Marcel Decombis, que « La déception qui brise alors toutes les aspirations tient moins au découragement d'avoir perdu la guerre qu'au retour de l'ordre qu'on avait cru à jamais disparu ». Il est certain que le combattant se trouve désemparé devant cette vie civile qu'il doit réintégrer de force. Entre les bourgeois et le soldat se creuse maintenant un abîme. Ernst Jünger se montre volontiers cynique. Son ironie ne va pas sans cruauté. Incontestablement, il a besoin d'évasion. Il se réfugie dans la rêverie. La leçon du romantisme, qui reste grande, très grande, malgré tout, a marqué profondément les œuvres que l'écrivain compose à cette époque. « Le Cœur aventureux » est une réplique des « contes fantastiques » d'Hoffmann ; « La Lettre de Sicile à la face lunaire » constitue un pendant aux « Hymnes à la nuit » de Novalis. Nous sommes au point culminant de la crise poétique de Jünger ; il sacrifie volontiers à la fantaisie. Sur le plan social comme sur celui de la poésie, l'ennemi mortel est le « prosaïsme ».

Mais le romantisme doit être dépassé. Il le faut situer non dans une « Hellade » inacces-

sible, mais bien sur cette terre. Si le romantisme doit transfigurer quelque chose, ce n'est assurément rien d'autre que la vie. L'artiste ne peut plus nier son siècle. Ce qu'on souhaite ici c'est un romantisme réformé. La révolte est légitime, mais la « vanité de la fuite » est un fait. L'intuition pénètre là où la raison résiste. L'aventure, toujours, présente un attrait certain, et doit être opposée au « système bourgeois de sécurité ». Et puis : « ... la vérité est aussi bien magique, que véritable la magie ».

Dans « Le Cœur aventureux », Ernst Jünger tente de s'échapper par le rêve, mais il reconnaît bientôt que l'on ne peut pas échapper aux lois de la nécessité. Le romantique cède la place au « réaliste héroïque ». Après avoir reconnu la réalité, après l'avoir considérée comme une nécessité absolue, on nous suggère d'accepter cette autre réalité : la douleur. Qui, mieux qu'elle — aujourd'hui — peut donner à nos actes l'éclat qu'ils revêtaient au temps de la chevalerie ? Mais l'héroïsme de notre siècle dépasse celui du passé. Notre volonté « — est prête à subir toutes les souffrances, voire à donner sa vie, car elle est de cette race — qui

peut avec joie se faire sauter en l'air, et voir encore dans ce geste une confirmation de l'ordre ».

Le réalisme héroïque exige donc la recherche de l'épreuve, l'endurcissement devant la douleur et la vie dangereuse. C'est grâce au concept du dépassement du romantisme que Jünger abandonne les sentiers glissants d'un certain nihilisme. Il envisage maintenant une nouvelle conception du monde.

★
★★

Les recherches d'Ernst Jünger atteignent leur plus haut point dans « Le Travailleur ». Si nous en croyons Marcel Decombis, nous sommes en présence d'une véritable somme. Ici, nous dit-on, l'auteur a retrouvé son plein équilibre, en même temps que la maîtrise formelle. La théorie de la forme constitue la base de cet essai, c'est « le fondement de l'idéal nouveau ». Pour Jünger, la forme est « une réalité supérieure qui donne un sens aux phénomènes ». Comme le remarque Marcel Decombis, on confond expressément essence et existence. Jünger substitue la « forme » au concept. Ainsi, nous nous

trouvons, comme avec Nietzsche (encore que des mêmes prémisses, Jünger tire des conclusions fort différentes de celles de l'auteur de la « Volonté de puissance »), par delà le Bien et le Mal. Il s'agit non pas de savoir si une chose est bonne ou mauvaise, mais bien de connaître à quelle forme elle appartient. Mais la forme nouvelle appelle un « type nouveau ». Il importe d'abord d'observer, de décrire ; la description « devra suivre le fil ténu des correspondances entre les choses... ». Ensuite, il convient d'interpréter, mais l'interprétation n'ira jamais jusqu'à la conclusion, parce qu'elle ne cherche pas à savoir, mais à deviner.

Pour Jünger, notre époque trouve son expression la plus complète dans le travail, celui-ci en est « la forme dominante ». Qu'on entende bien cependant qu'il n'appartient pas à l'ouvrier de définir le travail, pas plus d'ailleurs qu'au moraliste, ni davantage au statisticien, moins encore au chrétien qui en fait la conséquence du péché originel. Non, pour Jünger, nous dit Decombis, le travail, principe positif, atteint le cœur de l'existence.

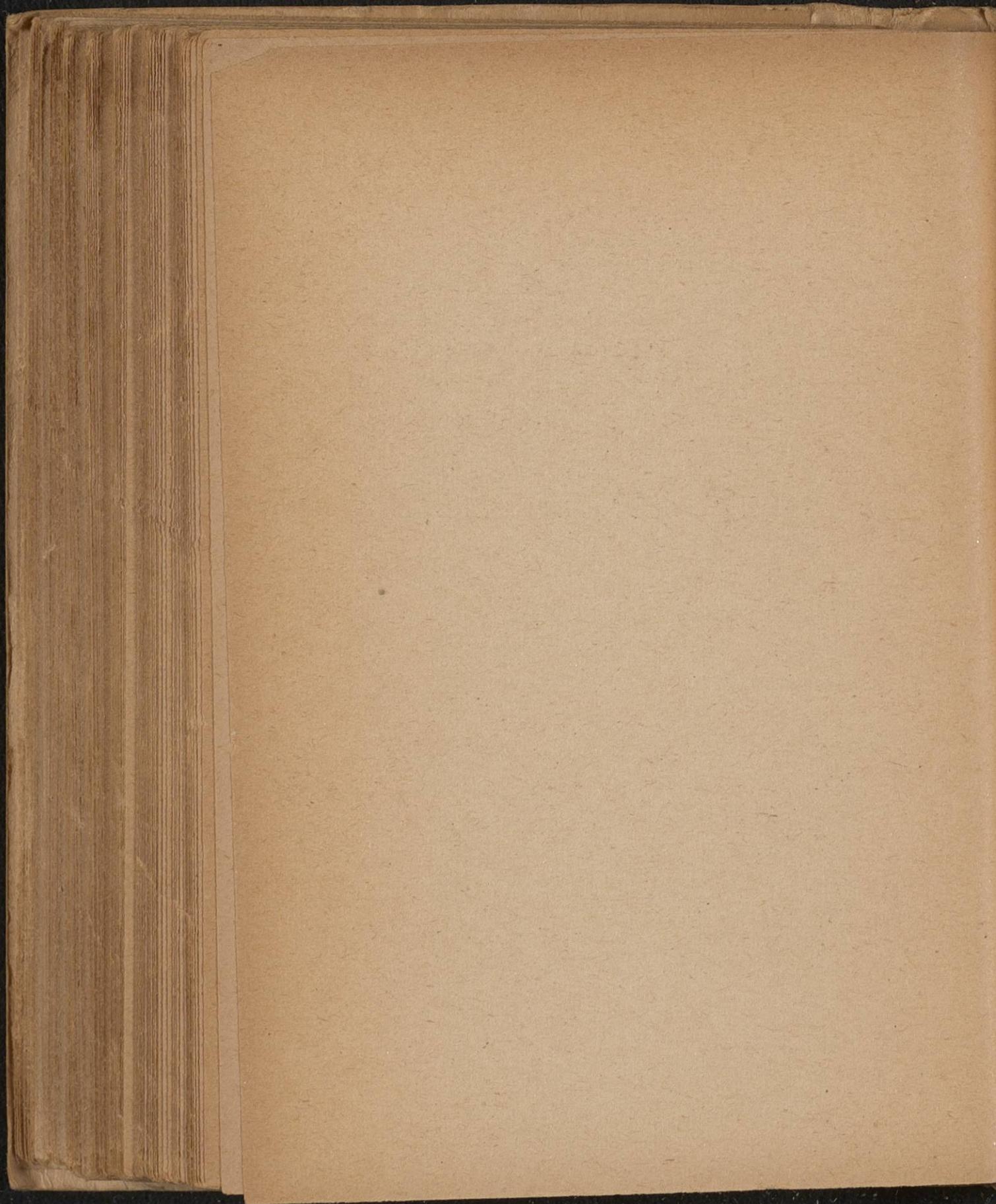
Le travailleur apparaît dès lors comme « le

type d'humanité nouvelle ». Le « type » remplace l'individu et même la communauté ; et nous avons vu que le type est le représentant d'une « forme ». Nous voici donc au seuil d'un nouveau monde : celui du Travail. Ce monde succède à celui du libéralisme. Aujourd'hui, le travailleur est seul capable d'endiguer le « flot » d'une production excessive ; « c'est pourquoi le travailleur est désigné pour établir sa domination sur le monde ».

C'est au travailleur qu'il appartient d'organiser le monde. Jünger parle de la « mobilisation totale » ; il s'efforce de découvrir « la véritable nature de la technique », qui est « la façon dont la forme du Travail mobilise le monde ». Cependant, à côté du « capital technique », il faut situer le « capital humain », celui-là même qui n'a pas encore été exploité, celui qui suppose « l'existence d'une race nouvelle d'hommes ». Il convient d'ailleurs de « partir de la masse », dont **l'immensité** est pour Jünger un « facteur de puissance » capable de passion, c'est-à-dire susceptible d'écouter ses instincts.

Les termes « Mobilisation totale » servent en

quelque sorte de point de départ et d'aboutissement à la théorie jüngerienne. Autrefois, alors que la guerre n'exigeait que des mercenaires, on ne connaissait que la mobilisation **partielle**. Depuis 1789, chaque citoyen est appelé à participer à la guerre, et les conflits qui se sont succédés depuis la révolution française ont vu se développer le principe de la mobilisation générale. De plus en plus, l'unité se fait entre le front et l'arrière ; le travailleur est un autre soldat, non moins indispensable que celui-ci au maintien du cours perpétuel des choses. Il appartiendra à la révolution que Jünger croit, lui aussi, « permanente », d'aller « jusqu'à cette mobilisation **totale** des capacités humaines ».



« L'ÉTAT CHANTANT »

Ceux qui médissent de la poésie, ceux qui déclarent qu'elle est une sorte d'objet de luxe auquel personne ne s'intéresse, ont eu tort de ne point assister à la brillante conférence que l'académicien français Paul Valéry donnait dernièrement dans nos murs.

L'auteur d'« Eupalinos » nous entretient tout d'abord de ce petit port du Midi où il naquit. Il nous dit l'influence que le « climat » marin exerça sur son enfance ; il nous parle du collège où il étudia, collège situé sur une montagne, et d'où il pouvait suivre aisément l'animation du port, le départ des navires,... tout ce mystère qui s'attache aux choses et aux gens de la mer. Il est naturel de voir qu'un poète insiste sur ses plus lointains souvenirs, surtout lorsqu'il admet, comme Valéry, que la poésie est tout d'abord sensibilité. Pour qu'il y ait sensibilité, il faut que nous subissions une émotion, un choc ; autrement dit, que nous nous éton-

nions. La poésie, pourtant, n'est point toute enfermée dans cette première admiration devant les phénomènes. Car s'il ne s'agissait que de sensibilité, la grande majorité des hommes seraient poètes. La poésie s'applique aussi au travail particulier du poète; elle sous-entend la fabrication, l'expression, l'écriture. Sentir est une chose, faire un poème en est une autre. Entre les deux quelquefois un abîme peut se concevoir. Pour passer de l'une à l'autre, pour que la première prenne forme, pour qu'elle atteigne à ce que Valéry appelle l'« état chantant », il est nécessaire que le sens critique intervienne. Il n'y a pas poésie dès qu'il y a expression, encore faut-il que l'expression réponde à certaines lois esthétiques, qu'elle tienne compte d'un certain jeu des sons et des images.

L'activité poétique, l'évolution créatrice propre au poète pourrait se diviser en trois phases. La première est celle durant laquelle on tente de traduire le plus fidèlement possible une émotion fortement ressentie. La seconde est celle où l'on subit les influences de certaines lectures — celles notamment des poètes avec

lesquels on croit avoir quelque affinité —. La troisième est celle où, s'étant choisi des maîtres, on s'efforce de les imiter et de les égaler. Autrefois, dit Valéry, l'imitation était considérée comme une ambition, voire comme un but en soi. Il y a quelque cent ans, les peintres songeaient encore à faire aussi bien que tel ou tel grand maître ; ne passaient-ils pas le meilleur de leur temps à copier les chefs-d'œuvre dans les musées ?

Aujourd'hui, l'on ne songe plus à ressembler, mais l'on tente de « différencier ». Valéry se refuse à porter un jugement sur le procédé de la « ressemblance », autant que sur la méthode de la « dissemblance » ; il se contente de remarquer que si nous avons quelque chose à dire, à exprimer, aucune règle ne pourrait nous en empêcher. L'habitude, l'éducation sont choses qu'il convient de vaincre.

L'auteur de « Cimetière marin » nous parle alors de l'ascendant qu'eut sur lui cette poésie, passée à l'état d'occupation, et dans laquelle il trouve une sorte de refuge, une tendance à se séparer du secondaire (ajoutons du vulgaire), une manière de satisfaire un besoin intérieur

de solitude. A ce jeu, Valéry trouve quelque intérêt puissant, car il est alors au cœur de l'adolescence. Mais sur tout ceci vient se greffer la technique, elle qui permettra d'atteindre à l'« état chantant ». Une énergie libre s'empare de l'être, et ceci aboutit à « l'effusion rythmique ». Le poète se sent, enfin, un producteur de rythmes. Valéry fait alors l'expérience qui consiste à partir du rythme sans tenir compte de ce que l'on va dire ; les mots entraînent les mots et suscitent les images. Ces éléments verbaux se précisent et prennent une certaine signification.

Abandonnant la partie technique de son exposé, Valéry nous parle des grands poètes qui donnaient le ton vers 1890. Ce sont Hugo, Baudelaire et Gautier. Mais un livre devait plus particulièrement marquer la destinée poétique du chantre de « Sémiramis », c'est l'ouvrage de J.-K. Huysmans : « A Rebours », dans lequel il découvre quelques vers de Stéphane Mallarmé. La découverte de l'auteur de « L'Après-midi d'un Faune » constitue l'événement capital de la vie poétique de Valéry.

Le conférencier nous dit encore tout ce qu'il doit à l'extraordinaire bienveillance de Pierre Louys.

Pourtant, la deuxième moitié du XIX^e siècle semble débiter par une attaque violente contre la religion. Ni la critique de Renan, ni le naturalisme de Zola ne séduisent les jeunes esprits, eux qui désirent ardemment ne point sombrer dans le scepticisme. Il n'est pour la jeunesse de salut que dans l'esthétisme. Le symbolisme, malgré ses défauts et ses tares, apparaît aux yeux de Valéry comme un « temps » remarquable. En ce mouvement littéraire, le poète de « Cantique des Colonnes » salue l'avènement même du royaume de l'esprit. C'est Pierre Louys d'une part, et André Gide de l'autre, qui serviront ici de guides au jeune homme de vingt ans. Valéry arrive à Paris et y rencontre son maître Mallarmé. Il fréquente assidûment les fameuses soirées du mardi.

Le destin fut ingrat, juge Valéry, qui me fit naître après tant de grands hommes. Je ne songe pas sans angoisse, confesse le disciple de Mallarmé, aux jeunes d'aujourd'hui. Je suis terriblement embarrassé lorsqu'ils viennent me

demander conseil. Je ne puis leur dire qu'une chose : « Ne craignez pas de vous tromper ! » La vie spirituelle aboutit à la réforme de soi-même. Elle doit nécessairement triompher de telle ou telle contingence immédiate. L'œuvre d'art est le résultat d'une « attitude mentale précise ». C'est chez Wagner que Valéry voit l'une des plus belles réalisations de son propre système esthétique. Pour réaliser un chef-d'œuvre comme « Tristan et Yseult » il fallait tout d'abord posséder une passion très développée, il fallait ensuite être capable de dominer cette passion, de l'analyser et d'en faire une construction admirable. C'est un tel exemple que le poète propose aux jeunes. Soyez tendus vers la pensée, leur dit-il, analysez les conditions de l'existence : « Les événements passent, la volonté d'être soi ne passe pas ! Il s'agit d'être aussi complet qu'on peut l'être ! »

LE SENS REVOLUTIONNAIRE

Le révolutionnaire est celui qui lutte pour que nous ne connaissions plus jamais un temps comme celui que nous avons connu avant-guerre. Par quelle aberration de l'esprit peut-on souhaiter aujourd'hui que reviennent les jours d'avant le 10 mai ? La mémoire de l'homme est-elle donc courte au point de ne plus se rappeler toutes les intrigues et tous les complots qu'il nous a bien fallu subir naguère ? Sommes-nous victimes d'une amnésie totale pour ne plus nous souvenir de cette Belgique démocratique où à chaque tournant dangereux on en appelait aux « pouvoirs spéciaux » ? Etait-elle donc si honorable et si belle cette vie qui s'écoulait stupidement au jour le jour et durant laquelle nous prévoyions les catastrophes, sans que nous bougions d'une semelle ?

Ah ! combien à ce temps exécrationnable préférons-nous celui que nous vivons aujourd'hui ! Ce n'est pas que nous soyons heureux d'avoir

fait les frais d'une aventure qui ne nous concernait pas, ce n'est pas que nous bénissions l'épreuve qui nous condamne à devoir étaler toutes nos misères aux yeux d'autrui, mais ce qui nous enchante c'est d'être entrés de plain-pied dans la lutte, c'est de participer dans la faible mesure de nos moyens au gigantesque travail de l'avènement de l'Europe. Les idées nouvelles, comme les hommes, naissent dans la douleur. Le sens révolutionnaire de notre époque extraordinaire se traduit précisément dans l'immense besoin de quelques-uns de sauver leur patrie malgré elle. C'est cela qui emporte nos suffrages et stimule notre volonté. Il est admirable qu'il nous soit permis d'apporter notre part infime à la cause de la révolution nationale-socialiste. Il est prodigieux que nous soyons autorisés à faire nos preuves aujourd'hui même, en cette heure où la bêtise de certains est sur le point de compromettre le nom glorieux que nous portions.

Les droits que le révolutionnaire réclamait, dans la société démocratique, étaient d'un ordre purement individualiste. Dans un remarquable article de la « Nouvelle Revue Française »,

Drieu la Rochelle écrivait naguère : « Vous prôniez avec acharnement les seuls droits de l'individu. Et les droits de cet individu, ce n'étaient pas, comme à l'époque mâle du libéralisme, manifestation de vigueur et de fierté. Quant un puritain ou un jacobin parlait de liberté, c'était quelque chose de positif, de débordant et de rudement garanti. S'il tenait sa Bible ou sa Déclaration des droits dans une main, il tenait un fusil dans l'autre ».

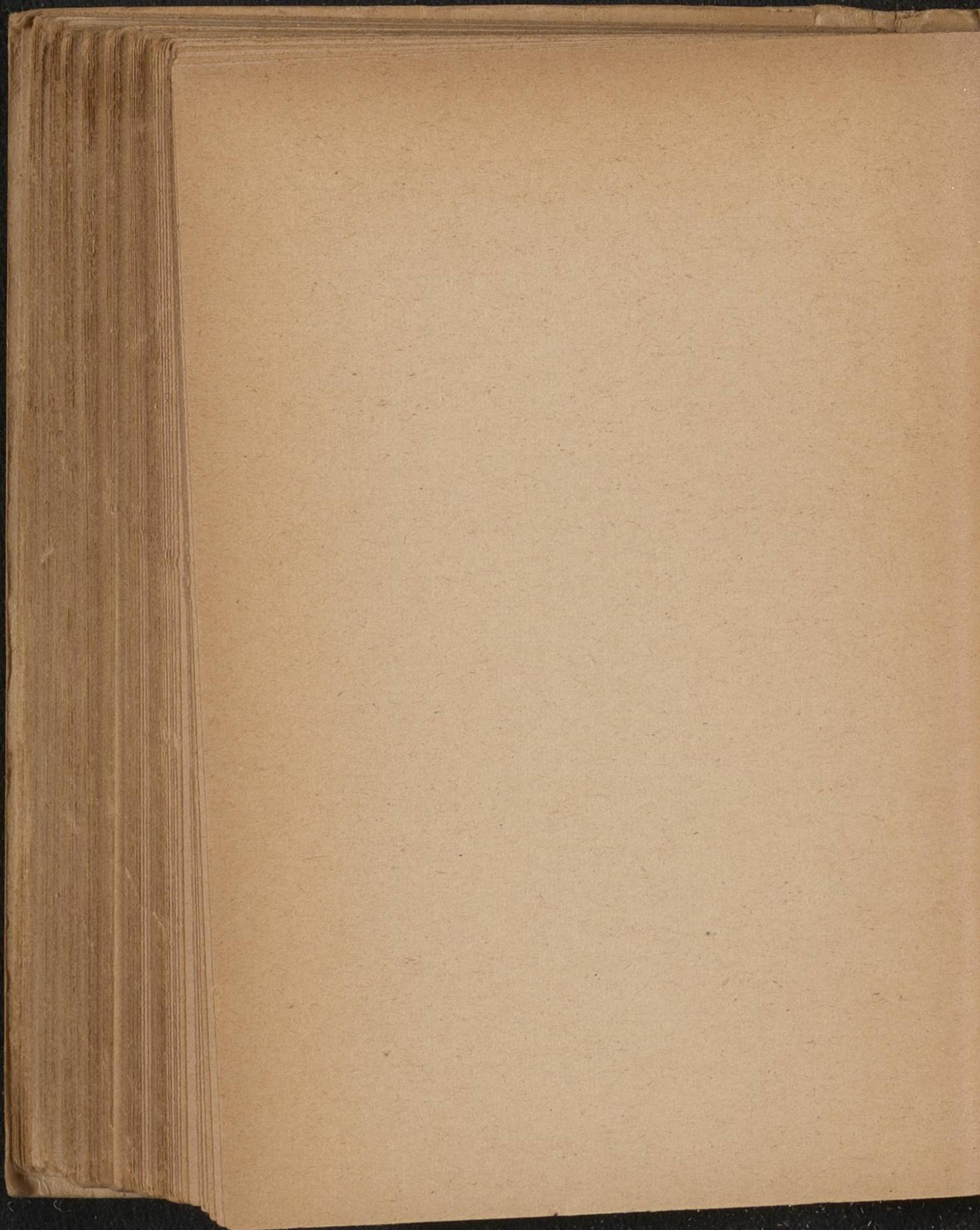
Mais vous aviez horreur du fusil. Vous n'aviez qu'horreur ou ironie pour cette poudre qui était dans un fusil et vous réprochiez ou vous ignoriez la foudre même du ciel. Un orage, cela vous paraissait aussi indécent qu'une guerre. Vos femmes trouvaient dégoûtant d'être enceintes, elles étaient honteuses de souffrir dans l'accouchement. Pourtant, vous admettiez encore le coït. Mais sans doute que votre fils sera homosexuel et ne l'admettra plus. Beaucoup des libéraux ou des libertaires doucement bourgeois de votre espèce méritaient d'avoir des fils qui fussent gitons — et ils les ont eus.

Mais le temps que nous vivons permet mieux qu'aucun autre de distinguer les lâches et les

hommes courageux. Dans leur manière d'écrire, dans leur façon de s'agiter ou de boudier à la tâche, nos compatriotes nous donnent l'exacte mesure de ce qu'ils sont. Il ne nous a jamais été aussi facile de déjouer les intrigues et de suivre les jeux qui d'ores et déjà, un peu partout, se font. Pourtant, le sort en est jeté, le règne de la turpitude et de la lâcheté est révolu, malgré les combinaisons des traîtres et des mous.

La révolution est en marche parce que les meilleurs d'entre nous savent qu'il importe à présent de se forger une foi à laquelle il s'agit de demeurer fidèle. Et, certes, cette foi sociale aura de terribles exigences. Nous devons réapprendre la dure leçon de l'obéissance. Jamais peut-être nous n'atteindrons le but que se proposent aujourd'hui les nations jeunes de la terre. Bien plus, par plus d'un côté, notre but demeurera obscur. Peut-être est-il écrit que jamais nous ne verrons le couronnement de nos efforts! Qu'importe, notre plus grand mérite sera d'avoir préparé le terrain. Le but est dans la lutte elle-même, et s'il doit être atteint, c'est afin que sans cesse il stimule l'ardeur des générations montantes.

La tâche, plus que jamais, doit appartenir aux révolutionnaires. C'est toujours à la minorité combattante qu'appartient l'initiative de la lutte. Mais qu'on n'oublie pas que seuls pourront y participer ceux qui n'auront pas préféré leurs petites aises au RISQUE qui fait l'homme.



L'ORDRE, NOTRE CONDITION

Tout ce qui vit tend à l'ordre. Dans tous les règnes de la nature, dans toutes les sociétés, l'ordre toujours demeure le but suprême. Le chaos, l'anarchie comme telle, n'existe pas en fait. Les doctrines en apparence les plus subversives et les plus révolutionnaires ne sauraient aller à l'encontre de la condition essentielle des êtres et des choses. Sans doute convient-il de distinguer entre l'ordre réel et ce qui n'est que sa caricature, entre les doctrines susceptibles d'apporter quelque chose à l'homme et celles qui ne servent qu'à l'avilir. Mais qu'il s'agisse de la religion la plus ardente ou du nihilisme le plus aberrant, l'ordre préside à leur naissance !

La nature est ennemie du chaos et s'y oppose, comme la vie s'oppose à la mort et la raison à la folie. Tout porte à croire que le passage du chaos à l'ordre ne se fit pas en un jour. L'ordre, lui aussi, est en perpétuel devenir et

son histoire est celle d'un long cheminement vers la perfection de soi. L'ordre, cependant, ne prend son véritable sens qu'au moment où l'homme découvre en lui sa propre loi naturelle. Plus l'humanité évolue, plus elle adhère à l'ordre. Il n'est de supériorité que dans la soumission à l'inéluctable loi qui nous régit. L'héroïsme et la sainteté ne sont peut-être rien d'autre qu'une adhésion totale à l'ordre. Il n'est nullement paradoxal d'affirmer que les plus grands révolutionnaires, qu'ils soient venus de droite ou de gauche, ne firent jamais rien d'autre que travailler au rétablissement de l'ordre. Le monde est en décadence chaque fois que l'homme oublie les règles du jeu, chaque fois qu'il oublie que le désordre est impossible.

Il est bien certain que les idéologies révolutionnaires, quelles qu'elles soient, sont tributaires de l'ordre.

Les moyens qu'elles emploient peuvent paraître désordonnées, leurs méthodes plus ou moins adéquates et leur but discutable ; il n'en reste pas moins que les révolutions véritables marquent le passage d'une moindre à une plus grande discipline sociale. Il n'est question au-

jourd'hui que « d'ordre nouveau » ou de « retour à l'ordre » ; au vrai, ces deux expressions, ou si l'on préfère ces deux formules, sont vides de sens. Ce n'est pas d'un retour à l'ordre qu'il s'agit, mais d'un retour, si nous pouvons dire, à un degré d'ordre plus intense.

Aux époques où l'ordre règne vraiment parmi les hommes, ne voyons-nous pas une extraordinaire recrudescence de héros et de saints ? Le respect de ces héros et de ces saints est le signe de la civilisation, ou plus exactement de la culture la plus haute. Avoir le culte des grands hommes c'est se conformer à l'ordre universel des choses ; c'est rendre un éclatant hommage à notre merveilleuse condition humaine. C'est par le respect de l'ordre que la créature se rapproche le plus étroitement de son créateur. Dieu est régi par l'ordre, puisqu'il est l'ordre par excellence. Si nous sommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, nous sommes aussi soumis à la loi essentielle.

Écoutons plutôt Carlyle : « Bien que tant de nos derniers héros aient travaillé plutôt en révolutionnaires, ne pouvons-nous pas dire que néanmoins tout Grand Homme, tout homme

ingénieux, est de par sa nature fils de l'Ordre, non du Désordre ? C'est une position tragique pour un homme véritable de travailler en révolutionnaire. Il semble un anarchiste, et en vérité un douloureux élément d'anarchie l'entrave à chaque pas, celui à qui pourtant de toute son âme l'anarchie répugne. Sa mission est l'Ordre, c'est celle de tout homme. Il est ici pour faire que ce qui était désordonné, chaotique, se change en une chose réglée, régulière. Il est le missionnaire de l'Ordre. Toute œuvre d'homme, en ce monde, n'est-elle pas une création d'ordre ? Le charpentier trouve des arbres bruts ; il leur donne une forme, il les contraint à prendre des proportions équilibrées, des fins d'utilité. Nous sommes tous ennemis-nés du Désordre... »

Cependant, l'ordre, ce respect de la loi supérieure, ce culte des héros, n'a rien à voir avec l'asservissement de la pensée ou la soumission aveugle. Par quelque côté assurément, adhérer à l'ordre signifie obéir, mais ici l'on obéit non pas par contrainte sociale ou morale, mais simplement parce qu'il s'agit de la vie et que ne pas se soumettre à la vie, c'est tout simplement

mourir. Il n'y a aucune différence entre l'ordre et la vie. Ces deux notions signifient une seule et même chose, et c'est pourquoi, comme nous l'avons dit plus haut, l'anarchie véritable ne peut point se concevoir. Les accidents de la nature, les maladies de l'homme et les grands remous sociaux ne peuvent pas, eux non plus, être considérés comme des ruptures de l'ordre ; ce sont des troubles qui caractérisent l'évolution d'une loi ancienne vers une loi nouvelle, c'est-à-dire l'épreuve nécessaire pour que nous méritions le nom d'homme.

L'histoire du monde n'est rien d'autre que l'histoire de la perpétuelle recherche d'un ordre meilleur. La nature humaine ne désire rien tant que de faire œuvre constructive. Sans cesse elle est à la recherche de son équilibre. Les grandes ères de prospérité sont précisément celles-là où les peuples sont le plus près d'atteindre à leur équilibre véritable. L'homme est avide d'ordre. Et ce besoin chez lui est aussi puissant que son désir de procréer ou que son instinct de conservation. L'homme héroïque est celui qui se soumet le plus totalement à l'ordre, pour lui l'adhésion à la loi est la règle suprême.

Le héros ne se différencie de l'homme de la rue qu'en ceci : qu'il se donne plus complètement à sa condition humaine.

Qu'aujourd'hui, et de plus en plus, les peuples éprouvent à nouveau le besoin de posséder leurs grands hommes est un signe réconfortant. Le peuple sent qu'il a besoin d'exemples. Il est prêt à suivre ceux qui, à ses yeux, concrétisent ses plus hautes aspirations. Au milieu du désarroi qui est encore le nôtre, il faut se réjouir devant la compréhension de quelques-uns et devant le sacrifice des meilleurs d'entre-nous.

Saluons avec enthousiasme la prodigieuse épopée de ceux qui, dans tous les domaines et sur tous les plans, travaillent avec foi et avec intelligence à ce retour à l'ordre, à cette vie plus équitable, à cette joie plus humaine !

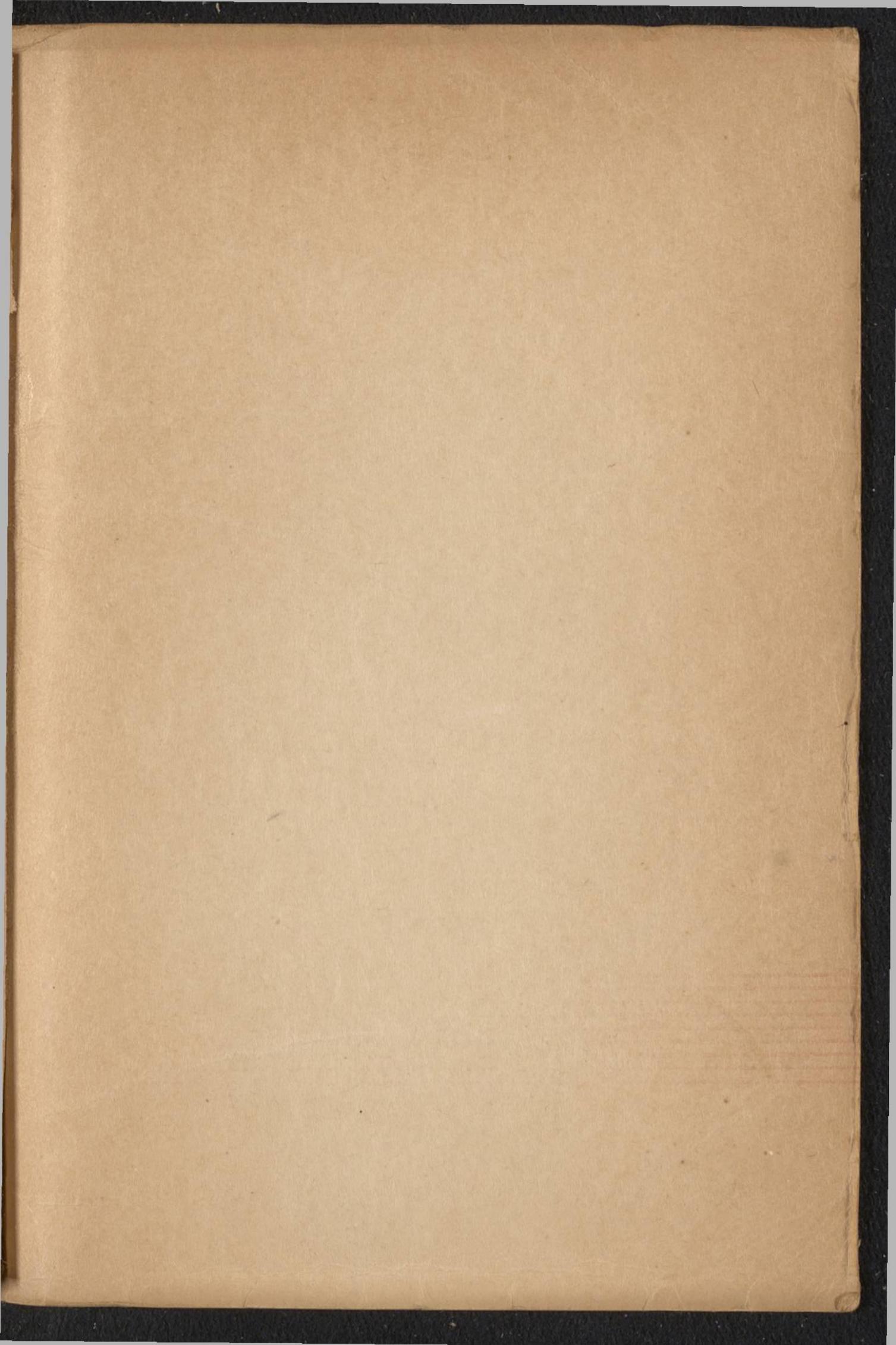
TABLE

	Pages
La mesure du monde	9
Méditation de janvier	15
L'unité spirituelle de l'Europe	21
Liberté chérie	29
Le crime des politiciens	35
Apprendre à servir	39
« L'intelligence française »	45
Pitié pour les jeunes	51
Entre l'Aigle et la Croix	55
Les forces vives	65
Le mauvais temps	71
Primum vivere	77
La liberté humaine	87
Poésie et Destin	95
De quoi meurt l'Occident	103
Nouvelles élites	109
Drieu La Rochelle et Montherlant	113
Notre déchéance	121
La mission du poète	127
« L'exigence du jour présent »	135
La vie profonde	143
Le salut est en soi	149
La part de Dieu	157
Mystique de l'action	165
« Nietzsche et le problème européen »	171
L'âme populaire	181
Notre petitesse	187
Pour une renaissance de la Tragédie	193
L'homme totalitaire	199
« Le Travailleur »	209
« L'état chantant »	221
Le sens révolutionnaire	227
L'Ordre, notre condition	233

Achevé d'imprimer pour
« LA ROUE SOLAIRE »
le 15 mars 1944.

Autorisation n° 21686





R. BAERT

L'ÉPREUVE
DU FEU

MIL A 9371

PRIX : 35 Frs.

Imprimé en Belgique.

LA ROUE
SOLAIRE